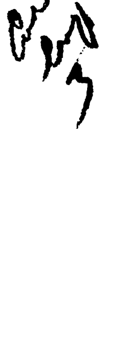

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08171382 2
Digitized by Google





# GAZETTE ANECDOTIQUE

DIXIÈME ANNÉE — TOME I

# GAZETTE
# ANECDOTIQUE

## LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

### ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

*Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois*

---

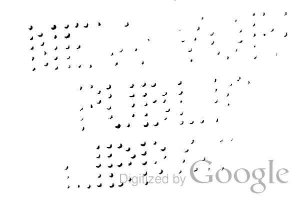
10

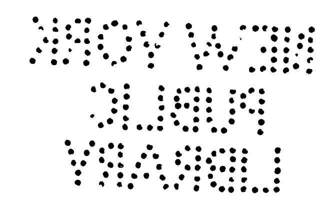
DIXIÈME ANNÉE — TOME I




PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXV







# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 1 — 15 JANVIER 1885

## NOTRE PRIME

La *Gazette anecdotique* vient d'entrer dans sa dixième année. Pour reconnaître l'accueil que lui font les amateurs, nous donnons gratuitement, à partir du 1er janvier, à tout abonné d'une année, deux volumes[1] à choisir, quels qu'ils soient, dans les exemplaires à 3 francs de la *Nouvelle Bibliothèque classique* (p. 15 de notre catalogue), qui se compose des ouvrages suivants :

REGNIER, *Satires*, 1 vol. — MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains*, 1 vol. — BOILEAU, *Œuvres poétiques*, 2 vol. — HAMILTON, *Mémoires de Grammont*, 1 vol. — REGNARD, *Théâtre*, 2 vol. — P.-L. COURIER, *Œuvres*, 3 vol. — *Satyre Ménippée*, 1 vol. — MALHERBE, *Poésies*, 1 vol. — CORNEILLE, *Théâtre*, 5 vol. — DIDEROT, *Œuvres choisies*, 6 vol. — CHAMFORT, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RIVAROL, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RACINE, *Théâtre*, 3 vol. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 1 vol. — MARIVAUX, *Théâtre*, 2 vol. — LA BRUYÈRE, *les Caractères*, 2 vol. — MOLIÈRE, *Théâtre*, 8 vol. — BOSSUET, *Oraisons funèbres*, 1 vol. — ANDRÉ CHÉNIER, *Poésies*, 1 vol.

Nous envoyons d'ailleurs notre catalogue à tous nos

1. Ces deux volumes peuvent être pris même dans un ouvrage comprenant plus de deux volumes.





anciens abonnés, et il sera également expédié aux personnes qui nous enverront désormais leur abonnement.

Notre prime sera délivrée aux abonnés qui la feront prendre dans nos bureaux, ou expédiée franco contre la remise de 80 centimes en timbres-poste pour frais d'envoi.

Les personnes qui voudraient avoir leurs exemplaires cartonnés devront nous remettre le prix du cartonnage, qui est de 1 franc par volume.

Au lieu des deux volumes que nous offrons ci-dessus, les abonnés pourront nous demander un semestre d'une des neuf premières années de la *Gazette anecdotique*.

---

SOMMAIRE.



---

LA QUINZAINE. — N'avions-nous pas raison quand nous disions, il y a quelque temps, que chez nous la politique se fourre partout! Voilà maintenant la Société des gens de lettres qui a refusé d'admettre dans son sein notre confrère, M. Yves Guyot, sous le prétexte qu'il n'avait pas à son actif le nombre de volumes publiés exigé par le règlement, mais en réalité parce que la majorité de la Société a trouvé les opinions du can-

didat trop avancées pour elle? Nous n'avons pas à nous prononcer sur les idées politiques et sociales de M. Yves Guyot, mais nous le tenons pour un très galant homme! En outre « son bagage littéraire », comme dit le Comité de la susdite société, se compose surtout d'articles éparpillés un peu partout, et dont la réunion formerait plusieurs volumes. Claretie, qui a, comme nous, manifesté son indignation au sujet de l'ostracisme dont Yves Guyot vient d'être la victime, a reçu de notre confrère la lettre suivante, qui devient un document curieux pour l'histoire littéraire de ce temps. Après la lecture de cette lettre, le procès de M. Yves Guyot nous semble gagné, et la Société des gens de lettres se doit à elle-même d'accueillir un écrivain dont, en somme, les idées politiques sont partagées par plusieurs membres connus et inconnus de ladite société, et dont il serait même bien facile de nommer plusieurs!

Paris, 25 décembre 1884.

Mon cher confrère,

N'ayant pas l'habitude d'entretenir le public de mes affaires personnelles, je n'avais point crié sur les toits que le Comité de la Société des gens de lettres m'avait blackboulé; mais puisque vous faites, dans *le Temps*, allusion à cet échec, je n'ai aucune raison pour le dissimuler.

Voici l'histoire :

Le quantum statutaire est de deux volumes, bien ou ma écrits, bons ou mauvais, peu importe; car les statuts et le règlement sont muets à cet égard. Si la question de qualité eût

pu me donner des appréhensions, l'arithmétique me rassurait complètement, ainsi que mes deux parrains, Tony Revillon et Paul Sébillot, mon beau-frère.

Cette sécurité était trompeuse. Le 4 novembre je reçus une lettre de M. Emmanuel Gonzalès me notifiant le refus du Comité et ajoutant : « Nous espérons que votre bagage littéraire ne tardera pas à prendre des proportions plus considérables, et que nos collègues pourront vous témoigner efficacement leur estime pour votre talent. »

Cette lettre me remplit de modestie, mais m'émut peu. Je consultai le règlement : il stipule que le candidat évincé peut se représenter trois mois après son échec.

« Bon! me dis-je, ce n'est donc qu'un retard », et je me préparai à ajouter un supplément à mon « bagage » en mettant sous presse deux volumes : *Un Drôle* et *Lettres sur la politique coloniale*, qui paraîtront le mois prochain.

J'ai quelque espoir. S'il était encore déçu, j'enverrais au Comité de la Société des gens de lettres la collection des journaux parisiens auxquels j'ai collaboré depuis quinze ans; mais j'espère que je n'aurai pas besoin de mettre cette menace à exécution. Je suis convaincu que M. Arsène Houssaye, président du Comité de la Société des gens de lettres, voudra bien être un de mes parrains, afin de prouver par son exemple que les questions politiques doivent être exclues d'une société essentiellement professionnelle.

Tout à vous,

YVES GUYOT.

— Il en est advenu pour *Théodora*, le drame triomphant de Sardou à la Porte-Saint-Martin, comme pour toutes ses pièces antérieures. L'éminent écrivain a déjà été deux fois accusé de plagiat à propos de son nouveau drame. Son succès eût été incomplet sans cette

manifestation habituelle et qui doit, finalement, lui devenir indifférente. Cette fois, l'accusation est plus piquante que d'ordinaire : on lui reproche d'avoir plagié en même temps un drame déjà représenté et un autre drame qui ne l'est pas encore! Et tout d'abord M. Parodi, auteur de *Rome vaincue*, drame en vers joué au Théâtre-Français, trouve que l'une des principales situations de *Théodora* rappelle à s'y méprendre une scène capitale de sa pièce. M. Parodi écrit aussitôt de sa meilleure encre la lettre suivante à la principale interprète du drame de Sardou :

*A madame Sarah Bernhardt.*

27 décembre 1884.

Madame et chère amie,

Veuillez, je vous prie, féliciter en mon nom le célèbre auteur de *Théodora* pour la peine qu'il s'est donnée de retirer du cœur de la vestale et de remettre dans votre main le poignard de Posthumia (*Rome vaincue*, acte V).

Amitiés et compliments.

Votre tout dévoué,

ALEXANDRE PARODI.

Et il ajoute modestement, comme correctif sans doute :

... Je ne réclame rien; je constate seulement une frappante analogie, déjà signalée par des critiques éminents, entre la scène la plus applaudie de *Théodora* et une scène de *Rome vaincue*.

Intervient ensuite M. Catulle Mendès, qui adresse au *Figaro* une lettre dans laquelle il se déclare spolié par avance, et dont voici la partie essentielle :

Il y a de frappantes analogies entre *Théodora* et *la Reine Fiammette*, drame en six actes, en vers, qui sera représenté prochainement au théâtre de l'Odéon, où Charles de La Rounat consentit à l'accueillir, grâce à la bienveillante initiative de M. Porel.

Comme il me déplairait fort qu'on me reprochât, lorsque ma pièce sera jouée, de m'être souvenu de la pièce de M. Victorien Sardou, je crois devoir dire que la *Reine Fiammette* est achevée depuis assez longtemps déjà, et, s'il était nécessaire de donner une date qu'il serait facile de retrouver tout à fait précise dans les journaux d'alors, j'ajouterai que mon drame, primitivement destiné au théâtre de la Porte-Saint-Martin, fut reçu par mon illustre et indulgente amie, Mme Sarah Bernhardt, — après lecture de l'ouvrage entièrement terminé, — dans le courant d'octobre 1883, c'est-à-dire plus de quatre mois avant la représentation de *Théodora*.

Nous avouons n'attacher que bien peu d'importance à ces sortes de récriminations ! *Rome vaincue* est un drame estimable qui n'a dû ses quelques représentations qu'au grand talent de Sarah Bernhardt. Quant à *la Reine Fiammette*, nous attendrons qu'elle ait vu le jour pour nous prononcer. Ce qui n'empêche pas *Théodora* de faire une dizaine de mille francs de recette tous les soirs et de marcher de ce train vers sa centième représentation, sans compter les suivantes !...

— M. Porel a été nommé le 31 décembre directeur

du théâtre de l'Odéon en remplacement du regretté M. de La Rounat. La candidature de Porel était depuis longtemps indiquée, et elle a, d'ailleurs, été soutenue et prônée par tout le monde. Nous avons sous les yeux la pétition adressée au ministre compétent pour appuyer sa nomination; nous y relevons l'intéressant passage qui suit :

... Homme de goût, d'intelligence et d'esprit, artiste dramatique de grand talent, administrateur prudent et expert, metteur en scène de premier ordre, M. Porel, dans sa jeune maturité, semble aux soussignés précisément le directeur qu'il faut pour comprendre et guider les jeunes auteurs et les jeunes comédiens, ce qui est la mission du second Théâtre-Français. M. Porel appartient depuis vingt ans à l'Odéon; il l'aime, il en a écrit l'histoire, il en est l'âme même; s'il était nommé directeur, M. Porel renoncerait à la scène, afin de se consacrer tout entier au succès de ce théâtre que plusieurs comédiens ou anciens comédiens : Picard, Bocage, Chilly, ont déjà heureusement administré.

Persuadés qu'on ne saurait faire un meilleur choix que celui de M. Porel, les soussignés croient bien faire en insistant en sa faveur.

Jules Lacroix, François Coppée, Auguste Vacquerie, Théodore de Banville, Paul Meurice, André Theuriet, Leconte de Lisle, Auguste Vitu, Charles Edmond, Aurélien Scholl, Grangeneuve, Louis Davyl, Auguste Dorchain, Arthur Arnould, Emile Augier, Camille Doucet, Alphonse Daudet, Cherbuliez, Ernest d'Hervilly, E. Guiard, Octave Lacroix, E. Cottinet, Eugène Nus, Louis Legendre, G. de Porto-Riche, Victor Jannet, Fabrice Carré, Welschinger.

A ces nombreux suffrages est venue s'ajouter l'éclatante approbation de Victor Hugo, formulée en ces termes : « Je m'associe cordialement à la juste demande des signataires. »

Porel avait plusieurs concurrents, entre autres M. Bourgeat, secrétaire général de l'Odéon; M. Castelan, et enfin l'auteur dramatique, Frédéric de Courcy. Il nous semble que le choix qu'on a fait de lui, qui est depuis si longtemps dans la maison, soit comme acteur, soit comme codirecteur, est le meilleur que l'on pouvait faire.

De son vrai nom Porel se nomme Parfouru (Paul); il est né en 1844 à Lessay (Manche). Il a appartenu à l'Odéon de 1862, à sa sortie du Conservatoire, jusqu'en 1866. En 1867, il passa au Gymnase et y resta jusqu'en 1870. Après la guerre, il redevint pensionnaire de l'Odéon. Nommé directeur de la scène en 1881, puis associé de M. de La Rounat en 1882, il a, par le fait, depuis cette époque dirigé à lui seul l'Odéon. C'était bien le moins qu'ayant été si longtemps à la peine sans profit immédiat, cet intelligent artiste recueillît enfin le fruit mérité de ses efforts et de son labeur.

— Notre confrère et excellent ami Arnold Mortier est mort le 2 janvier, à Croissy, des suites d'une longue et douloureuse maladie, déclarée mortelle dès le premier jour. Nous l'avions beaucoup connu au journal *le Courrier de France*, fondé par M. Debrousses, repris en-

suite par le fils de ce grand entrepreneur, et dont Marius Topin était le rédacteur en chef. Mortier y traitait déjà les questions théâtrales, et il y rédigea même un moment le feuilleton dramatique du lundi. C'est en quittant ce journal qu'il passa au *Figaro*, où il inaugura ces soirées théâtrales, qu'il signait du pseudonyme du *Monsieur de l'orchestre* et que tous les journaux s'empressèrent d'imiter. Mortier avait un tour d'esprit charmant, vif, brillant et primesautier qu'on aurait pu ne pas soupçonner en lui si on ne l'eût pas connu. Il était né à Amsterdam le 10 janvier 1843, et son vrai nom était Mortjé. Il avait l'air placide et doux; était distingué, d'excellente tenue, et doué de grandes qualités de cœur et de caractère. C'est une véritable perte pour les lettres et aussi pour le théâtre, où il avait déjà remporté quelques succès : *le Docteur Ox*, *l'Arbre de Noël*, *le Voyage dans la Lune*, *Madame le Diable*, *Yedda*, *le Train de plaisir*, etc.

— Le mois de janvier, comme celui de juillet, est le mois où l'on voit fleurir et rougir le plus de boutonnières. Nous relèverons quelques nominations littéraires ou artistiques parmi les nombreuses croix accordées à l'occasion de la nouvelle année :

*Grand-officier :* M. Gréard, de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris ;

*Officiers :* MM. Henri Meilhac, auteur dramatique ; Lebey, directeur de l'*Agence Havas ;*

*Chevaliers :* MM. Michel, rédacteur du *Siècle ;* Magen, rédacteur du *Voltaire;* Divin, rédacteur de la *Petite Gironde ;* Petit, chef de bureau à l'instruction publique, connu dans les lettres sous le pseudonyme de Georges Volci; Thierry-Poux, sous-directeur de la *Bibliothèque nationale ;* Anatole France, l'élégant auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard*, et dont le vrai nom est Anatole Thibault ; Arène (Paul), homme de lettres ; Marqueste, sculpteur ; Ferrier (Gabriel), peintre ; Lhermitte, peintre ; Gion (Paul), architecte.

— Voilà le Théâtre-Italien encore une fois fermé ! La catastrophe était malheureusement prévue depuis longtemps. Les abonnements n'avaient pas donné cette année un produit semblable à celui de l'an dernier ; puis, au moment même où la saison venait de rouvrir, l'épidémie cholérique a fait son apparition, très exagérée, très grossie, et les étrangers qui devaient venir ne sont pas venus, ceux qui étaient venus sont repartis ; enfin la clientèle ordinaire, qui passe une partie de l'automne à la campagne, y est restée tant que l'épidémie a duré. Ajoutez à cela une troupe lyrique, avouons-le, fort disparate et un répertoire qui n'a plus d'intérêt qu'à la condition d'une interprétation exceptionnelle. La Sembrich a fait seule quelques recettes ; quand elle est partie, on ne l'a pas remplacée. *Aben-Hamet* ne pouvait suffire pour attirer le public payant, et comme la caisse était vide et la direction obérée,

M. Maurel a dû renoncer à poursuivre l'entreprise. Il se querelle aujourd'hui, par lettres insérées dans les journaux, avec M. Ballande qui lui avait cédé son bail; mais la correspondance aigre-douce échangée entre ces deux directeurs manque tout à fait d'intérêt dans la circonstance. Tous deux feraient mieux de s'entendre sous le manteau pour nous rendre la scène lyrique qui vient de disparaître. Il nous semble que leurs efforts réunis aboutiraient à un résultat plus pratique que leur querelle, car la résurrection du Théâtre-Italien, sous la forme étrangère ou sous la forme française, s'impose absolument, et nous souhaitons de tout notre cœur qu'elle soit réalisée le plus vite possible.

THÉATRES. — Il y a eu disette théâtrale pendant cette quinzaine, parce que la quinzaine précédente avait été trop remplie. La Comédie-Française seule nous a donné du nouveau, et encore n'est-ce pas du nouveau... nouveau. *Le Légataire universel* a reparu sur l'affiche le 3 janvier avec une interprétation absolument parfaite: Coquelin aîné jouant Crispin, Jeanne Samary faisant Lisette, Boucher, Eraste, et Clerh continuant ses débuts dans Géronte. On sait que Clerh arrive de l'Odéon et qu'il a déjà paru avec succès, rue de Richelieu, dans *l'Avare*. Son second début, dans *le Légataire,* le classe parmi les meilleures « ganaches » du répertoire. Quant à Coquelin, il a été étourdissant

de verve, de gaieté, de souplesse; il nous semble qu'aucun rôle classique ne lui est plus favorable. Jeanne Samary est une soubrette de la vieille école; elle en a les traditions, malgré son âge très jeune encore, et elle est aujourd'hui, à coup sûr, la plus digne héritière d'Augustine Brohan dans l'emploi spécial où nous l'avons tant applaudie l'autre soir.

VARIA. — *Une Pièce d'actualité.* — Ils ne sont pas en retard en Italie. On a déjà donné au théâtre Fossati, de Milan, le samedi 20 courant, la première représentation du drame de notre Palais de justice. La pièce a pour titre : *La Vendetta della signora Hugues, ovvero Una Donna che uccide,* « la Vengeance de Mme Hugues, ou Une Femme qui tue », drame historique contemporain en cinq actes, de Tito Mammoli.

Le programme contient d'abord le résumé du procès intenté par Mme Hugues à Morin, procès qui aboutit aux coups de revolver. Viennent ensuite les portraits de M. Clovis Hugues et de sa femme, puis la distribution des personnages.

| | |
|---|---|
| Jeannette Hugues. | Mme Z. PIERRI TIOZZO. |
| Clovis Hugues, député. | MM. P. ROSSI. |
| Royannez, père de Jeannette. | F. VALENTI. |
| Comte Lenormand. | F. BELLESI. |
| Comtesse Osmond Lenormand. | Mme G. WOLLER-BUZZI. |

| | | |
|---|---|---|
| Giovanni Morin, directeur de l'agence Clerget. | MM. | A. SALVINI. |
| Avocat Gatineau. | | L. BUCCELATI. |
| Albert Clercent. | | E. DELLA GUARDI. |
| Député Dreux. | | A. TIOZZO. |
| Député La Forge. | | N. CORTESI. |
| Mme Renard, concierge. | Mme | A. TORRICELLI. |
| Semur. | MM. | A. BRUSCHI. |
| Vibert. | | A. SOLBELI. |
| Gaspare, ouvrier. | | R. CORTERI. |
| Avocat Gibur. | | A. WOLLER. |
| Président de la Cour d'assises. | | F. ANTUZZI. |
| Avocat général. | | A. TIOZZO. |
| Chef du jury. | | A. WOLLER. |
| Severo, domestique. | | F. ANTUZZI. |

Huissiers, gens de service.

L'action se passe à Paris.

*Les Représentations à prix réduits.* — Notre ami Hippolyte Maze, l'éloquent député de Seine-et-Oise, a soulevé à la Chambre, le 16 décembre, à propos de la discussion du budget des beaux-arts, une intéressante question pour ce qui concerne les représentations théâtrales du dimanche données en matinées à la Comédie-Française. Voici le passage essentiel du petit discours prononcé par M. Maze à ce sujet :

*M. Hippolyte Maze.* « Quand on a parlé tout à l'heure des subventions nationales accordées à certains théâtres, je me suis permis de ma place une interruption au sujet de la Comédie-Française; je devais insister. Je demande

pourquoi le Théâtre-Français ne nous donne pas de représentation à prix réduits.

« Je trouve excellent, pour ma part, que le gouvernement de la République subventionne des scènes de premier ordre comme la Comédie-Française, l'Odéon, l'Opéra, et même l'Opéra-Comique dont le genre est si véritablement français. Mais, puisque nous avons obtenu des représentations à prix réduits à l'Odéon et à l'Opéra-Comique, pourquoi n'en obtiendrions-nous pas à l'Opéra et à la Comédie-Française? La commission du budget en réclame à l'Opéra et n'en réclame pas au Théâtre-Français. Je ne comprends pas cette différence.

« Si l'État intervient en faveur de ces grandes scènes, il faut au moins que notre démocratie en profite dans une certaine mesure. Or, le prix des places à l'Opéra et même à la Comédie-Française est très élevé, inabordable pour les petites bourses. Eh bien, selon nous, une scène où les premiers artistes du monde interprètent Corneille et Molière, Racine et Voltaire, Dumas et Augier, doit être abordable pour la grande masse du public. Je comprends, tout en le regrettant, que les représentations gratuites soient rares, mais je m'adresse à M. le ministre des beaux-arts, et je le prie de vouloir bien intervenir, si nous maintenons les subventions à nos grandes scènes, pour que, régulièrement, un certain nombre de jours par mois, l'Opéra et le Théâtre-Français donnent des représentations à prix réduits. »

Comme conclusion, le ministre des beaux-arts s'est empressé d'ajouter qu'il ferait les démarches nécessaires auprès de M. Émile Perrin pour que satisfaction soit donnée au vœu exprimé par M. Maze.

*Portrait de Théodora, par Duruy.* — Le nouvel académicien, l'illustre historien Victor Duruy, ayant été interrogé par un de nos confrères sur le caractère de l'héroïne de Sardou, dont sa grande *Histoire des Romains* n'a pu parler, puisqu'elle s'arrête à Théodose, a recueilli le jugement suivant, qui devient un portrait saisissant et définitif corroborant très exactement celui que l'auteur de *Théodora* nous présente dans son drame :

« Théodora, c'est une coquine. Justinien n'a pas toujours été un homme, mais elle fut toujours une femme, dans le sens charnel du mot. Chez l'impératrice d'Orient, on retrouvait sans cesse l'ancienne danseuse, la courtisane d'autrefois, la fille du montreur d'ours. Cette créature, — je devrais dire cette femelle, — eut sur son mari la plus détestable influence ; et d'ailleurs, la mollesse de Justinien lui rendit la tâche aisée...

Je suis d'avis que Procope, dans ses *Anecdotes secrètes*, et Gibbon, dans son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*, n'ont pas fardé la vérité. Profondément pervertie, livrée à tous les débordements imaginables, assoiffée de jouissances et de débauches, telle fut cette virago ; ajoutez à cela une nature tyran-

nique, un caractère dominateur, secondé par une grande énergie.

On aura beau faire, on aura beau dire que Théodora, sur la fin de sa vie, a essayé de racheter un passé honteux, en fondant un prytanée de femmes, que sais-je ? En vain Théodora sema l'argent à pleines mains pour des entreprises charitables : cet argent sentait la boue, car je n'admets pas que l'argent n'ait pas d'odeur. Au contraire, il a un arome *sui generis* et qui persiste avec ténacité.

En résumé, mon dernier mot sur Théodora, c'est que c'est une *gredine !* »

*La Première Pierre de la Sorbonne.* — Voici, au sujet des travaux en ce moment entrepris en vue de la réédification de la Sorbonne, une bien curieuse information donnée par *le Temps :*

« En entretenant le conseil académique de Paris des nouveaux travaux de la Sorbonne, M. Gréard en est venu à parler de la fameuse première pierre posée en grande pompe sous l'empire, vers 1855, laquelle ne fut jamais suivie d'une seconde. L'histoire de cette pierre est devenue presque une légende. Les uns soutenaient qu'elle avait été volée ; les autres insinuaient qu'elle n'avait peut-être jamais existé. Le fait est que, lorsqu'on établit sur les terrains de la rue des Écoles les baraquements destinés à abriter les laboratoires de

physiologie et de chimie, on la chercha vainement; on ne la rencontra nulle part. Cependant la pierre avait existé; elle avait été posée devant une trop nombreuse assistance pour qu'il fût permis de croire qu'elle n'avait pas eu plus de réalité que les beaux projets dont elle devait être le fondement. On avait vu la truelle d'or avec laquelle elle avait été scellée, les monnaies, médailles et parchemins cachés dans ses flancs pour l'édification des archéologues de l'avenir. Le doute était donc impossible, et cependant le scepticisme malin des incrédules n'avait pas tout à fait tort.

Les travaux de déblaiement qui s'exécutent aujourd'hui sur le terrain de la rue des Écoles ont mis au jour la fameuse pierre posée dans l'alignement de la rue Saint-Jacques. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était bien elle, avec son entaille pour recevoir les documents destinés à certifier le grand avènement aux âges futurs. Mais, chose singulière, la cavité était vide. Les monnaies, médailles et parchemins de fondation avaient disparu. Ce trésor était-il donc devenu la proie de quelque voleur? Non, c'est l'architecte lui-même qui, sachant bien que la cérémonie de cette pose solennelle n'était que pour la montre et ne devait pas avoir de suite avant bien longtemps, n'avait pas voulu laisser ce trésor exposé ainsi à fleur de terre; il l'avait retiré et déposé à l'Hôtel de ville, où sans doute il a péri dans l'incendie de 1871.

En retrouvant la pierre, les architectes qui dirigent les travaux actuels ont constaté qu'elle n'était pas *fondue*, selon leur langage spécial, ce qui veut dire qu'elle n'était point scellée sur une substruction ferme, mais posée simplement sur un lit de sable, ce qui prouve surabondamment que ce n'était là qu'un trompe-l'œil, et nullement l'assise première d'une construction sérieuse. Il n'y avait aucune fondation faite pour la soutenir, et d'ailleurs le budget de l'État se déclarait impuissant à subvenir aux dépenses, modérées pourtant, dont la Ville était prête à prendre la moitié. Telle est la vérité aujourd'hui établie sur cette curieuse histoire. »

*Le Sculpteur Idrac.* — L'art français vient de faire encore une grande perte dans la personne du jeune sculpteur Idrac, décédé le 27 décembre à Paris, et qui était le gendre de l'architecte Ballu.

On cite surtout, parmi ses œuvres principales : *Mercure inventant le caducée*, *l'Amour piqué*, *Salammbô*.

Sur sa tombe, le sculpteur Guillaume, qui fut l'un de ses maîtres, a prononcé un discours très ému, dont le début contient des indications biographiques intéressantes à conserver :

Il était venu à Paris au sortir de cette école de Toulouse qui nous a donné tant d'artistes excellents. Il avait dix-sept ans : il était déjà tel que nous l'avons toujours connu, plein de fermeté et de modestie. Il portait dans les yeux cette noble et pure ardeur qui ne cessa d'échauffer son âme.

Je l'eus quelque temps près de moi ; mais c'est à la direction de M. Cavelier qu'il dut le développement de son talent. Des études fortes et brillantes, que sa conscience impuissante à se satisfaire rendaient laborieuses, le conduisirent à Rome.

Il y trouva cette vie idéale qui, là plus particulièrement qu'ailleurs, se révèle à ceux qui ont vraiment le culte de l'art : vie de travail et de contemplation dans laquelle se fortifient chaque jour le talent et le caractère. Le génie de la villa Médicis est un génie sévère. Idrac en sentit l'influence, et il trouva du charme à s'y soumettre. Les ouvrages qu'il exécuta alors témoignent d'un sentiment sculptural élevé; personne ne comprit mieux que lui la dignité de la statuaire. Depuis, il nous a donné d'autres œuvres, mais à des intervalles marqués. Il n'avait point la hâte de produire; mais il apportait une application infatigable à exprimer toute sa pensée par des formes qui touchaient à la perfection. A la suite d'un brillant concours, il avait été chargé de la statue d'Etienne Marcel. Son talent était reconnu à l'étranger comme en France; sa place se marquait de plus en plus au premier rang.

*Chevreul et Mme Michel.* — On a célébré à peu près le même jour l'anniversaire de l'entrée de Chevreul aux Ecoles et les funérailles de Mme Michel, mère de la célèbre Louise Michel. Six mille personnes suivaient le convoi de Mme Michel qui était aussi peu connue que sa fille l'est trop! Ainsi va le monde au temps où nous vivons : la mère d'une femme, soi-disant politique, a derrière son cercueil six mille personnes qui viennent, il est vrai, pour faire du bruit et du scandale. Quand M. Chevreul mourra, — s'il meurt jamais! — cet illustre sa-

vant aura 600 personnes à ses obsèques. Le fait était bon à signaler, et nous le faisons sans commentaires.

---

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

En police correctionnelle !

Le président, *à une dame très mûre.* — Veuillez dire votre âge.

La dame, *avec hésitation.* — Trente-neuf ans.

Le président, *avec bienveillance.* — Voyons, Madame, un peu de courage. Complétez.

(*Gil Blas.*)

Un assassin reçoit la première visite d'un célèbre avocat qu'on lui a donné d'office.

« Je ne me trompe pas ! s'écrie-t-il, mon avocat d'il y a vingt-cinq ans, en simple police !

— Tiens ! fait l'avocat, mon premier client ! Quel hasard étrange !... Je débutais.

— Moi aussi !... Ah ! nous avons fait du chemin depuis lors ! » (*Gaulois.*)

« Comment, docteur ! vous me comptez 5 francs la visite ?

— Mais c'est moins cher que pour tout le monde.

— C'est vrai, mais songez donc que c'est moi qui ai apporté la petite vérole dans le quartier ! »

(*Figaro.*)

« Comment !... vous la trouvez jolie, cette grosse blonde fadasse ?...

— Je reconnais qu'elle a la bouche un peu grande, mais si joliment meublée !...

— Eh bien !... Qu'est-ce qui vous prouve qu'elle soit dans ses meubles ?... » (*Gil Blas.*)

Cueilli dans un album :

« Un amant est heureux de voir la dame de ses pensées.

Mais que ne donnerait-il pas souvent pour voir les pensées de sa dame ? » (*Voltaire.*)

A l'examen du baccalauréat :

L'EXAMINATEUR. — Que savez-vous de Pétrarque ?

LE CANDIDAT. — Monsieur, Pétrarque était un poète éminent que ni Laure ni les grandeurs n'ont rendu heureux. (*Gil Blas.*)

Dans une demande de divorce pour sévices :

« Voyons, Madame, dit le président, qui veut tenter la

réconciliation, il faut revenir avec votre mari, c'est un bon cœur!

— Possible, mais un cœur qui bat trop fort! »

(*Gaulois.*)

Du *Voltaire :*

Un mari se plaint que sa femme le trompe.

« Avec qui? lui demande-t-on.

— Avec un cabotin.

— Qui lui donne de l'argent?

— Ça, non. J'ai au moins la consolation d'être trompé pour moi-même ! »

Belle-maman, qui traverse la salle à manger, pousse un formidable cri : un lourd cartel de l'époque Louis XIV s'est décroché et est tombé à la place où elle venait de passer.

Le gendre, calme : « J'ai toujours dit que cette pendule retardait. » (*Gaulois.*)

---

PETITE GAZETTE. — Dans l'assemblée générale des sociétaires qui vient d'avoir lieu, en fin d'année, à la Comédie française, M. Perrin a déclaré que les bénéfices ne pouvaient être aussi grands que les deux précédentes années, où les parts s'étaient élevées à 40,000 et à 30,000 francs. En résumé, chaque sociétaire à part entière touchera cette année 20,000 francs.

L'administrateur général a terminé son rapport en annon-

çant pour 1885 des pièces de MM. Alexandre Dumas, Édouard Pailleron, Edmond Gondinet, François Coppée, André Theuriet, etc.

— Le 26 décembre, le maire du 9e arrondissement a prononcé le divorce entre M. Mario Uchard et Mme Madeleine Brohan.

Une remarque : cette dissolution du mariage a été faite dans la même salle où les époux avaient été unis.

— M. Alexandre Dumas vient de faire un don précieux à la Comédie-Française.

On sait qu'il s'était rendu naguère acquéreur d'un acte au bas duquel figure la signature de Molière, le seul modèle de son écriture que l'on connaisse. M. Dumas l'a offert à la Comédie au cours d'une des dernières répétitions de *Denise*.

On a décidé que ce rarissime échantillon de l'écriture de Molière serait placé dans le foyer des artistes, à côté de la signature de Louis XIV. L'acte sera enfermé dans un cadre, ouvert à la page au bas de laquelle figure en lettres majuscules la signature :

J. B. P. MOLIERE.

— On n'aura pas remarqué, nous dit Claretie, sur la lettre de faire part du directeur de l'Odéon, le nom de M. Jules Vabre, son frère. Jules Vabre est pourtant un des survivants du groupe le plus tapageur et le plus violent des romantiques, et c'est lui, c'est lui-même que les fameux vers des *Rhapsodies*, de Pétrus Borel, nous présentent comme « un compagnon pharamineux », effroi

Des bourgeois au menton glabre!

*Vabre* et *Glabre*. Glabre, pour ces bousingots chevelus et barbus, n'était pas là seulement pour la rime. Jules Vabre, au temps où Auguste Maquet s'appelait Augustus Mac Keat, et où Borel se faisait appeler le *lycanthrope*, annonçait un livre

malheureusement resté inédit, mais dont le titre a mérité de demeurer célèbre :

*De l'incommodité des commodes*, par Jules Vabre, architecte.

Bien des gens ignoraient que ce Jules Vabre, toujours vivant, était le frère de Charles de La Rounat.

NÉCROLOGIE. — Le 31 décembre est mort Léon Lacabane, ancien directeur de l'Ecole des chartes, né en 1798. Il était membre de la Société des antiquaires de France depuis 1841.

— M. Frédéric Baudry, membre de l'Académie des inscriptions, auteur de la *Grammaire comparée des langues classiques*, est mort le 2 janvier, à l'âge de 66 ans.

— Le vieux père Dechaume, ancien directeur des Funambules, du petit théâtre Saint-Pierre, de Déjazet et des Folies-Oberkampf, est mort le 7 janvier à l'âge de 71 ans. Il était bien connu de tous les acteurs du boulevard du Temple au temps où les petits théâtres y étaient réunis; mais, au moment de sa mort, il était bien oublié et surtout, hélas! complètement ruiné! Le théâtre Déjazet lui avait été fatal; il y avait mangé les économies que lui avait produites sa « brillante » direction des Funambules.

TRIBUNAUX. — Mme Clovis Hugues a été jugée le 9 janvier, en cour d'assises, et acquittée. Le fait était prévu. En effet, le minimum de la peine que peut infliger le jury était exagéré dans la circonstance; il est certain qu'en police correctionnelle Mme Hugues aurait été condamnée à quelques mois de prison. Nous les regrettons presque pour elle, — ou mieux, pour le principe. Car il semble illogique d'acquitter quelqu'un qui a commis un meurtre avec préméditation. Il y a là évidemment une lacune à combler dans le Code de la juridiction criminelle.

# VARIÉTÉS

## LETTRE INÉDITE DE SALVANDY

A la fin de l'année 1816, le comte de Salvandy, qui n'avait alors que 21 ans, publia une brochure politique, *la Coalition et la France*, dans laquelle il dénonçait à l'indignation de son pays les actes de la Sainte-Alliance. Cette brochure eut un grand retentissement. Elle valut à son auteur une lettre du comte de Fontanes, à laquelle M. de Salvandy répondit à son tour par la belle et importante lettre suivante, que nous copions sur son autographe, lequel fait partie de la riche collection Badin.

*A monsieur le comte de Fontanes*
Pair de France.

Paris, le 19 mars 1817.

Monsieur le comte,

La bienveillance dont vous avez daigné me donner une nouvelle preuve, en prenant la peine de m'écrire, semble m'autoriser à répondre, et j'espère que du moins le sentiment qui a dicté mon hommage me servira d'excuse.

Je sens le besoin de me justifier d'un reproche qui m'est surtout devenu pénible depuis que j'ai pu le de-

viner à travers les expressions flatteuses de votre indulgence.

Beaucoup de personnages dont l'autorité est d'un grand poids ne se sont pas contentés, en me lisant, de retrouver le jeune homme dans une foule de tournures pénibles et d'expressions ambitieuses ou de mauvais goût, dont une seconde édition aurait fait justice ; on a voulu encore que j'eusse partout pensé avec mon âme de vingt ans ; on n'a vu, pour ainsi dire, que la surface de mes idées ; on a mis mes sentiments à la place de mes opinions ; de ma haine pour les dominations étrangères, de mon impatience du joug, on a conclu que je veux une expulsion subite, que je demande une vaste levée de boucliers.

Aussi avez-vous cru, Monsieur le comte, devoir me recommander le souvenir du *sage Fleury* dont personne n'apprécie plus que moi l'administration douce et réparatrice, bien que son exemple ne me paraisse pas bon à suivre dans la situation où nous sommes. *La France était blessée,* il est vrai ; mais elle n'était pas entamée, mais c'était toujours la France de Louis XIV ; mais la monarchie s'agrandissait de conquêtes par des traités ou des guerres, et l'industrie, le commerce, la marine, enrichissaient l'Etat de conquêtes non moins précieuses ; mais enfin *ce grand corps* devait avoir un tempérament bien robuste, puisqu'il allait enfanter la révolution avec toutes ses forces, et que déjà

naissait la génération de Jemmapes et de Hohenlinden.

Ce n'est pas cependant que je sois, autant que vous avez pu le croire, *pour les remèdes héroïques;* je sais trop qu'on n'improvise point les délivrances, que les insurrections en masse peuvent sauver un pays comme nation, mais le mettent en péril comme Etat; témoin peut-être l'Espagne, où, à coup sûr, les révolutions auraient déjà pris la place de la monarchie, si, antérieurement à l'invasion de Buonaparte, elle eût été éprouvée par trente années de bouleversements, de misères et de haines.

Je sais qu'on s'est assez généralement mépris sur ma doctrine qui pourtant est toute dans cette phrase du chapitre IX de la deuxième partie, que « les peuples n'ont de force physique qu'en proportion de la force morale qu'on leur a su donner ».

J'ai eu soin de faire partout sentir l'application du principe; j'ai consacré tout un chapitre à combattre les vues d'un ministre fameux qui voulait des délivrances à la Sicilienne. J'ai démontré qu'en mettant tout d'un coup la nation sous les armes, on déchaînait les peuples contre les gouvernements et qu'on livrait l'Europe à l'anarchie. J'ai réclamé du gouvernement des mesures « qui pussent commander au dedans la confiance et la sécurité, base de tout crédit public, sans inspirer des alarmes au dehors » : enfin j'ai surtout offert pour exemple la conduite de ce Charles le Sage dont on pour-

rait dire comme du Romain : *Cunctando Fabius restituit rem*.

Je n'ai donc pas prétendu follement que la France dût à l'improviste se jeter en désespérée au milieu des ennemis qui l'entourent. Seulement, j'ai vu ma patrie désolée par les dissensions intestines; j'ai vu les partis occupés à se livrer la guerre pour le triomphe de quelques-uns, et probablement la perte de tous; j'ai cru qu'un danger terrible menace plus loin, et j'ai voulu montrer le péril; j'ai demandé aux factions de détourner la tête pour regarder l'orage, dans l'espoir qu'on se résoudrait à mettre en commun toutes les sollicitudes et toutes les ressources.

Je désire m'être trompé comme prophète; j'ai pu me tromper comme diplomate; je ne me suis pas trompé comme publiciste, ni surtout comme Français.

Mes sentiments vous ont paru *exaltés*; ils le sont en effet, et j'aime à croire que c'est moins un défaut de mon âge qu'une habitude de mon caractère; mais il n'y a rien d'exalté dans mes vues, parce qu'il est faux que j'aie, à l'instar d'un fou célèbre, armé mon bras de la torche pour tout mettre en feu; j'ai prétendu éclairer le sanctuaire, je n'ai pas voulu incendier le temple.

Je plains ceux qui n'ont pas retrouvé dans mon ouvrage la langue des Duguesclin et des Bayard, des Philippe-Auguste et des Henri; ceux qui n'ont pas reconnu la vieille devise : Dieu, le Roi, l'Honneur et la

Patrie ! Je leur pardonne d'avoir calomnié mes principes ; ils ignorent que lors du champ de mai, j'attaquai à outrance « le parti qui affectait sur la monarchie toutes les prétentions des princes du sang de nos rois, sans parler, comme eux, à nos souvenirs et à nos cœurs un langage entendu, depuis huit cents ans, par nos pères ».

Mais j'en veux à ces bons Français de circonstance qui, enthousiastes d'abord d'un écrit où ils retrouvaient toutes leurs pensées, ont fini par en devenir les détracteurs, quand la politique a voulu que plus haut les discours contredissent les consciences. Dans leur embarras, ils ont eu aussitôt recours au reproche d'intempestivité, comme si ce n'est pas au milieu de la sécurité commune que la prudence et le zèle dénoncent au caravansérail les complots et les incursions de l'Arabe ! comme si d'Assas avait eu tort de crier à ses risques et périls : Gare à toi, Picardie ! quand l'ennemi veillait pour égorger ses camarades endormis ! Singulière inconséquence ! c'est le blâme qui me justifie ; c'est parce que tout dort que j'ai donné l'éveil, que je suis venu avertir le trône de ses dangers, le ministère de ses fautes, l'opinion publique de sa puissance, la coalition de ses desseins et de nos forces.

Voilà pourquoi je n'ai pas craint de publier un ouvrage dont un homme d'Etat, recommandable à tous les titres, a bien voulu dire, en des termes beaucoup

trop honorables pour moi, que « l'auteur courageux d'un écrit si fortement empreint du sentiment de l'honneur national, a les titres les plus sacrés à la reconnaissance et au respect de tous les Français, quelle que soit d'ailleurs leur profession de foi politique ».

A Dieu ne plaise que je pense avoir mérité ces éloges et acquis ces droits! Mais je suis assez téméraire pour croire que j'ai rendu service à mon pays, que j'ai fixé les idées du dedans, déconcerté les plans du dehors, et peut-être influencé l'avenir. Il me semble que j'en ai la preuve et dans le suffrage dont vous m'avez honoré et dans les risques personnels dont vous avez bien voulu *frémir* pour moi... Tous ces périls, je les avais prévus; mais je ne pouvais pas en être ébranlé; si je n'avais pas été défendu par le droit des gens, j'aurais été justifié par la violation de tous les principes, et toute ma vie je saurai dire : Vive la France, quand même!...

Au reste, l'orage est dissipé; pour cela, il a fallu ne pas donner à craindre qu'en mettant opposition à la saisie, je fisse un grand appel à l'opinion publique, et j'ai consenti sans peine au sacrifice de tout ce qu'un jeune homme pouvait trouver de flatteur pour l'amour-propre dans l'éclat d'un triomphe judiciaire, ou d'une persécution glorieuse; j'étais loin d'ambitionner ni l'un ni l'autre, parce que je tiens à la celébrité beaucoup moins qu'à l'estime.

Et, sous ce rapport, j'ai lieu d'être satisfait : quelques

personnes ont pu appeler déraisonnable ce que vous appelez *héroïque*, mais tout le monde a rendu justice à mes intentions, et dès lors mon ambition est satisfaite; dans quelques mois je serai mieux jugé sur tout le reste.

Votre approbation suffit, Monsieur le comte, à me consoler du blâme de quelques détracteurs. En *souhaitant à la France beaucoup d'âmes comme la mienne*, vous avez rempli le plus cher de mes vœux : vous m'avez donné le suffrage de la vôtre. J'ai l'orgueil d'accepter tout entière cette part de vos éloges ; je crois l'avoir méritée; il n'en est pas de même des encouragements que vous me donnez, pour suppléer par de la confiance aux *talents* qui me manquent ; j'ai reconnu là toute votre indulgence.

Je sais trop bien que vous n'avez pas besoin d'être *ranimé;* vous avez cet *âge* qui fortifie l'orateur; vous êtes loin de celui qui affaiblit le citoyen ; aussi votre plume étonne-t-elle plus que jamais par cette élégance inimitable qui ne fut donnée qu'à vous, en même temps que votre cœur montre à la tribune une énergie de sentiment dont plusieurs de nos écrivains s'efforcent à découvrir le secret, toujours vainement parce qu'ils demandent à l'esprit ce que l'âme peut donner seule ! Aussi admire-t-on, tous les jours, la jeunesse de votre génie, et la maturité de votre éloquence, en attendant que vous nous donniez la *vieillesse* d'Homère !

Je m'arrête, Monsieur le comte, je ne suis pas digne de célébrer vos louanges ; je ne puis que vous payer le tribut d'une admiration profonde joint à celui de toute la reconnaissance que je vous dois à bien des titres.

Soyez assez bon pour me pardonner d'avoir abusé de vos moments pour vous entretenir de moi, tandis que la France les réclame pour les consacrer à ses intérêts politiques, ou en doter sa gloire littéraire. Si je n'avais pas craint d'être plus indiscret encore, j'aurais eu l'honneur de vous offrir de vive voix l'hommage des sentiments respectueux avec lesquels je suis,

Monsieur le comte,

Votre dévoué et obéissant serviteur,

Le chevalier DE SALVANDY.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1885

SOMMAIRE.



LA QUINZAINE. — *Edmond About.* — *Denise.* — *La Question Coppée.* — *Le Banquet Molière.* — Rarement quinzaine a offert plus d'intérêt au point de vue de la curiosité littéraire et dramatique. Elle a été attristée cependant par un grand deuil pour les lettres : M. Edmond About est mort le vendredi 16 janvier, à dix heures du soir, des suites du diabète avec complication de congestion pulmonaire. C'est une perte considérable, plutôt peut-être en raison des œuvres pre-

mières du brillant écrivain que de celles qu'il a données sur la fin de sa vie. La carrière d'About a passé, en effet, par bien des phases différentes : il a touché un peu à tout, au roman, à la politique, au journalisme, au théâtre ; mais il faut bien reconnaître qu'il a excellé surtout dans les petits écrits par lesquels il a débuté, où il avait fait preuve de tant d'esprit, de vivacité, de souplesse, et où il s'était montré, par la pureté, la netteté et la forme à la fois simple et forte de son style, l'un des premiers écrivains de ce temps. Quand il eut publié *la Grèce contemporaine*, *le Roi des montagnes*, *Tolla*, *les Mariages de Paris* et divers recueils de petites nouvelles charmantes éparpillées un peu partout, tout le monde s'écria qu'About était le descendant direct de Voltaire. Il montra un semblable esprit dans un livre qui fit un bruit du diable en son temps, *la Question romaine*, et que Voltaire n'eût désavoué, à coup sûr, ni pour le fond ni pour la forme.

Au théâtre, About n'a point réussi. Quand il a voulu écrire seul, il y a éprouvé deux chutes qui sont demeurées à jamais mémorables comme tapage et scandale. L'une des deux pièces, *Guillery* (1er février 1856), a été jouée à la Comédie-Française et n'a pu aller jusqu'à la fin de sa seconde représentation. L'auteur se rendit lui-même justice en la reléguant définitivement en tête d'un volume qu'il intitula, avec autant de bon sens que d'esprit, *Théâtre impossible*. La seconde pièce, *Gaëtana*,

eut une malechance encore plus grande. Admise d'abord à la Comédie-Française, où elle fut distribuée et même répétée[1], elle fut retirée par son auteur à la suite d'une maladie prolongée de M^lle Favart, et portée par lui à l'Odéon, où elle fut représentée le 3 janvier 1862. Ici, la politique s'en mêlant, — car le public des écoles en voulait à About de ses attaches alors napoléoniennes, — il y eut une cabale organisée par avance, et la pièce, qui à tout prendre n'était pas plus mauvaise que beaucoup d'autres, fut sifflée du commencement à la fin[2]. About dut la retirer à sa quatrième représentation, en présence d'une hostilité militante et irréconciliable. Il ne fut pas pour cela guéri du théâtre, mais les ouvrages qu'il y a donnés ensuite ont été écrits en collaboration et n'ont, d'ailleurs, qu'une valeur médiocre.

Après la guerre, About aborda plus directement la politique, qu'il n'avait jusqu'alors qu'incidemment effleurée, en prenant la direction d'un grand journal, *le XIX^e Siècle*. Nous croyons, — et le résultat final l'a prouvé, — que ce fut là de sa part une grave erreur. La politique détourna, en effet, About de la littérature, où il ne fit plus que de rares incursions, et cela sans

1. La pièce était anisi distribuée : Geffroy, Got, Bressant, Monrose, Barré, Mirecour ; M^mes Favart et Édile Riquer.

2. Il faut relire la pièce publiée, avec préface, post-face et annotations relatives précisément aux sifflets, qu'elles reproduisent partout où ils se sont produits. On sait que cette publication, agressive au suprême degré, ne servit qu'à envenimer et à prolonger le débat.

profit, car About ne fut qu'un très faible journaliste politique. Les difficultés dernières qu'il eut avec les actionnaires de son journal ont hâté, dit-on, sa fin. S'il avait continué à nous donner de temps à autre les fins et jolis écrits où il excellait, au lieu de se jeter à corps perdu dans les grosses et énervantes questions pour lesquelles son genre d'esprit ne l'avait pas préparé, il est probable qu'About vivrait encore. Malgré tout, l'Académie, se souvenant des œuvres si littéraires qu'il avait ciselées dans les premiers temps de sa carrière d'écrivain, l'appela à remplacer Jules Sandeau, et ce fut pour lui une consolation suprême et comme l'atténuation de beaucoup de déboires. Mais il est mort sans avoir été reçu, et son successeur aura à prononcer à la fois son éloge et celui de Jules Sandeau, circonstance qui pourra donner lieu à des rapprochements littéraires intéressants.

Les obsèques d'About ont été célébrées au milieu d'un grand concours d'amis de tous les temps et de tous les camps, le 19 janvier, au Père-Lachaise. Il n'y a pas eu de cérémonie religieuse, About ayant toute sa vie vécu en libre-penseur[1]. Il est, après Sainte-

1. Il y a eu, en revanche, neuf discours prononcés. Celui de M. Caro, qui parlait au nom de l'Academie, a été un peu aigre et a soulevé en deux ou trois endroits, et malgré le respect commandé par la circonstance, les protestations de l'auditoire. M. Caro a reproché, en effet à About, en termes trop peu discrets, la négation complète qu'il professait pour les idées spiritualistes. Enfin il s'est

Beuve et Charles Blanc, le troisième académicien qu'on ait, depuis la création de la docte assemblée, enterré de cette façon.

Né le 14 février 1828, à Dieuze (Meurthe), où son père était tout simplement épicier, About avait épousé une riche héritière de Normandie, Mlle de Guillerville, dont il a eu huit enfants, quatre fils et quatre filles, tous survivants.

— Le soir même de l'enterrement d'About, la Comédie-Française représentait l'œuvre nouvelle de l'un de ses plus brillants confrères en Académie, M. Alex. Dumas, cette *Denise* dont il est question depuis si longtemps, et qui a fait autant de bruit avant sa naissance qu'elle est destinée à en faire, maintenant qu'un immense succès l'a si vivement accueillie.

*Denise* peut se raconter en deux mots : c'est le roman d'une jeune fille pauvre qu'un misérable a séduite, et à laquelle un autre homme, plein de distinction et de cœur, rend l'honneur en l'épousant. La pièce s'appelle comédie sur l'affiche ; la vérité est qu'elle n'est au fond qu'un gros mélodrame de l'Ambigu, mais écrit par Alex. Dumas et interprété par les artistes de la Co-

---

plaint, en termes non moins vifs, de l'erreur qu'avait commise About en se jetant avec trop d'ardeur dans la mêlée politique. Tout cela eût peut-être été bon à dire en séance académique, mais sur une tombe et dans un cimetière !... En vérité, *non erat hic locus*.

médie-Française. Comme contexture, l'œuvre est même inférieure à une œuvre semblable qu'aurait composée M. d'Ennery; comme forme, elle est digne des meilleurs ouvrages d'Alex. Dumas; comme interprétation, elle est supérieure à tout ce qu'on peut imaginer. La place nous est trop mesurée ici pour que nous puissions entrer, si peu que ce soit, dans le détail de cette pièce étrange, qui contient tant de scènes de premier ordre, à côté de détails choquants et de hardiesses étonnantes, que le talent seul de l'auteur et des artistes est parvenu à faire admettre. Pièce à thèse, a-t-on dit avant qu'elle ne fût jouée. Eh! oui, pièce à thèse! Est-ce que Dumas fils serait Dumas fils s'il en eût été autrement? Est-ce que cet esprit puissant et paradoxal pourrait suivre les autres dans l'ornière banale et ordinaire? Le seul reproche à lui faire, c'est que la thèse est toujours un peu la même, bien que discutée à des points de vue différents, et que c'est toujours, sous une forme nouvelle, la même question et les mêmes personnages qui reparaissent à tour de rôle. Il a donc fallu bien du talent et bien de l'esprit, — et Dieu sait si Dumas en a, — pour triompher une fois encore, avec des moyens souvent identiques, des résistances d'un public qui n'était peut-être pas, dès l'abord, tout à fait sympathique. Mais ce grand charmeur a bien vite, et dès les premières scènes, dès les premiers mots, conquis de nouveau ce public en somme facile à ramener et à

convaincre, quand on lui fournit d'aussi puissantes raisons pour être ramené et convaincu!

*Denise* sera donc un immense succès, à la fois de rire, d'émotion et de larmes; mais les larmes et l'émotion dominent, et il fera bon de ne s'aventurer à la pièce que la poche bien garnie de mouchoirs. Et quelle interprétation! Où donc en trouver jamais une plus parfaite et plus complète? Got, les deux Coquelin, Worms, Baillet, Mmes Bartet, Granger, Pierson, Reichemberg, c'est-à-dire le dessus du panier de la Comédie-Française! Les moindres rôles sont remplis par des premiers sujets. Coquelin cadet n'a que dix paroles à dire; Reichemberg n'a que deux scènes, mais quelles scènes! Got et Worms sont d'un dramatique achevé; Coquelin aîné est charmant dans un rôle à la Desgenais auquel il donne une importance énorme; Mlle Granger entre de plus en plus dans la faveur du public, et Mlle Pierson, dans un rôle de femme légère, galante et étourdie, a été d'une finesse, d'une légèreté et d'une souplesse extraordinaires. Elle vient de gagner du coup ses palmes de sociétaire.

— Quelques jours avant l'apparition de *Denise*, nous avons eu la question Coppée. Il nous est malaisé de nous prononcer en cette circonstance : Coppée est l'un de nos bons amis, et nous avons la plus grande estime pour son talent; nous nous trouvons exactement dans la même situation vis-à-vis de Coquelin qui, dans le

débat avec Coppée, s'est fait le porte-parole de la Comédie-Française. D'ailleurs, dans des faits de ce genre, la vérité vraie est toujours difficile à connaître, et ce ne serait sans doute qu'après arbitrage et enquête contradictoire qu'il serait possible de dire, — et encore! — qui a raison de Coppée ou de la Comédie-Française. Donc, voici en deux mots et sans commentaire ce qui s'est passé.

Le comité du Théâtre-Français a trouvé, paraît-il, que depuis son élection à l'Académie française la situation de Coppée comme bibliothécaire de ce théâtre n'était plus possible. En effet, disait-on, c'est là une situation inférieure. D'autre part, si Coppée, auteur dramatique, nous présente des pièces, nous serons dans un véritable embarras. Il n'est pas d'usage que la Comédie joue les œuvres des écrivains qui, à un titre quelconque, font partie de la maison. Enfin, une place de conservateur à la bibliothèque Mazarine s'étant produite à ce moment, on songea qu'elle pourrait beaucoup mieux convenir à Coppée que celle de bibliothécaire qu'il occupe à la Comédie-Française depuis la mort de Guillard. On chercha, en conséquence, à insinuer à Coppée cette opinion du comité. La négociation fut-elle mal conduite? Nous penchons à le croire : car il semble que, bien menée, bien présentée, elle devait aboutir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la première connaissance que Coppée eut de la chose, il adressa,

trop *ab irato* peut-être, la lettre suivante à l'administrateur de la Comédie-Française :

*A M. Émile Perrin.*

Paris, le 13 janvier 1885.

Monsieur l'administrateur,

J'étais persuadé, et vous me le disiez vous-même à propos de mon élection à l'Académie, qu'il ne pouvait être que flatteur et honorable pour la Comédie-Française de m'avoir comme bibliothécaire. Or, je viens d'apprendre, et de source certaine, que cet avis n'est pas celui de tous les membres du Conseil d'administration. Il y a là, pour moi, une question de dignité personnelle dont je suis seul juge, et que je tranche en vous donnant ma démission.

Je vous prie également de considérer comme non avenues les conversations préliminaires que j'ai eues avec vous au sujet de mon nouveau drame, *les Jacobites*, car je renonce à faire connaître au Comité de lecture cet ouvrage, que je destine désormais au théâtre de l'Odéon.

Recevez, Monsieur l'administrateur, l'assurance de ma considération distinguée.

François Coppée.

Ce n'est pas M. Perrin qui a répondu, mais bien Coquelin aîné que, paraît-il, Coppée visait tout particulièrement dans sa lettre.

*A M. François Coppée*

Paris, 14 janvier 1885.

Mon cher Coppée,

Vous savez que j'ai la bonne habitude de n'aimer que les situations franches. Nous avons eu ensemble de fort bons rapports, et je pense que vous n'avez eu qu'à vous louer de moi de toutes façons.

Votre lettre au *Figaro* me surprend au dernier point, et je vous en exprime ma pénible surprise.

Dans la dernière séance du Comité, un membre a cru devoir demander s'il était convenable que la Comédie continuât à vous laisser dans une situation très inférieure, et je vous avoue que j'ai été entièrement de son avis. Votre lettre est prise de trop haut pour laisser place à la reconnaissance que vous devez à ce même Comité, qui a été heureux de vous obliger; mais je ne puis en accepter les termes sans protester.

Vous ne lirez pas vos *Derniers Stuarts* au Théâtre-Français; tant pis pour vous et pour nous, et tant mieux pour l'Odéon; mais vous avez obéi plus vite qu'il ne fallait, à mon sens, à un moment de mauvaise humeur que rien ne justifie.

Pour moi, mon cher Coppée, je suis à votre disposition pour vous rendre ou pour garder *le Luthier*, que j'avais l'intention de rejouer cet hiver. Je vous prouverai, si vous me le laissez, que je suis moins susceptible que vous, et je serai enchanté de tenir moi-même, au répertoire de notre théâtre, l'œuvre dans laquelle vous vous êtes montré le plus auteur dramatique.

COQUELIN.

*P.-S.* — J'envoie cette lettre au *Figaro*, comme vous l'avez fait vous-même. Seulement je vous en donne avis, ce que vous avez négligé de faire avec l'Administration de la Comédie-Française.

On comprend que, montée à ce diapason, cette regrettable polémique ne soit pas en voie d'arriver à une prompte conciliation. Le répertoire de Coppée aux Français ne compte guère que le *Luthier de Crémone*, qu'il retirera sans doute encore. C'est l'Odéon qui bénéficiera de cette querelle quasi fratricide. Tant mieux pour l'Odéon, mais tant pis pour la Comédie-Française !

— Le 15 janvier, le banquet annuel donné en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Molière sur l'initiative de Georges Monval, archiviste de la Comédie-Française et directeur-fondateur de la revue spéciale *le Moliériste*, avait réuni plus de monde que d'habitude. Nous étions environ cinquante[1]. Arsène Houssaye présidait la réunion et avait en face de lui Edouard Thierry, comme lui ancien directeur de la Comédie-Française. Au dessert, Houssaye a lu des vers sur Molière, puis Henri de Bornier, Georges Monval et Henri de Lapommeraye ont pris successivement la parole. Ce dernier s'est élevé, avec beau-

1. Voici les noms des dîneurs de cette année : MM. Aderer, Allouard, Bayard, Bodinier, de Bornier, Ad. Brisson, Chagot, Coquelin (cadet), Cottinet, Ferrier, Dayrolles, Favre, Garraud, Guillemot, Georges d'Heylli, Hillemacher, Haentschel, Arsène Houssaye, Jeanvrin, D. Jouaust, Jouin, Ad. Lalauze, de Lapommeraye, G. Larroumet, Leloir, Leman, Leys, Luc, Maret-Leriche, Mareuse, Marie, Martel, L. Mesnard, de Montaiglon, Monval, Morand, L. Noël, Paté, Pasteur, Port, Read, Saint-Germain, Silvain, Talien, Édouard Thierry, Thoinan, Truffier et Varat.

coup de force et de chaleur, contre les insinuations d'un article de Brunetière dans la *Revue des Deux-Mondes*, article où les moliéristes étaient pris un peu durement à partie. Pendant le café, Truffier nous a dit des vers adorables, toujours sur Molière, et qu'il a dû répéter. Ces vers appartiennent à un petit à-propos, *les Papillotes*, composé par Truffier en collaboration avec le regretté Léon Valade, et qui a été représenté le 15 janvier 1883 à l'Odéon. Nous en avons cité la partie la plus importante dans le numéro de notre *Gazette* du 31 janvier de cette dernière année.

Après le café, on est retourné dans la grande salle à manger, débarrassée de sa table, et nous avons eu le spectacle : Silvain, Leloir et Saint-Germain ont joué avec un vif succès le premier acte du *Misanthrope ;* Coquelin cadet a dit deux monologues ; Saint-Germain a récité plusieurs pièces de vers empruntées surtout au répertoire de Nadaud ; enfin Jules Maret-Leriche a récité un sonnet sur Molière.

Théatres. — Le théâtre du Château-d'Eau, qui est redevenu théâtre de drame, a donné le 9 janvier *le Roman d'Élise*, drame en 5 actes, tiré par M. Georges Richard, d'un roman de M. Arnoux-Rivière, intitulé *Une Méprise du cœur*. Cette pièce avait d'abord été présentée à la Comédie-Française, au Vaudeville et enfin à la Renaissance, qui l'avaient successivement refusée.

Elle a suffisamment réussi au Château-d'Eau avec Regnier, Garnier, Decori, Perrier et Mlle Aline Guyon.

— Le 10, les Variétés ont joué un petit acte nouveau de M. Fabrice Carré, *Flagrant Délit,* piécette d'une gaieté un peu grosse, mais dont le succès a cependant été très vif. Christian, Lassouche et Mlle Beaumaine en font valoir très drôlement les cocasseries épicées. Le même théâtre a repris le même jour *les Sonnettes* avec Dupuis et Céline Chaumont, et enfin, le 17, a remis à la scène l'éternel *Chapeau de paille d'Italie*, qui fait toujours recette.

— L'Opéra a enfin donné, le 12 janvier, la première représentation de *Tabarin*, opéra en 2 actes de Paul Ferrier et Émile Pessard, depuis longtemps reçu. C'est la même pièce qui fut jouée en 1873 au Théâtre-Français, où elle eut pour interprètes les deux Coquelin, Boucher et Mlle Lloyd. Elle avait d'abord été reçue à l'Opéra-Comique. Elle reparaît sans grandes modifications à l'Opéra, où Melchissédec, Dereims, Dubulle, Sapin et Mlle Dufrane en chantent les principaux rôles. C'est M. Melchissédec qui a eu le succès de la soirée. La musique, un peu uniforme de couleur, renferme quelques morceaux qui ont été très applaudis, notamment la dispute des deux commères, très bien rendue dans le ballet par Mlles Ottolini et Roumier, et le grand finale du second acte, très développé et très dramatique.

— Le 13, le théâtre Déjazet a donné *le Rêve de*

*Malltou*, comédie en 3 actes, d'Alfred Delacour et J. de Gastyne, qui ne manque ni de gaieté ni d'entrain et qu'interprètent avec beaucoup de verve, entre autres artistes moins connus, M. Galaberd et Mlle Verteuil.

— Le Théâtre-Français et l'Odéon ont célébré le 15 janvier le 263e anniversaire de la naissance de Molière. Aux Français, on a joué *le Misanthrope* et *le Malade imaginaire*, avec la cérémonie. C'est Got, doyen des sociétaires, qui faisait le *Præses*.

A l'Odéon on a donné, avec *Tartufe*, un aimable à-propos de M. Louis Legendre, *Célimène*, fort bien interprété par MM. A. Lambert, Amaury, Rebel, Keraval et Mlle Nancy Martel. On a également fini par *le Malade imaginaire* avec la cérémonie.

— Le 17, reprise au Gymnase du *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet. La pièce n'a pas vieilli, et elle est toujours intéressante. M. Duquesne, un jeune premier nouveau, qui a déjà joué en province et à l'étranger, surtout à Bruxelles, a repris le rôle créé par Lafontaine. Il y a été fort convenable, bien qu'un peu gêné, et surtout intimidé. Quand il aura la tenue et l'aplomb voulus, M. Duquesne, qui ne manque pas de qualités dramatiques, sera une précieuse recrue pour le Gymnase. Saint-Germain, Landrol, Lagrange, Mmes Pasca, Malvau, Lina Munte, Grivot ont très bien rempli les autres rôles.

Rappelons que *le Roman d'un jeune homme pauvre* fut

représenté pour la première fois au théâtre du Vaudeville, place de la Bourse, le 27 novembre 1858. Jane Essler et Lafontaine créèrent les deux principaux rôles, que jouèrent plus tard Mmes Doche et Febvre. Lors de la reprise de 1876, au Vaudeville, c'est M. Abel qui joua, avec un grand succès, après Lafontaine et Febvre, le rôle de Maxime Odiot, le jeune homme pauvre.

— Le mercredi 21, Mme Adler-Devriès, engagée pour huit représentations à l'Opéra, a reparu dans le personnage de Marguerite de *Faust*. Grand succès pour la charmante artiste, dont la voix, moins mièvre que jadis, est devenue plus dramatique et plus impressionnante encore. Elle a recueilli de nombreux applaudissements et a été rappelée. Mlle Figuet, médiocrement costumée, a chanté le rôle du page Siebel en y intercalant un air nouveau qui a fait valoir sa belle voix, mais qui n'est pas en situation. Plançon chantait Méphistophélès, où il est remarquable, et Caron faisait Valentin, au moins pour la centième fois. Enfin Sellier remplaçait Dereims, indisposé, dans le rôle de *Faust*, pour lequel sa belle et puissante voix manque un peu du charme et de la tendresse exigés par le caractère du personnage.

— Le 23, l'Opéra a repris le brillant ballet japonais de *Yedda*, dont la première représentation remonte au 17 janvier 1879. C'est Mlle Mauri qui remplace Mlle Sangalli, créatrice du principal rôle; elle y a été fort

goûtée. Mlle Montaubry fait la princesse créée par Louise Marquet; Mlle Righetti est remplacée par Mlle Fatou, et M. Rémond par M. Mérante, l'un des auteurs du livret. Enfin, le rôle de Nori, créé par M. Mérante, est interprété aujourd'hui par Mlle Sanlaville en travesti.

— Le Palais-Royal a donné, le 22 janvier, la première représentation de sa pièce nouvelle, *Elle et Lui*. Auteur avoué, M. de Najac, avec la secrète collaboration de Sardou. La pièce est assez amusante, mais pas assez « farce » pour le Palais-Royal. Elle servait aux débuts de Mme Judic, transfuge des Variétés, qui a retrouvé et même accentué au Palais-Royal son vif succès du boulevard Montmartre. Certaine chanson de café-concert, expressément composée pour la circonstance par M. Lecoq, a été bissée avec enthousiasme. Mme Judic chante également avec beaucoup de charme un vieux menuet du XVIIIe siècle, arrangé pour elle par Weckerlin. En somme, l'aimable et charmante diseuse a opéré le sauvetage de la pièce, que jouent avec elle Daubray, Raimond, Calvin, Milher, Pellerin et Mme Dinelli, c'est-à-dire les meilleurs comédiens du Palais-Royal.

*Elle et Lui* devait d'abord être joué aux Variétés sous le titre de *Toi et Moi*, avec Dupuis et Judic. Mais Mme Judic refusa le rôle après l'avoir d'abord accepté, et la pièce passa au Vaudeville sous un autre titre :

*Trop aimé*. Enfin, après des négociations dont le récit est inutile ici, *Trop aimé* a émigré au Palais-Royal, où il est devenu *Elle et Lui*, en retrouvant pour étoile sa première interprète désignée.

— Le 24 janvier, les Variétés ont donné leur comédie nouvelle, *Mam'zelle Gavroche*, trois actes, de MM. Gondinet, Saint-Albin et Blum, pour les débuts de Mlle Jeanne Granier, l'ancienne étoile de la Renaissance. *Mam'zelle Gavroche* ressemble par bien des points à *Elle et Lui* du Palais-Royal; mais la pièce est mieux faite et plus amusante, surtout dans ses deux premiers actes, qui ont décidé du succès. D'ailleurs le moyen de ne pas rire à gorge déployée avec des comédiens comme Dupuis, Christian, l'étonnant Baron, le fantasque Lassouche, etc. Quant à Jeanne Granier, elle a été fêtée, applaudie, rappelée, bissée, etc... La musique nouvelle que le maestro Hervé a composée pour elle lui a fourni, en même temps qu'elle remportait un superbe succès de comédienne, un succès non moins vif de cantatrice d'opérette pleine de verve et d'esprit.

— Colonne et son orchestre, après avoir été, dans les premiers jours du mois, exécuter à l'Odéon les chœurs d'*Athalie* ont fait une brillante réouverture avec des programmes très intéressants. *Le Déluge*, l'oratorio de Saint-Saëns, supérieurement interprété par l'orchestre, et très bien chanté par Mlle Edith Ploux et par MM. Lubert et Lauwers, est une œuvre un peu

confuse, que le public a reçue avec quelque froideur; mais *Roma*, la suite d'orchestre de Bizet, a été applaudie sans réserve. *La Walküre*, de Richard Wagner, a d'abord un peu surpris les auditeurs, mais le succès a fini par être complet; cette œuvre si étrange et si originale a donné à Bosquin une nouvelle occasion de faire apprécier sa très jolie voix. Grand succès aussi pour l'ouverture du *Tannhauser* et la prière de *Rienzi*. Notons, enfin, l'accueil enthousiaste fait à l'admirable *Sérénade* pour instruments à cordes de Beethoven, cette œuvre d'une jeunesse éternelle. La vraie musique de l'avenir, la voilà.

VARIA. — *Eugène Pelletan et George Sand.* — Jules Claretie nous donnait dernièrement, à propos du récent décès d'Eugène Pelletan, les détails suivants, dont on trouvera l'intéressant commentaire au deuxième volume de la *Correspondance* de George Sand :

« Dans sa jeunesse, avant de débuter au journal *la Presse*, sous le pseudonyme d'*Un Inconnu*, Eugène Pelletan avait été précepteur du fils de Mme Sand. C'est lui que l'auteur de *Lélia* avait choisi pour élever la jeune âme, former l'esprit de Maurice Sand. Pelletan ne parlait jamais sans attendrissement de ce souvenir, et peut-être eût-on démêlé dans ses retours sur le passé un peu d'amertume.

Il y avait eu, à Nohant, entre Pelletan et Mme Sand une rupture violente, celle-ci reprochant au précepteur de son fils d'imposer à l'enfant des idées qui n'étaient point celles de sa mère. Très fier, Pelletan quitta Nohant et résolut de partir pour Paris, au hasard, quoique très pauvre. Or, au moment où, à l'aube, il quittait, seul, la demeure où il avait vécu, George Sand lui remettait une longue lettre, cruelle et maternelle à la fois, où elle lui donnait à son tour des conseils sur la façon dont, à Paris, il devait comprendre la vie.

Et, s'intéressant à ce jeune homme qui s'en allait ainsi loin d'elle, par les chemins, elle écrivait en même temps — sans que Pelletan le sût — à un ami de Paris :

« Veillez sur lui ! Qu'il échappe à Girardin ! Et qu'il ne sache pas, qu'il ne sache jamais que c'est moi qui vous dis de le consoler et de l'aider ! »

Et Eugène Pelletan ne l'a jamais su.

*Une* Figure *farouche*. — La figure dont nous avons à vous parler n'est peut-être pas celle que vous pensez. Aussi, écoutez.

Lisez-vous *Germinal*, le roman de Zola que publie actuellement le *Gil Blas ?* En tout cas, lisez le feuilleton du 23 janvier, ne fût-ce que pour rire un brin.

*Germinal* est une histoire de mineurs qui se mettent en grève. On sait que, malheureusement, la classe des mineurs, grâce à la continuelle promiscuité des deux

sexes, ne brille pas par la chasteté des mœurs. Aussi M. Zola, qui se complaît dans la description du laid, s'en donne-t-il à cœur joie de tremper sa plume dans cette fange sociale. Il nous décrit avec amour une certaine Mouquette qui, outre la manie de se livrer à tout venant, a encore celle de montrer aux gens, rien que pour le plaisir des yeux, ce qu'on leur cache ordinairement avec le plus de soin.

La bande des grévistes parcourt les routes, insultant les bourgeois et demandant du pain, et à sa suite marche la Mouquette, qui ne peut manquer, dans ce cas, de jouer un rôle fondamental. Ici, nous passons la parole à M. Zola, afin de n'être pas taxé d'exagération.

« Elle s'attardait, elle guettait les bourgeois derrière les portes de leurs jardins, aux fenêtres de leurs maisons, et, quand elle en découvrait, ne pouvant leur cracher au nez, elle leur montrait ce qui était pour elle le comble de son mépris. Sans doute, elle en aperçut un, car brusquement elle releva ses jupes, tendit les fesses, montra son derrière énorme, nu dans un dernier flamboiement du soleil. Il n'avait rien d'obscène, ce derrière, et ne faisait pas rire, farouche. »

Que dites-vous de ce « derrière farouche » ? Il ne lui manque vraiment que la parole. Peut-être doit-il la prendre dans un prochain feuilleton.

*Impartialité !* — Grâce à cette lucidité d'appréciation que donne la passion politique, les mêmes journaux qui avaient approuvé Mme Clovis Hugues de s'être fait justice sur Morin ont trouvé mauvais que les frères Ballerich eussent voulu se venger sur Jules Vallès de l'ignoble article qui avait paru sur eux dans son journal, — et *vice versa*. Cette diversité d'appréciation a inspiré à Escopette, du *Gaulois*, la jolie boutade suivante :

JOURNAL RÉACTIONNAIRE

Madame Hugues, fureur extrême,
De Morin désirait la mort
Et s'est fait justice elle-même :
Elle a tort, absolument tort.

JOURNAL RADICAL

Se faire justice soi-même
N'est point du tout hors de saison.
Madame Hugues me plaît, je l'aime ;
Elle a parfaitement raison.

JOURNAL RÉACTIONNAIRE

Les Ballerich, sombres et blêmes,
Sont entrés dans une maison
Pour se faire justice eux-mêmes :
Ils ont absolument raison.

JOURNAL RADICAL

Les Ballerich, mauvais système,
Ont cru qu'on pouvait — c'est trop fort ! —
Se faire justice soi-même ;
Les frères Ballerich ont tort.

PETITE GAZETTE. — Le Tribunal de commerce a prononcé, le 12 janvier, la faillite de la Société anonyme du Théâtre-Italien, et nommé M. Maillart comme syndic.

— Trois théâtres viennent de voir modifier leur direction :

1° M. Ernest Bertrand, codirecteur du Vaudeville avec M. Raymond Deslandes, a cédé sa part dans la direction à M. Albert Carré, avec prise de possession à dater du 1er janvier;

2° M. Léon Marx devient titulaire du bail du théâtre Cluny dès ce jour. Il succédera à M. Maurice Simon à la fin de la présente année. En attendant, M. Marx conserve ses fonctions de chroniqueur théâtral et de secrétaire général du théâtre de la Gaîté;

3° M. Gaspari père remplace M. Cantin comme directeur des Bouffes-Parisiens.

NÉCROLOGIE. — Mme Édouard Fournier, la veuve de notre si regretté confrère, auteur de tant d'ouvrages bibliographiques estimés, est morte le 10, à Paris. Elle laisse deux fils, l'un peintre de talent, en ce moment à Rome; l'autre actuellement sous-préfet de Béziers.

M. Jules Claretie nous donne, à propos de la mort de Mme Fournier, l'intéressante communication suivante :

« Mme Edouard Fournier avait conservé pour la mémoire de son mari un culte pieux, et elle s'occupait à réunir en volumes les feuilletons épars du critique sur le théâtre et les auteurs dramatiques. M. Paul Lacroix s'était fort obligeamment prêté à faire les choix, à revoir et à mettre en ordre les écrits de Fournier. Un volume avait déjà paru, il y a deux mois, consacré tout entier à Molière. Un autre allait suivre, conduisant de Corneille à Beaumarchais, puis un autre encore où l'on eût réuni les articles d'Edouard Fournier sur les auteurs contemporains Mais l'œuvre risque maintenant de demeurer inachevée; l'obligeant bibliophile Jacob est mort. Mme Fournier vient de mourir, et ce n'est plus que M. Vitu

qui pourrait continuer la publication commencée. Il avait, en effet, écrit pour le premier volume de son confrère Fournier une préface excellente, comme tout ce qui sort de sa plume érudite et alerte. Mais M. Vitu aura-t-il le temps de mettre en ordre les feuilletons d'un autre? »

— Le même jour est mort, à Sèvres, le dessinateur-graveur Rodolphe Bresdin, qui était en même temps tanneur de son métier. Il avait commencé par l'eau-forte et s'était mis ensuite à la lithographie. Ses planches sont du reste simplement bizarres et ont peu de mérite et d'intérêt. Il logeait pêle-mêle avec des animaux de toutes sortes, chats, poules, lapins. Il s'était retiré, en dernier lieu, à Sèvres, où il jardinait et où il est mort à soixante-trois ans. C'est ce même Rodolphe Bresdin qui a fourni à Champfleury son type populaire de *Chien-Caillou.*

— M. Chambellan, célèbre professeur à l'École de droit depuis 1859, est mort le 10 janvier. Il occupait la chaire de droit coutumier et il avait pris sa retraite il y a à peine six mois.

— Dans cette même journée du 10 est mort également le compositeur de musique Joseph O'Kelly, pianiste distingué, chevalier de la Légion d'honneur. Il avait cinquante-sept ans.

— Le 11 est morte la célèbre poétesse Mme Amable Tastu, née à Metz le 31 août 1798. Elle était fille d'un administrateur des vivres des armées, nommé Philippe Woïart. Sa mère, Elisabeth Petitpain, était elle-même écrivain et avait publié beaucoup de romans de 1816 à 1840. Le mari de Mme Tastu était imprimeur.

— Jules de Vignon, peintre d'histoire, portraitiste, etc., élève de Léon Cogniet, est mort le 12, à 69 ans. Il avait été médaillé en 1847 et en 1861.

— Nous avions beaucoup connu le lieutenant-colonel Roudaire, alors qu'il était élève à l'Ecole d'état-major, en 1855. Il avait fait depuis un beau chemin et avait surtout gagné une

sorte de célébrité grâce au projet qu'il avait imaginé, après de nombreuses études préliminaires, d'amener les eaux de la Méditerranée dans le sud de nos possessions africaines, pour y créer et y maintenir une mer intérieure. On sait que M. de Lesseps avait fortement appuyé ce gigantesque projet, dont des questions budgétaires ont seules empêché la réalisation. Né le 6 août 1836, à Guéret, Roudaire vient d'y mourir le 13 janvier, dans sa famille, laissant après lui des travaux considérables qui permettront peut-être de mettre un jour à exécution l'idée grandiose qu'il avait conçue.

— Jean-Armand Lacoste, dit Saint-Amand, auteur dramatique que la génération actuelle ne connaît guère, est mort le 13 de ce mois. Il était né à Paris le 17 novembre 1797. Il a été, en collaboration avec Benjamin Antier, l'auteur du fameux drame *l'Auberge des Adrets*.

— Le 16 est mort Victor Leclaire, artiste de talent, qui avait obtenu une troisième médaille au Salon de 1879 pour une toile, *Fleurs d'automne*, achetée par l'Etat et placée au Musée du Luxembourg. Au Salon de 1881, Leclaire avait eu une deuxième médaille. C'était un peintre de fleurs estimé. Il n'avait que cinquante-quatre ans.

— Le 22 est morte à Paris la comtesse de Cambacérès, fille aînée du maréchal Davoust, duc d'Auerstædt.

— Le lendemain 23, décès de M. Félix Clément, compositeur de musique et auteur de travaux très estimés sur son art. On a notamment de lui un *Dictionnaire lyrique*, contenant l'analyse de tous les opéras, opéras-comiques et opérettes représentés en France et à l'étranger, et une *Histoire générale de la musique*, récemment parue chez Hachette. Il avait soixante-trois ans.

— Le comédien Derval, de son vrai nom d'Obigny de Ferrière (Hyacinthe), est mort le 23 à Paris, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Ses débuts remontent à l'année 1827, au théâtre des Nouveautés. Il entra ensuite au Palais-Royal,

lors de l'ouverture de ce théâtre (6 juin 1831) et il y demeura vingt-six ans. De là il passa au Gymnase, où il est resté à peu près jusqu'à la fin de sa vie, puisqu'il y a un an à peine qu'il a pris sa retraite définitive. C'était un comédien fin, distingué et de grande tenue.

Il était fils d'Amant d'Obigny de Ferrière, attaché au ministère de la guerre, où il fut lui-même employé de 1816 à 1825, et neveu du capitaine de vaisseau d'Obigny et du général de Ferrière, ancien aide de camp de Louis Bonaparte, roi de Hollande. Vice-président de la Société des Artistes dramatiques, il en avait dirigé et suivi le fructueux développement en collaboration avec le baron Taylor. Il aimait à rappeler que le capital social était, au point de départ, de 700 francs, et que la Société possédait maintenant plus de 100,000 livres de rentes.

— Notre confrère Gabriel Guillemot, critique littéraire et théâtral, romancier, etc., est mort le 23 de ce mois, à l'âge de cinquante et un ans. Il avait écrit un peu partout, au *Figaro*, au *Charivari*, etc., et en ces derniers temps à la *République française*. *Le Temps* a publié son dernier roman, il y a quelques mois, sous le titre de *l'Ami Beloche*.

# VARIÉTÉS

## DEUX LETTRES

### A PROPOS D'UNE COMÉDIE DE DIDEROT

La Librairie des Bibliophiles a publié récemment dans sa collection des Petits Chefs-d'œuvre une réimpression de la célèbre comédie de Diderot : *Est-il bon ? est-il méchant ?* Cette réimpression est précédée d'une préface d'Arsène Houssaye, où nous trouvons le passage suivant :

« Un autre admirateur de Diderot, Charles Baudelaire, fit aussi[1] une tentative auprès de M. Hostein, directeur de la Gaîté, pour qu'il représentât sur son théâtre *Est-il bon? est-il méchant?* Mais M. Hostein déclina cette « bonne fortune littéraire » en s'appuyant sur ce que « la pièce n'était pas faite pour la scène ».

Voici la curieuse correspondance échangée entre Baudelaire et M. Hostein à ce sujet. Elle constitue deux documents littéraires des plus intéressants.

I

*A Monsieur Hostein, directeur de la Gaîté.*

Mercredi, 8 novembre 1854.

Monsieur, je n'accomplirais qu'avec timidité et défiance cette singulière démarche que je tente aujour-

1. Arsène Houssaye, directeur de la Comédie-Française, avait eu un moment la pensée de monter la pièce de Diderot en 1850. Mais la chose demeura à l'état de projet.

d'hui, *si je ne savais* que je parle à un homme d'esprit.

L'ouvrage que je vous envoie, et qui m'a donné un mal infini à trouver, — la Bibliothèque ne voulant pas le prêter, — la *Revue rétrospective* ayant disparu, — est à peu près inconnu; peut-être le connaissez-vous? — en tous cas, il ne fait partie ni des œuvres complètes, ni *même des œuvres posthumes*, et il n'y a guère que les fureteurs qui l'aient lu. Depuis bien des années, j'avais l'idée que cet ouvrage aurait dans notre temps un vaste succès; un autre que moi aurait pensé à la Comédie-Française ou au Gymnase; mais le choix que je fais me paraît meilleur, d'abord à cause des qualités du directeur, mais aussi particulièrement à cause de son apparence, — permettez-moi de vous le dire, — paradoxale.

Je me suis dit :

M. Hostein a été l'ami de Balzac. N'est-ce pas vous, Monsieur, qui avez si bien fait la mise en scène de *la Marâtre?* — M. Hostein doit parfaitement bien comprendre la valeur d'un ouvrage qui a l'air d'un de ces rares précurseurs du théâtre que rêvait Balzac.

Dans les théâtres subventionnés, rien ne se fait, rien ne se conclut, rien ne marche; tout le monde y est timide et bégueule.

Puis il serait curieux de vérifier si définitivement ce public du boulevard, si méprisé, ne serait pas apte à comprendre et à applaudir un ouvrage d'une mer-

veilleuse portée, — je ne veux pas prononcer le mot *littéraire*, qui appartient à l'affreux argot de notre époque.

J'ai pensé que les succès infatigables de votre théâtre vous autorisaient à faire une éclatante tentative sans imprudence, et que *les Cosaques* et *le Sanglier* pouvaient bien, — à mettre les choses au pire, — payer la bienvenue de Diderot.

Si je voulais surexciter votre orgueil, je pourrais vous dire qu'il est digne de vous de perdre de l'argent avec ce grand auteur, mais malheureusement je suis obligé de vous avouer que je suis convaincu qu'il est possible d'en gagner.

Enfin, — irai-je jusqu'au bout? — car ici, moi, inconnu de vous, j'ai l'air d'empiéter indiscrètement sur vos droits et vos fonctions, — il m'a semblé qu'un acteur merveilleux par sa véhémence, par sa finesse, par son caractère poétique, un acteur qui m'a ébloui dans *les Mousquetaires*, — j'ignore totalement si vous pensez comme moi, — j'ai présumé, dis-je, que M. Rouvière pourrait trouver dans ce personnage de Diderot, écrit par Diderot (Hardouin), personnage où la sensibilité est unie à l'ironie et au cynisme le plus bizarre, un développement tout nouveau pour son talent.

Tous les personnages (ceci est une curiosité) sont *vrais*. M. Poultier, le commis à la marine, est mort très tard; j'ai connu quelqu'un qui l'a connu.

Les femmes sont nombreuses, toutes amusantes et toutes charmantes.

Cet ouvrage est, à proprement parler, le seul ouvrage très dramatique de Diderot. *Le Fils naturel* et *le Père de famille* ne peuvent pas lui être comparés.

Quant aux retouches, — je désire que votre sentiment s'accorde avec le mien, — je crois qu'elles peuvent être très rares et n'avoir trait qu'à des expressions vieillies, à des habitudes d'ancienne jurisprudence, etc., etc. En d'autres termes, je crois qu'il serait peut-être bon de commettre, en faveur du public moderne, quelques innocents anachronismes.

Et maintenant permettez-moi, Monsieur, de profiter de l'occasion pour vous avouer que depuis longtemps je rêve à un drame aussi terrible et aussi singulier qu'on peut le désirer, et que dans les rares moments où je puis y travailler, j'ai toujours devant les yeux l'image de votre étrange acteur. Il s'agit d'un drame sur l'*ivrognerie*. Ai-je besoin de vous dire que mon ivrogne n'est pas un ivrogne comme les autres? — Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mon profond respect, et permettez-moi d'avoir bon espoir.

Ch. Baudelaire.

57, rue de Seine.

---

## II

*A Charles Baudelaire.*

Paris, le 11 novembre 1854.

Monsieur,

Je vous remercie de la confiance que vous avez en moi.

Je vous remercie également d'avoir pensé à mon théâtre pour lui offrir ce que vous considérez, et ce qui est en effet, sous beaucoup de rapports, une bonne fortune *littéraire*.

Mais permettez-moi de vous exposer en peu de mots ce qui m'empêche de donner suite à cette offre bienveillante.

D'abord je ne partage pas complètement votre enthousiasme pour l'œuvre de Diderot.

N'auriez-vous pas été séduit par le paradoxe plus que par la réalité des situations et des caractères?

Certes, il y a une notable dépense de fantaisie, d'entrain, d'humour, dans cette pièce si mal intitulée : *Est-il bon?* etc.

Mais est-ce là une pièce de théâtre? Je n'entends pas seulement parler du théâtre de la Gaîté, mais du théâtre en général.

Peu ou point d'intérêt, des caractères plutôt exprimés

que finis, des situations où l'intrigue, — et quelle intrigue! — supplée à la passion et à la combinaison. Voilà pour le fond.

Quant à la forme, je me montrerai plus disposé à la louer. Non pas que le dialogue étincelle de traits philosophiques, satiriques ou comiques; mais, à défaut de ces qualités précieuses, le style a une allure vive, animée, pressée d'aller au but, ce qui ne manque pas de charme pour nous autres Français, toujours si affairés quand nous écoutons, et si disposés à tenir en grande estime la brièveté de ceux qui nous parlent.

Voilà mon opinion sur l'œuvre dans son application à la scène française en général; en ce qui concerne la Gaîté, en particulier, permettez-moi de vous déclarer que nous ferions une bien triste, bien déplorable épreuve, si nous soumettions à ce public l'œuvre de Diderot.

Oh! Monsieur, venez-vous si peu dans notre théâtre que vous ayez pu vous faire un seul instant d'illusion sur ce point!

Je n'entreprendrai pas de vous décrire l'esthétique de notre genre. Qu'il me suffise de vous affirmer que je fais fausse route toutes les fois que je ne me borne pas à être purement et simplement le continuateur (je dis continuateur et non imitateur) des Pixérécourt, Coignez, etc.

Toutes les tentatives engagées par moi, en dehors de ce genre, m'ont été nuisibles ou funestes.

Maintenant, est-ce un bien, est-ce un mal qu'il en soit ainsi?

Au premier abord, on regrette ce résultat; à une seconde réflexion, on s'en console.

En effet, si le mouvement littéraire procédait de bas en haut, c'est-à-dire de la Gaîté à la Comédie-Française, le progrès deviendrait bientôt impossible. La Gaîté serait bientôt le Théâtre-Français, et le Théâtre-Français que serait-il? — Tout enseignement veut d'abord des écoliers, et non une classe de professeurs. Réjouissons-nous donc d'avoir encore dans le peuple un public d'écoliers.

C'est pour ce public, c'est pour ces écoliers que le théâtre de la Gaîté est fait. Il y a tout un enseignement relatif, et voilà pourquoi notre genre, ridicule ailleurs, est encore si bon chez nous que certaines pièces dites progressives n'y ont pas fait le sou.

Ceci posé, je vous offre, pour *l'Ivrogne*, tous mes bons offices.

Votre dévoué.

HOSTEIN.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.





# GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 3 — 15 février 1885

SOMMAIRE.



---

La Quinzaine. — Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, du discours prononcé par M. Caro, sur la tombe d'About, au nom de l'Académie française. Ce discours contenait un passage relatif aux idées d'About en matière de religion, qui avait paru dépasser un peu la mesure. Les journaux l'avaient signalé et commenté, puis le silence s'était d'abord fait sur l'incident, et on pouvait le croire clos à jamais, lorsqu'il a donné lieu, tout à coup, à un regrettable

scandale. En effet, le dernier cours de M. Caro, qui a eu lieu le lundi 2 février, a été l'occasion d'un tumulte qui a rappelé les orages, encore légendaires, dont les cours de Nisard et de Sainte-Beuve sous l'Empire ont été successivement le théâtre. M. Caro a été hué, sifflé, comme ses deux prédécesseurs l'avaient été jadis : on leur reprochait alors ce qu'on appelait leurs palinodies politiques. Il est vrai que, depuis, Sainte-Beuve s'est fait enterrer civilement, et qu'en raison de cette posthume manifestation de libre-penseur, il a eu derrière son cercueil, pour lui rendre un dernier hommage, tous ceux qui l'avaient quelques années auparavant le mieux et le plus sifflé à son cours. Nisard aura peut-être ce même honneur, dans très longtemps, quand il partira pour les sombres bords ; et M. Caro, — le sifflé d'hier, — sera sans doute à son tour conduit, dans plus longtemps encore, à sa dernière demeure par ceux-là mêmes qui ont si fort crié ces jours-ci contre lui !

L'attitude de M. Caro, contre cet orage improvisé et inattendu, a été assez crâne. Il a même usé d'une très belle riposte à l'adresse de ses interrupteurs en leur disant, au plus fort de la bagarre, avec un geste tout à fait en situation :

« ... Vous êtes tous des inconnus pour moi ! Mais sachez-le bien, je n'échangerais pas une seule de vos consciences contre la mienne ! »

C'était réellement très bien trouvé, et les journaux se sont tous empressés de citer la phrase en louant vivement M. Caro de son brillant esprit d'à-propos.

Mais, le lendemain, changement de mise en scène et d'attitude! Voilà-t-il pas M. Nisard, l'un des plus illustres sifflés de l'Institut, qui s'avise de publier dans le *Figaro* du 5 février un passage de ses futurs *Mémoires*, dans lequel, racontant sa tumultueuse prise de possession de la chaire de Villemain, en 1856, il rappelle l'apostrophe indignée qu'il adressa aux perturbateurs de son cours, et que voici textuellement :

« ... Nous sommes ici tous inconnus les uns aux autres; mais tenez pour certain qu'il n'est personne parmi vous dont je voulusse échanger la conscience contre la mienne... »

C'était absolument la même phrase qu'on avait tant citée et admirée la veille en l'attribuant à M. Caro! Il y avait là, entre les deux académiciens, une rencontre d'esprit vraiment bien incroyable! Il est vrai que M. Caro expliqua aussitôt par lettre qu'il n'avait entendu que rappeler la riposte si heureuse et si ferme de son collègue et maître. Mais il est probable que si M. Nisard eût persisté à se taire, c'est lui qui, un peu plus tard, lors de l'apparition de ses *Mémoires*, aurait passé pour avoir plagié M. Caro.

Telle est cette histoire « d'un mot », et elle a défrayé la moitié de la quinzaine à elle seule. Tout le monde,

d'ailleurs, a été d'accord pour blâmer le tapage fait au cours de M. Caro, tapage qui prouve une fois encore qu'aujourd'hui, comme en tous les temps, et que demain, comme aujourd'hui, les questions qui nous agiteront et nous diviseront le plus seront toujours les questions politiques et religieuses.

— Charles Monselet vend une deuxième fois sa bibliothèque. Ce gourmet aimable a sans doute besoin d'argent pour faire un voyage à Nice, où le carnaval l'attire, et il n'a trouvé rien de mieux, pour s'en procurer, que de se défaire de ses chers bouquins. Peut-être, dira-t-on, ne lui sont-ils pas aussi chers que cela, puisqu'il les vend... Mais n'ayez crainte, dans quelques années Monselet aura reconstitué une troisième bibliothèque... qu'il vendra sans doute encore en vue d'un troisième voyage.

C'est en 1871 qu'eut lieu la première vente des livres de Monselet. Le catalogue, rédigé par lui-même et accompagné de notes bibliographiques des plus intéressantes, est devenu aujourd'hui fort rare en librairie. Le catalogue de la vente actuelle ne sera pas moins recherché, surtout en raison de la liste chronologique très complète des œuvres de Monselet, qui en forment la dernière partie.

C'est en 1842 que Monselet débuta dans les lettres par la publication d'un poème de 24 pages in-8, dont voici le titre exact :

*A la Famille royale: Marie et Ferdinand*, poème. Bordeaux, 1842.

La liste des œuvres de Monselet comporte 74 numéros; son dernier ouvrage consiste en une notice sur Privat d'Anglemont placée en tête d'une réimpression de *Paris-Anecdote*. (Paris, chez Rouquette, 1885, in-8°, br.)

Le catalogue de la vente est intéressant; il comprend presque exclusivement des ouvrages tout à fait contemporains, et est surtout remarquable par la quantité de dons d'auteurs qui figurent en tête des volumes.

Ainsi la première page des *Chants d'un oiseau de passage*, poésies d'Alph. Duchesne, porte la dédicace manuscrite suivante à M. de Pongerville, à qui l'exemplaire avait d'abord été envoyé :

Ce livre vient au monde, où seul je le convie;
Mais, hélas! un berceau n'est souvent qu'un cercueil.
Pour que ce frêle enfant espère un peu de vie,
Ne lui ferez-vous pas accueil?

ALPH. DUCHESNE.

En tête des *Sonnets impossibles* de Poisle-Desgranges, nous relevons l'envoi suivant à Charles Monselet :

S'il veut agréer nos sonnets,
Ce sont des sonnets impossibles,
Nous relirons ses triolets
S'il veut agréer nos sonnets
Sans couleur vive et sans reflets,

Et qui sont nés non éligibles,
S'il veut agréer nos sonnets,
Ce sont des sonnets impossibles.

POISLE-DESGRANGES.

En 1880, Léon Valade offrait à Monselet un exemplaire de ses *Nocturnes*, poèmes imités de Henri Heine, avec la dédicace suivante :

Vieux almanachs et vieilles lunes,
Qui s'en souvient? Rares fortunes...
Si parfois nous humons ce lait
C'est grâce à vous, ô Monselet!

LÉON VALADE.

Sur un exemplaire rarissime d'un portrait de Mérimée, tour à tour en femme et en homme, le donateur, A. Poulet-Malassis, avait écrit la dédicace suivante :

A Monselet, insecte littéraire, qui fait constater son existence par ses piqûres.

A. PACHYDERME.

Enfin, une *Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin, réimprimée chez Jouaust, avec préface de Monselet, porte la dédicace suivante de son éditeur :

A CHARLES MONSELET

Le plus lettré des gourmets
Le plus gourmet des lettrés!

D. JOUAUST.

La vente de Monselet (7 février) a produit un chiffre total de 3,400 francs, dans lequel ses ouvrages portés au catalogue entre les nos 211 et 285 figurent pour 530 francs seulement. Le manuscrit de sa pièce *l'Ilote* a été vendu 44 francs. En somme, tous frais déduits, il restera encore à Monselet le moyen de faire quelques bons dîners à Nice et à Monte-Carlo !

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Le Comité, qui s'est réuni récemment, n'a pas voulu procéder en ce moment à la nomination de nouveaux sociétaires, et il a ajourné à plusieurs mois sa décision à ce sujet. En revanche, il a donné de l'augmentation à onze sociétaires déjà en exercice. Ainsi, Mlle Reichemberg a été mise à part entière; Mmes Bartet, Granger, Samary et M. Coquelin cadet ont un douzième de part en plus, et Mmes Lloyd, Barretta, et MM. Laroche, Barré, Silvain et Prud'hon, un demi-douzième. La part entière étant de 12,000 fr., le douzième d'augmentation constitue 1,000 francs à chaque titulaire augmenté, et le demi-douzième 500 fr.

Par suite, voici l'état exact de la situation pécuniaire des vingt-quatre sociétaires actuels :

*Parts entières* : MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin, Febvre, Thiron, Mounet-Sully, Worms; Mmes M. Brohan, Jouassain, Reichemberg;

*Onze douzièmes* : Mmes Barretta, Bartet ;

*Dix douzièmes* : MM. Laroche, Barré, Mlle Samary ;

*Huit douzièmes :* M. E. Coquelin, Mme Broisat;
*Six douzièmes et demi :* Mlle Tholer;
*Six douzièmes :* M. Prud'hon, Mlle Lloyd;
*Cinq douzièmes et demi :* Mme Granger;
*Cinq douzièmes :* M. Silvain;
*Quatre douzièmes et demi :* Mlle Dudlay.

— Par suite de la démission de Coppée, M. Georges Monval, archiviste de la Comédie-Française, vient d'être nommé bibliothécaire-archiviste, avec un aide bibliothécaire sous ses ordres. Monval n'en conserve pas moins ses fonctions de secrétaire du comité d'administration et de lecture.

— Nous avons déjà dit qu'au cours des répétitions de *Denise*, Alex. Dumas avait fait présent à la Comédie-Française d'un document portant la signature de Molière, et qu'il avait payé 2,500 francs à la vente Bovet.

Voici à ce sujet quelques nouveaux détails empruntés à un intéressant article de Monval, publié dans le *Figaro*.

En donnant cet autographe au Théâtre-Français, Alex. Dumas écrivit à Émile Perrin :

Je n'avais acquis cet autographe que pour l'offrir à la Comédie-Française. Chez moi Molière n'eût été que chez un disciple; chez vous il est dans sa famille...

ALEX. DUMAS fils.

On n'a que de très rares autographes de Molière.

Les archives de la Comédie-Française ne possédaient pas la signature du fondateur de la maison.

Le nouveau et précieux document a son histoire : il fut trouvé, voilà près d'un demi-siècle, par M. Fontaine, expert en autographes, dans un lot de vieux papiers qu'un charcutier d'Auteuil avait achetés au poids pour en envelopper ses produits ; la signature de Molière, sauvée de cette destination imprévue, passa dans la collection de M. Fossé d'Arcosse (numéro 771 du catalogue de 1861), puis dans celle de M. Bovet, à la vente duquel M. Alexandre Dumas, — la disputant à l'Angleterre, — s'en est rendu acquéreur, le 19 juin dernier, pour s'en dessaisir, au bout de six mois, en faveur de la maison de Molière.

M. Georges Monval, le diligent archiviste de la Comédie-Française, a étudié le document, et il nous a appris qu'il s'agit d'une obligation en brevet (c'est-à-dire dont le notaire ne garde pas la minute) en date du 31 août 1670, au bas de laquelle on lit, outre les signatures des notaires Mouffle et Lenormand, les quatre signatures suivantes : Jean Monchaingre, comédien; Angélique Meunier, sa femme, qui portait au théâtre le nom de M^lle^ Desmarest; Rollet, le fameux procureur, qui suggéra à Boileau le vers connu :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon

et enfin J.-B. P. Molière.

M. Georges Monval termine son travail en se livrant à une étude curieuse des conditions dans lesquelles l'obligation en question a été souscrite. Il s'agit, en somme, d'une dette de trois cents livres, que les Monchaingre doivent au sieur Rollet, et en remboursement de laquelle ils offrent une créance sur Michel Baron, comédien de la troupe du Roy, créance qui est garantie par Molière.

QUELQUES AUTOGRAPHES. — Charavay vendait dernièrement à l'hôtel Drouot une série d'autographes, anciens et modernes, dans le catalogue desquels nous relevons les suivants :

*Dumas père.* — Lettre à Victor Hugo (1849) pour s'excuser de ce qu'on ne lui a pas envoyé une loge qu'il avait demandée pour lui au Théâtre-Historique : « Cela prouve, conclut-il, qu'on n'est pas plus poli au Théâtre-Historique qu'au Théâtre-Français, et que M. Hostein ne vaut pas mieux que Seveste. »

*Gavarni.* — Une demoiselle d'Orléans lui avait demandé conseil pour venir s'établir à Paris. Il lui répond qu'il lui sera bien difficile de donner aux démarches qu'elle le charge de faire l'apparence de sérieux et de grave qu'elles auraient au fond. « Vous êtes jeune et jolie, Mademoiselle, et je suis un homme, un homme d'assez mauvaise réputation par-dessus le marché ; je la

dois plus à mes œuvres qu'à mes mœurs, mais enfin! » (26 février 1841.)

*Guizot.* — Lettre datée de mai 1852 et qui contient une appréciation des plus curieuses sur les ouvrages de Shakespeare : *Roméo et Juliette, Othello et Macbeth.* « Quoi de plus vrai que l'amour de Roméo et de Juliette, cet amour si jeune, si vif, si irréfléchi, plein à la fois de passion physique et de tendresse morale, abandonnée sans mesure et pourtant sans grossièreté, parce que les délicatesses du cœur s'unissent partout à l'emportement des sens! »

Il se résume ainsi : « *Roméo et Juliette* est vraiment la tragédie de l'amour, comme *Othello* celle de la jalousie et *Macbeth* celle de l'ambition. »

*Hugo* (Victor). — Une feuille de carton sur laquelle est collée une petite page in-8° oblongue où sont écrits et signés les vers autographes suivants de Victor Hugo :

La rose dit : « Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel. »

La tombe dit : « Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel. »

*Lacroix* (Paul), dit *le Bibliophile Jacob.* — Lettre écrite à Victor Hugo, en 1851, à la suite du procès et de la condamnation de son fils Charles (affaire de la

peine de mort) : « Où en sommes-nous, bon Dieu ! Aux haines et aux vengeances. C'est votre nom, votre nom illustre, qu'on a voulu frapper ; on ne vous pardonne pas d'être le défenseur de tout ce qui est juste, de tout ce qui est honnête, de tout ce qui est grand. Votre génie, comme les rayons du soleil nuisent aux yeux faibles et malades, blesse et importune les esprits ténébreux et malfaisants de ce temps-ci. »

*Massé* (Victor). — En 1858, étant à Rueil, l'auteur des *Noces de Jeannette* écrivait à Pierre Zaccone une curieuse et spirituelle lettre au sujet de la détermination qu'il avait prise de ne plus faire d'opéras en un acte : « Si je continuais, je serais bientôt parqué dans ce genre comme Ziem dans les vues de Venise, Jacque dans ses cochons, Corot dans ses effets du matin... Quand Meissonier fait un tableau, malgré sa petitesse on connaît sa grande valeur ; il n'en est pas ainsi des opéras comiques en un acte... Le public me croira bien plus fort maintenant que je quitte les soi-disant petites choses pour les grandes. En musique, le préjugé de la tragédie existe encore. »

*Merle.* — C'est le mari de Mme Dorval. Il était né en 1785, et il est mort en 1852. Le 4 juin 1849, il demandait à Victor Hugo d'autoriser la reprise, dans une représentation qu'on devait donner au Théâtre-Français au bénéfice des enfants de Mme Dorval, de son drame *le Roi s'amuse* : « Je vous demande en grâce de

lever l'écrou de *Triboulet;* je vous le demande au nom de la gloire du drame moderne, au nom du salut de la Comédie-Française, qui sera sauvée cet été par la reprise de cette œuvre admirable; je vous le demande comme la dernière espérance de deux pauvres enfants; je vous le demande, enfin, au nom et en souvenir de votre *Dona Sol*, de votre *Marion* et de votre *Thisbé.* »

*Orsay* (Comte Alfred d'). — Lettre relative au même procès de Charles Hugo, dont nous parlons plus haut. Il félicite le grand poète sur le discours qu'il a prononcé à cette occasion : « C'est une belle page ajoutée à notre histoire et à celle de l'humanité. Je conçois qu'un président de la République s'abrutisse par le pouvoir, je conçois que les ministres deviennent des renégats, etc.; mais ce que je ne conçois pas, c'est que dans le XIXe siècle on trouve des jurés pour condamner votre fils. »

*Rouher* (Eug.). — Curieuse lettre à un journaliste, datée du 5 juillet 1879, et où il donne son opinion sur la situation du parti bonapartiste après la mort du prince Impérial. Il regrette de ne pas pouvoir revenir sur sa détermination de vivre retiré : « Ce n'est point que je désespère de l'avenir. Je considère la dynastie napoléonienne comme la seule assez forte et assez populaire pour relever un trône en France. Il appartient à la branche collatérale de préparer l'avenir. Le sentiment de sa responsabilité l'éclairera sur la conduite qu'elle doit tenir, elle maintiendra les faisceaux de nos forces. Les

actes du gouvernement républicain ne contribueront pas peu à ce résultat. »

*Ségur* (Louis-Philippe, comte de). Jolie pièce de vers autographe dont voici la première strophe :

*Stances à Marie.*

Tant qu'on est deux, on peut, ma chère,
Fuir la fortune légère
Et vivre heureux.
Nos jours s'écoulent sans nuages
Et le temps passe sans orages
Tant qu'on est deux.

*Viennet* poète et fabuliste. — Piquante lettre adressée à Victor Hugo, le 9 mai 1849, pour le remercier de lui avoir annoncé sa nomination de président de la Société des Auteurs dramatiques. Il lui parle en termes un peu amphigouriques de la république des lettres, qu'il oppose à l'autre, celle qui ne vit que de la politique, et il caractérise ainsi la première :

Elle a bien ses rivalités
Ses intrigues et ses cabales,
Ses passions, ses saturnales,
Et ses insulteurs brevetés.
Mais ce n'est point de sang qu'on inonde l'arène,
Où luttent des partis la colère et la haine.
Leur guerre au genre humain ne coûte point de pleurs.
Et, loin de redouter qu'on s'y batte et déchire,
La galerie est toujours prête à rire
Et des vaincus et des vainqueurs.

*Waldor* (Mélanie). — Dans une lettre à Victor Hugo datée du 18 juillet 1850, cette dame poète lui recommande Auguste Lacaussade, qui se présente à l'Académie pour un prix de poésie : « Soyez-lui favorable, il a grand besoin de votre appui ; car ce qui m'inquiète le plus près des immortels, ce n'est pas son talent, ce sont ses opinions ; il est républicain. »

Suit une pièce de vers autographe, signée d'elle, le 14 juin 1856, en l'honneur du baptême du prince Impérial. En voici les premiers vers que les futurs événements ont, hélas ! cruellement démentis :

Aujourd'hui sur ton front, l'eau sainte du baptême
Te forme goutte à goutte un divin diadème !
Tous nos drapeaux émus en te servant de dais,
Balancent dans leurs plis et la gloire et la paix !

THÉATRES. — L'Opéra a donné plusieurs fois dans cette quinzaine *Faust* et *Hamlet* pour la rentrée de Mme Fidès-Devriès (Mme Adler). C'est surtout dans *Hamlet*, où son succès a même pris les proportions d'un triomphe, que Mme Devriès a réussi. On l'a rappelée plusieurs fois, en compagnie de Lassalle et de Mlle Richard.

La voix de Mme Devriès a gagné en force et en ampleur, — comme la cantatrice elle-même, au point de vue physique. Elle a en outre pour elle un charme

très grand et un art de dire exquis. Cette remarquable artiste est aujourd'hui parvenue au point culminant de son talent, et peut être placée au rang des plus grandes étoiles contemporaines du chant, avec la Patti et la Nillsson.

— Le théâtre Beaumarchais a représenté, le 30 janvier, un drame nouveau en cinq actes, *Jean Cévenol*, de MM. Auguste Fraisse et Henri Séna. Taillade, Meigneux et Mmes Mozart et Fortin remplissaient les principaux rôles de cet ouvrage suffisamment dramatique et dont le succès a été très vif. Taillade surtout a été fort applaudi. Mais pourquoi donc cet artiste de valeur est-il réduit à jouer sur une scène d'aussi piètre importance?

— Le 31 janvier reprise aux Bouffes des *Cent Vierges*, célèbre opérette de MM. Chivot et Duru, musique de Lecocq, qui a été jouée un peu partout avant d'arriver au passage Choiseul. La première représentation a eu lieu à Bruxelles en 1871 ; puis la pièce vint à Paris et fut jouée aux Variétés, le 14 mai 1872, avec Mlle Van Ghell dans le principal rôle, où cette cantatrice d'opérette fut dès ce premier soir baptisée étoile. En 1875, nous retrouvons les *Cent Vierges* aux Folies-Dramatiques (direction Cantin) avec Mme Prelly-Pommayrac dans le rôle de Van Ghell. Puis cette opérette est jouée aux Bouffes, cette fois assez médiocrement, sur-

tout par les femmes, dont deux débutantes assez faibles, Mmes Edeling et Keller; mais Maugé, Lamy, Mesmaker et Germain sont amusants comme d'habitude.

— Le 1er février, l'Opéra-Comique a donné la 200e représentation de *Carmen;* la 100e avait eu lieu le 24 décembre 1883, et la première le 3 mars 1875. Le soir de la 200e, Mme Galli-Marié chantait le rôle, qu'elle a créé, pour la 143e fois. Sur les 57 autres représentations, 27 ont été chantées par Mlle Isaac, lors de la reprise de 1883, et les 30 autres par Mlle Castagné, à qui le rôle de Carmen servit de début à l'Opéra-Comique.

— Mme Worms-Barretta a abordé, le 3 février, à la Comédie-Française, et pour la première fois, avec un succès prévu d'avance, le rôle si charmant d'Antoinette dans *le Gendre de M. Poirier,* rôle créé au Gymnase par Rose Chéri, et repris successivement au Théâtre-Français par Mmes Favart, Croizette et Bartet.

— A l'Odéon, le 4 février, deux premières représentations : d'abord *la Maison des deux Barbeaux*, comédie en 3 actes, tirée de son roman du même nom par M. André Theuriet, avec le concours de M. Henri Lion. La pièce a obtenu un franc et légitime succès; le premier acte surtout en est charmant. Cornaglia, Barral, Mmes Crosnier et Barety se sont fait applaudir dans les principaux rôles. Mais il faut citer tout à fait à part

M. Chelles, absolument remarquable dans le rôle de Germain Lafrogne, l'un des deux Barbeaux, où cet artiste distingué a obtenu un succès personnel qui lui fait grand honneur.

On a joué ensuite *l'Ile aux corneilles*, fantaisie en vers de notre confrère Ernest d'Hervilly, qui a toujours beaucoup de sentiment et d'esprit. Sa pièce, qui met en scène une sorte de Robinson bourgeois aux prises avec toutes sortes de désagréments sur une île plus ou moins déserte, a beaucoup amusé le public. Amaury s'y est montré charmant comme d'habitude. Citons encore Sujol et Mmes Raucourt et Réal.

— Le 6, le Vaudeville a donné la première représentation de *Clara Soleil*, comédie en 3 actes, annoncée depuis longtemps comme une œuvre posthume retrouvée dans les cartons de Th. Barrière, et que M. Gondinet avait été chargé de mettre au point, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour *Tête de linotte*. Mais il s'est trouvé finalement que la pièce de Barrière n'était pas de Barrière, mais bien de sa veuve, en collaboration avec sa mère, Mme de Prébois, toutes deux sous le pseudonyme commun de Pierre Sivrac. Quoi qu'il en soit du débat que peut soulever par la suite cette question de paternité dramatique, *Clara Soleil* a très vivement réussi. Il s'agit encore d'une comédienne, chanteuse elle aussi, ce qui, avec le shéroïnes de *Mademoiselle Gavroche*

et de *Elle et Lui*, fait un trio d'artistes dramatiques mises en scène sur trois théâtres à la fois!... sans compter Mme Sarah Bernhardt, qui joue à la Porte-Saint-Martin le personnage d'une danseuse devenue impératrice.

*Clara Soleil* est un grand vaudeville dans le genre de *Tête de linotte*, du *Procès Vauradieux* et autres plaisanteries amusantes et folles qui ont tant réussi en ces dernières années. On y trouve un même élément de succès, dû à des quiproquos habilement créés et dénoués, et à une intrigue qui ne languit pas. Si la pièce est réellement, pour le fond, des deux dames auxquelles on l'attribue, il faut avouer qu'elles ont bien de la verve et de l'esprit. Il est évident, d'ailleurs, que le grand talent de l'arrangeur de la pièce, M. Gondinet, a fortement contribué à son succès. Dupuis et Dieudonné n'y contribuent pas moins par leur jeu si plein de verve, de fantaisie et d'autorité. Mmes Legault et Réjane, qui rentre au Vaudeville, complètent, avec Jolly, Corbin, Francès et Mme Grassot, une interprétation tout à fait hors ligne.

— La Renaissance a donné, le 7 février, la première représentation de la pièce nouvelle de M. Henry Becque, *la Parisienne*, que ce remarquable écrivain avait présentée successivement au Théâtre-Français, au Palais-Royal et au Vaudeville, où elle fut refusée avec

ensemble, non pour manque de talent, tant s'en faut! mais parce qu'on l'avait trouvée « trop raide ». Raide est en effet cette peinture outrée, excessive, impossible même de la Parisienne telle que l'a conçue et mise en scène M. Becque! Puis quelle nécessité de généraliser ainsi cette sorte d'accusation contre la Parisienne. Si encore M. Becque avait bien voulu appeler sa comédie *Une Parisienne*, on aurait pu supposer qu'il n'avait en vue qu'une exception entourée par lui de tous les vices charmants qu'il lui prête. Mais toutes les Parisiennes englobées dans ce même type répugnant et même extravagant, cela était véritablement trop fort.

Et cependant que de talent plein de finesse, d'observation et de vérité dépensé par M. Becque dans la composition de cette pièce étrange qui ne peut, quel que soit le sort inévitable qui l'attend, que grandir encore l'estime que tout le monde éprouve pour la haute personnalité artistique de son auteur. Quel malheur, disait-on, qu'un écrivain aussi fortement doué ne veuille pas assouplir son esprit et ses idées au goût et aux convenances du théâtre contemporain, de telle sorte que ce théâtre de Becque finira par constituer un théâtre unique, tout à fait à part, dans lequel tout le monde constatera, pour l'admirer, un talent prodigieux, mais qui cependant ne fera jamais un sou à la scène, parce que personne ne pourra ni ne voudra l'aller voir! Cette sorte d'impuissance se manifestant précisément

chez un homme de tant de ressources d'esprit, et même presque d'un génie dramatique réel, est un cas des plus extraordinaires et qu'on ne saurait trop signaler[1].

— M. Colonne vient de produire à ses concerts du Châtelet un nouveau pianiste, M. Eugène d'Albert, jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans, qui a remporté un colossal succès. C'est une étoile de première grandeur qui vient de se lever dans le firmament musical. On n'avait pas entendu, depuis Rubinstein, un talent réunissant à la fois plus de grâce et plus de force, tour à tour tendre, puissant, vigoureux et dramatique. Dans l'exécution de deux concertos de Schubert et de Beethoven, M. d'Albert a excité un enthousiasme extraordinaire, qui s'est continué lors de l'audition de divers morceaux de piano, joués par lui sans l'orchestre, et dans lesquels, notamment des morceaux de Chopin, il s'est montré au-dessus de tout éloge. Nous avions rarement assisté à un début plus brillant donnant lieu à de plus magnifiques pronostics d'un glorieux avenir.

VARIA. — *Un Repas du prince de Galles.* — Apropos du récent passage du prince de Galles à Paris, dont on a à peine parlé, Mirliton, de l'*Événement*, passe en revue ses

1. La pièce de Becque est jouée avec talent par MM. Vois, Galipaux, et Mlle Antonine.

différents séjours dans notre capitale, et nous rapporte l'anecdote suivante, relative au voyage qu'il fit chez nous en 1867, pour représenter la reine Victoria à l'Exposition.

« Il était descendu à l'hôtel de Bristol et avait invité quelques amis à déjeuner. Il y avait là cinq ou six des viveurs de l'époque, de ceux que tout-Paris connaissait, pour lesquels le boulevard n'était pas assez large, dont l'empereur payait les dettes et tolérait les joyeux excès ; il y avait là encore quelques braves gens appartenant à la vraie noblesse ou au monde officiel.

On allait se mettre à table lorsque le secrétaire du prince pénètre dans le salon qui sert en même temps de salle à manger.

« Le sultan, dit-il, demande à être reçu par Votre Altesse.

— Le sultan ! quel sultan ! Mais je n'ai pas invité de sultan !... Je suis forcé de le recevoir, cependant ! Je ne puis faire attendre... Ah ! allons, Messieurs, dans les armoires !... »

En un tour de main, il enlève le couvert, charge les invités des objets qui encombrent la table et pousse le tout, les uns portant les autres, invités ou vaisselles, dans les placards qu'il referme. Sa Majesté Abdul-Aziz entrait au moment où la dernière porte se refermait ; il était temps.

« Je ne saurais dire à Votre Majesté, exclame le

prince avec déférence, combien je suis touché de la visite qu'Elle veut bien me faire... »

Le sultan, sourd, à moitié aveugle, tout cassé, répond en témoignant le plus profond respect au futur roi d'Angleterre, lorsque tout à coup des rires étouffés font dresser l'oreille au prince; il continue la série des compliments à son hôte et se retourne tout doucement, sans en avoir l'air; un pan de redingote est pris dans l'une des portes de placard et son propriétaire l'agite en vain, le tirant en tous sens pour le faire rentrer; les autres convives, qui regardent par les trous de serrure, ont toutes les peines du monde à retenir leur hilarité, et le prince lui-même cesse de parler pour ne pas éclater de rire au nez de son auguste visiteur.

Celui-ci se retira enfin; le prince de Galles et ses invités remirent le couvert, et l'on déjeuna; mais le le déjeuner fut joyeux, comme bien l'on pense. »

*Deux Sonnets*. — Le premier est de Coppée, et a été dit dans un dîner donné le 31 janvier, chez Marguery, à M. Elevart, par une trentaine d'anciens élèves des cours de ce professeur au lycée Saint-Louis, où il faisait la quatrième.

A M. Elevart

Lorsque, collégien, rempli d'instincts pervers,
J'ânonnais ma leçon ou faisais mal mon thème,

Fronçant vos gros sourcils, mais souriant quand même,
Vous m'avez quelquefois infligé cinq cents vers.

Académicien cousu de lauriers verts,
Aujourd'hui je me venge et vous lis un poème ;
Et vous, sous qui j'ai fait jadis ma quatrième,
Vous devez le subir. C'est le monde à l'envers.

Le « pensum » sera court, rassurez-vous, cher maître,
Car il me suffira d'un sonnet pour y mettre
Le tribut d'amitié de tous vos vieux enfants,

Qui, pris par l'action ou séduits par les rêves,
Tous obscurs ou fameux, tous lettrés ou savants,
Pour la chaleur du cœur sont restés vos élèves.

Le second sonnet a pour auteur un colonel qui n'a écrit des vers que par intermittence. Nous voulons parler du regretté colonel Roudaire, dont nous annoncions la mort dans notre dernier numéro :

A Un Ami

Certes, le nom d'ami dans ce monde facile
Sans rime ni raison se prodigue souvent ;
Mais de ces amitiés la flamme, au moindre vent,
La flamme qui semblait éternelle, vacille

Et s'éteint. Moi qui suis à l'usage indocile
Et n'aime pas bâtir sur un terrain mouvant,
J'ai vécu bien longtemps solitaire, suivant,
Dans la foule isolé, ma route difficile.

Mais je t'ai rencontré sur ce rude chemin,
Et j'ai senti vibrer ta forte et franche main,
D'une amitié loyale au contact de la mienne.

L'espoir est revenu dans mon cœur raffermi
Et je puis maintenant dire, quoi qu'il advienne :
J'ai pu mettre ma main dans la main d'un ami !

*Un Centenaire oublié.* — Il s'agit de l'acte mortuaire du père de Napoléon, qu'un de nos amis vient de copier expressément pour nous dans les registres de l'église Saint-Denis, à Montpellier. Ce document réveille un souvenir séculaire. La reproduction ci-dessous est très fidèle :

Charles Buonaparté [1].

L'an que dessus (1785) et le vingt quatre fevrier, messire Charles Buonaparté, ancien deputé de la noblesse des etats de Corse a la cour, epoux de dame Marie Letitia de Ramolini decedé le meme jour agé d'environ trente neuf ans, muni des sacreméns de leglize a été inhumé dans un des caveaux du couvent des RR. PP. cordeliers, presens Mejan, et Coustou prêtres vicaires, et Mr Pradié pretre aumonier du regiment de Vérmandois, signés avec nous curé. Pradié pretre, Mejan pretre, Coustou pretre vicaire, Manen curé.

*La Tombe de Victor Jacquemont.* — Voici une bien étonnante information donnée par Claretie dans une de ses dernières chroniques du *Temps*. Nous la reproduisons

---

1. Ce nom, dans l'*Almanach national* de l'an II, p. 184, sous la rubrique : « Second régiment d'artillerie » porte encore l'accent sur la dernière lettre ; mais il est orthographié par erreur Buonaporté.

à titre de véritable curiosité; nous ne mettons pas d'ailleurs en doute l'authenticité de l'assertion de notre confrère :

« Victor Jacquemont dormait, depuis bien des années déjà, dans un coin de cimetière à Bombay, où il était mort. L'Angleterre avait donné le terrain et, je crois, fourni la pierre et la grille de sa modeste sépulture. Mais cette tombe lointaine n'était point sans poésie. Le voyageur aux Indes reposait dans la terre même qui l'avait tué, comme un soldat est enseveli dans le sillon qu'il a défendu le fusil au poing. Les Français de passage à Bombay se rendaient en pèlerinage à ce tombeau que M. Siegfried, du Havre, avait fait réparer il y a quelques années. Victor Jacquemont était comme enseveli dans le territoire conquis par ses études. J'ignore par quel sentiment, évidemment dicté par un mouvement de générosité, le gouvernement s'est avisé de déterrer les restes de l'aimable écrivain dont la *Correspondance* nous a tant charmés et de les faire transporter en France.

« Toujours est-il que ces restes sont arrivés à Paris, qu'on les a expédiés au Muséum d'histoire naturelle et que Jacquemont attend, encore laissé à l'état de colis, un monument dans le Jardin des plantes et que son cercueil est déposé à côté de celui de Guy de la Brosse, qui attend également une sépulture. Or, Guy de la Brosse étant mort en 1641, je présume qu'il a été exhumé, lui aussi, pour être amené au Muséum, car je ne suppose

pas qu'il *espère*, comme on dit dans le Midi, un tombeau depuis deux cents ans passés.

« Victor Jacquemont restera-t-il aussi attendant de même pendant deux siècles ?

« Il avait été question, je crois, de placer ses ossements dans le socle, la gaine du beau buste de lui qu'a le Muséum, dans les serres. Mais le projet a été promptement abandonné. Et ce qui reste du pauvre héroïque garçon demeure où je l'ai dit, et y restera oublié, dédaigné, combien de temps encore?

« Et ce n'est pas la seule relique humaine glorieuse que le Jardin des plantes possède, sans beaucoup s'en soucier, je le crains. Sait-on bien que Daubenton y repose dans un coin du labyrinthe, sans un petit monument du temps? Sait-on que notre ami Georges Pouchet possède le chapeau, le vrai chapeau, le *bolivar* de Cuvier, grand à nous entrer à tous jusqu'aux épaules? Sait-on, autre détail macabre de l'histoire des gloires du Muséum, que lorsque Cuvier fut mis dans sa bière on lui passa une broche de fer à travers la tête, rivée à la bière, afin qu'on ne pût pas *voler sa tête*, comme on avait volé celle de Bichat? »

---

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

Chez le médecin :

« Docteur je souffre horriblement !

— Mais non, mais non... Je n'ai jamais cru à ces douleurs-là...

— Tenez, Docteur, vous mériteriez que je vous meure au nez ! » (*Gaulois.*)

Au restaurant, un consommateur paye son addition.

« Eh bien ! et le garçon ? » fait celui-ci.

Le consommateur, d'un air étonné :

« Mais je n'en ai pas mangé ! » (*Figaro.*)

Un mot bien naïf.

Une dame confie à son amie qu'elle a fait une infidélité à son mari.

« Que voulez-vous ! ma chère, j'ai été fidèle deux années de suite à mon mari. Il ne m'en a jamais tenu compte.

— Alors ?

— Alors, *j'ai fait comme les autres.* »

(*Evénement.*)

Observation d'un locataire à son propriétaire :

« Vous avez loué le magasin à des modistes, n'est-ce pas? Il n'y a dans leurs vitrines que des chapeaux de femmes, et je ne vois entrer que des hommes. »

(*Écho de Paris.*)

A la correctionnelle :

« Vous vivez, dit le président à Alphonse, grâce aux subsides d'une femme ignoble. »

Alphonse, sévèrement, se tournant vers le banc des témoins :

« Est-ce que M. le président aurait eu à se plaindre de toi, Eulalie ?... »

(*Gaulois.*)

A propos d'un académicien nommé récemment :

« Vous avez beau discuter ses titres : il est toujours arrivé.

— Allons donc ! c'est l'autre qui est parti. »

(*Gaulois.*)

Au dernier terme, un concierge déménage une Vénus de Milo en plâtre et la brise. Fureur du locataire.

« Eh! répond le concierge, y a pas tant de mal : elle avait déjà les bras cassés. » (*Gaulois.*)

La semaine dernière, on reprochait à L'Herminier d'être l'esclave de ses passions.

« Pas le moins du monde, répondit-il. Je suis leur ami, voilà tout. »

Entre fauteuils d'orchestre, à l'Opéra :

« Voyez donc la comtesse de X... Quelle idée ridicule d'exhiber tant de diamants faux !...

— Mon cher, elle se couvre de verroteries pour faire croire qu'elle est sauvage !... » (*Gil Blas.*)

Le jeune Tomy se promène avec sa mère aux Champs-Élysées.

« Oh ! maman, regarde donc la lune, comme elle est pâle !...

— Ce n'est pas étonnant, mon cher enfant, elle passe tant de nuits ! » *Gil Blas.*

---

PETITE GAZETTE. — On trouve de curieux détails sur le budget du Conservatoire, dans le rapport présenté au Sénat sur cet important service :

Le crédit voté pour le Conservatoire national de musique et de déclamation se monte à 256,300 fr.

Le Conservatoire national compte en ce moment 670 élèves : 377 hommes et 293 femmes, reçus après le concours d'admis-

sion, et environ 200 auditeurs auxquels est accordé le privilège de suivre les classes.

L'Opéra compte 21 sujets du chant sortis du Conservatoire, et l'Opéra-Comique en possède un égal nombre.

A la Comédie-Française, sur 24 sociétaires, 18 ont fait leurs études au Conservatoire, et sur 29 pensionnaires, 25 sont sortis de cette même école.

A l'Odéon, on compte 20 artistes qui ont reçu leur éducation dramatique au Conservatoire.

NÉCROLOGIE. — Le prince Paul Demidoff, neveu de feu le prince Anatole et de la princesse Mathilde Bonaparte, est mort le 23 janvier à sa villa de Pratolino, près Florence. Marié en premières noces à la princesse Metchersky, il avait épousé en secondes noces la fille de la princesse Lise Troubetzkoï. Il était fort connu à Paris, où il avait mené, sous l'empire, une grande vie de seigneur opulent et ébloui par son luxe et ses prodigalités. Mais la réputation de son nom lui venait surtout de son titre de San Donato, des merveilleuses collections artistiques qu'il avait réunies dans cette demeure célèbre, dont il avait hérité de son oncle, et des traditions de Mécène de la famille Demidoff, qu'il avait continuées.

Après la mort de son oncle, le prince Anatole, en 1870, il avait reconstitué les collections de San Donato, mises en vente le jour même où leur propriétaire rendait le dernier soupir. Pendant dix années, il consacra une partie de ses revenus immenses à cette entreprise colossale. Il avait fait de ce grand palais un vaste musée qui contenait les œuvres les plus rares dans tous les genres de productions artistiques, tableaux, marbres, bronzes, ivoires, céramique, ferronnerie, meubles, tapisseries, etc. On se rappelle l'émotion que produisit, il y a cinq ans, dans le monde de l'art et de la curiosité, la vente des collections de San Donato, qui dura quinze jours et produisit des millions.

— Le 28 janvier est mort à Agen le fils du célèbre poète

gascon Jasmin, poète lui-même, mais qui surtout disait les poésies de son père avec beaucoup d'art et un talent véritable que pouvaient particulièrement apprécier les initiés à ce genre de poésies et à l'idiome dans lequel elles sont écrites.

— M. Ch. Vatel, auteur d'intéressantes publications sur Charlotte Corday, la Du Barry, etc., est mort le 30 à Versailles, où il était conservateur du musée du Jeu de paume. Il avait soixante-neuf ans.

— Le marquis de Gricourt, ancien sénateur, ami personnel de Napoléon III, qui avait pris part aux échauffourées du prince sous Louis-Philippe, est mort le 30 à soixante-douze ans. Une de ses filles avait épousé le général comte de Palikao, fils du général qui a commandé l'expédition de Chine en 1860.

— M. Dupuy de Lôme, sénateur, membre de l'Académie des sciences, le plus éminent ingénieur des constructions navales de ce siècle, est mort le 2 février. Il était né le 15 octobre 1816 à Plœmeur, près Lorient.

— Le 2 février est mort à Paris M. de Liesville, conservateur adjoint de la Bibliothèque et du Musée de la Ville de Paris, auxquels il avait fait don, il y a quatre ans, d'une importante collection de livres et d'objets d'art sur la Révolution française. Il avait seulement quarante-huit ans.

— Le 5 est mort Edmond Du Sommerard, le directeur du Musée de Cluny. Il était membre de l'Académie des beaux-arts et vice-président de la Société des monuments historiques. Fils d'Alex. Du Sommerard, le célèbre collectionneur, fondateur du Musée de Cluny et des Thermes et qui est mort en août 1842, il avait soixante-sept ans.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 4 — 28 FÉVRIER 1885

SOMMAIRE.



LA QUINZAINE. — *Jules Vallès.* — La mort et les funérailles de Jules Vallès ont été le seul événement un peu intéressant de la quinzaine. Cet écrivain distingué, si malheureusement détourné des lettres par la politique, — et quelle politique ! — est mort le 14 février, dans la maison de son ami, le docteur Guébhard, 77, boulevard Saint-Michel, qui était en même temps

le bailleur de fonds du *Cri du Peuple*, journal fondé à nouveau, il y a deux ans, par Jules Vallès.

Vallès a été révolutionnaire toute sa vie ; il a commencé au collège comme élève, et il a même continué comme « pion » en prenant un jour part à une révolte lycéenne qui lui coûta sa place de maître d'études. En effet, il avait pris fait et cause pour ses propres élèves contre l'autorité supérieure du lycée et contre lui-même, car il était aussi l'objectif des révoltés, en sa qualité de leur maître. Faisant aussitôt volte-face, il se joignit à eux, et fut renvoyé de sa chaire de maître d'études après la répression de l'échauffourée.

Nous avons conservé sur lui, sur sa vie, sur ses écrits, sur sa carrière politique, des notes manuscrites assez complètes que nous résumerons succinctement.

Nous trouvons Vallès à dix-sept ans, — il était né le 11 juin 1833, au Puy, où son père était professeur, — déjà mêlé à un complot politique qui avait pour but l'enlèvement du prince Louis-Napoléon, alors président de la République. Quelques années plus tard il était secrétaire de Gustave Planche. C'est à ce moment (1857) qu'il publie anonymement son premier volume, introuvable aujourd'hui :

*L'Argent*, par un homme de lettres devenu homme de bourse (Rentiers, agioteurs, millionnaires), in-12, 1857, chez Ledoyen, 2 francs.

« Sur la couverture du livre figure, comme un nom-

bril d'argent », disait l'auteur, une pièce de cinq francs avec cet exergue :

J'en vaux *cinq* au contrôle et *cent* dans la coulisse.

« Ce livre, nous dit Jules Claretie, restera comme un formidable document social. La préface en est comme le testament d'un homme qui, après avoir crié : « Haut les cœurs ! » prend un amer plaisir à répéter : « La première place au ventre ! » C'est comme un hymne en prose à la jouissance et à l'appétit. L'admirable début de la *Confession d'un Enfant du siècle* n'est pas plus poignant que cette confession d'un enfant de la petite bourgeoisie mordu au cœur par l'envie de largement vivre. Mais dans Musset l'appétit de l'au delà, le mal de l'amour, le mal du siècle, jette sa mélancolie sur ces pages étincelantes ; la préface de *l'Argent* est comme la protestation furieuse d'un athée de l'idéalisme qui voue tout son être au veau d'or.

« J'y vais pour ma part de tout cœur, et je crie : *Enrichissons-nous !* A l'œuvre ceux qui n'ont rien ! Qu'ils fassent un paquet de leurs hardes, qu'ils ramassent leur reste, et à la Bourse ! » Il a brûlé ses vers. La poésie est morte. La politique ? A quoi bon suivre « dans les rues ces mouchoirs de couleur appelés des drapeaux » ? Le million, voilà la *poésie sacrée* du XIX[e] siècle.

« La Bourse, — je cite textuellement, — est l'Hôtel de ville de la République nouvelle. »

C'est ce même livre qui valut à Vallès sa première apparition au *Figaro* comme courriériste financier ; mais son bulletin était surtout pittoresque et anecdotique. D'ailleurs, Vallès le rédigea peu de temps et entra à la préfecture de la Seine comme employé. Vallès employé, astreint aux obligations fixes et sédentaires d'un bureau ! Vallès exact, Vallès soumis à une discipline régulière et immuable, Vallès, enfin, servant, indirectement je le veux bien, le gouvernement de l'Empereur, c'était, comme on dit aujourd'hui, « un comble » ! Aussi Vallès faisant un jour au Grand-Orient une conférence dont Balzac était le prétexte, se lança bientôt dans une digression politique qui lui fit retirer la parole par le commissaire de police et qui dès le lendemain lui valut la perte de sa place. Rochefort aussi avait été employé à la Seine, et il en était sorti de la même façon. Il est même curieux de constater que ces deux irréguliers de la préfecture de la Seine expulsés pour insubordination, y rentrèrent un jour en maîtres triomphateurs, l'un dans le gouvernement du Quatre-Septembre, l'autre dans celui de la Commune.

Le grand succès des *Réfractaires* ramena Vallès au *Figaro* et lui ménagea peu après son entrée comme chroniqueur à *l'Événement*, nouveau journal créé par Villemessant en 1866. Ce fut le plus beau moment de la vie littéraire de Jules Vallès. Le succès de quelques-unes de ses chroniques avait « emballé » Villemes-

sant qui offrit à Vallès un traitement de sénateur (30,000 francs) pour une chronique quotidienne. C'était trop exiger d'un écrivain qui, en somme, avait un grand talent, mais un talent peu souple et peu varié. D'ailleurs, devant cette obligation d'écrire une chronique par jour, et d'y avoir de l'esprit quand même, quel homme d'un plus grand talent encore n'eût pas fatalement succombé ? De plus Vallès ne convenait pas à la tâche qui lui était imposée. Le révolutionnaire, le déclassé, le mécontent, l'homme aigri, se montrèrent bien vite, et ses articles, destinés à une couche de lecteurs pour laquelle le prolétaire Vallès avait naturellement une haine instinctive, devinrent si extraordinaires, si violents, si peu en rapport avec la ligne même du journal, que Villemessant dut remercier bien vite son étrange chroniqueur. Il y a néanmoins dans plusieurs de ces articles des passages absolument curieux et remarquables. Ils ont été réunis dans un volume qui porte pour titre *la Rue.*

Ce fut aussi le nom du premier journal qu'ait fondé Jules Vallès (1867). Il était hebdomadaire et avait ses bureaux au numéro 79 de la rue de Richelieu. C'était, naturellement encore, une feuille destinée à « éreinter » tout ce qui existait dans l'organisme politique ou social d'alors. A ce point de vue, les articles publiés dans *la Rue* offrent une grande curiosité : leurs auteurs y critiquent dans les termes les plus exaltés et les plus vi-

rulents et sous la forme la plus révolutionnaire, les institutions, les livres, les pièces de théâtre, les mœurs du jour, et se livrent même à des personnalités flagrantes ou voilées où la mesure est plus que dépassée. Il est de ces articles qui ont donné lieu à des querelles restées célèbres : ainsi celui qui était consacré à *Hernani*, un autre sur l'École normale, un troisième sur l'enseignement supérieur ; enfin, un dernier sur l'armée elle-même, à propos du remplacement militaire, et qui avait pour titre : *Cochons vendus* (janvier 1868). Cette fois la police intervint ; le sieur Limozin, gérant du journal, fut condamné à deux mois de prison, et *la Rue* fut supprimée.

Quelques-uns des collaborateurs de cette feuille éphémère, mais si bruyante, se sont fait depuis un nom à divers titres : Gustave Maroteau, alors à ses débuts, et qui a fini si tristement ; Ranc, Maret, etc.

L'année suivante, Vallès ressuscite *la Rue* sous un titre nouveau, *le Peuple*, journal quotidien à cinq centimes. Le premier numéro porte la date du 4 février 1869. *Le Peuple* vécut un mois tout juste, et ne pouvait vivre davantage. L'auteur y prêchait, dès le premier numéro, la révolution sociale, cherchant à ameuter contre le bourgeois, contre le riche, une classe spéciale de misérables dont il traçait à sa façon l'écœurant tableau, et qu'il excitait même à descendre « jusque dans la rue ».

En 1870, le 17 mars, presque un an jour pour jour

avant l'avènement de la Commune, Vallès fait reparaître sa *Rue*, quotidienne cette fois. Le journal est à cinq centimes, et ses bureaux sont situés rue du Jardinet, 1, à Montmartre. Mais Vallès ne trouve pas d'imprimeur qui veuille prendre la responsabilité de la signature du journal, et il se fait imprimeur lui-même :

« Nous n'avons pu bâillonner, dit-il, avec des billets de banque suffisants la peur que les imprimeurs ont de nous. Ils nous montraient derrière chaque numéro la note de l'amende et le hamac de la prison. On s'est fait imprimeur soi-même, mais dans un petit coin, à cheval sur une machine poitrinaire, crachant gris et toussant la mort ! »

L'année suivante, pendant l'armistice, Vallès crée *le Cri du Peuple,* ce même journal qu'il devait fonder à nouveau il y a deux ans. Le premier numéro paraît le 22 février 1871. C'est encore un journal d'excitations bien autrement virulentes, furibondes même, que les précédentes feuilles de Jules Vallès relativement contenues :

« La Sociale arrive, entendez-vous ! dit l'article de début ; elle arrive à pas de géant apportant non la mort, mais le salut. Elle enjambe par-dessus les ruines, et elle crie : « Malheur aux traîtres ! malheur aux vainqueurs ! »

« Vous espérez l'assassiner, essayez. Debout entre l'arme et l'outil, prêt au travail ou à la lutte, le peuple attend !... »

Le 12 mars, *le Cri du Peuple* fut suspendu par ordre du général Vinoy, gouverneur de Paris. Il reparut le 20 mars; le 26, Vallès était élu membre de la Commune dans le quartier de Grenelle par 4,403 voix.

On sait que Vallès fut condamné à mort par contumace après la Commune et qu'il put rester longtemps à Paris, sous un déguisement, sans être inquiété. Il revint en France après l'amnistie. Il ressuscita alors *le Cri du Peuple* (oct. 1883), qui lui survit encore en ce moment.

L'écrivain politique qu'était Jules Vallès est depuis longtemps jugé. C'était un outrancier, un casse-vitres, et bien des gens ont même prétendu qu'il n'était pas convaincu. Forme et fond, tout était exalté, emporté, violent, outre mesure dans tous ses articles. Ce Vallès-là ne nous inspire aucune sympathie, au contraire. Mais l'homme de lettres était tout à fait supérieur : *les Réfractaires* sont un livre superbe; *l'Enfant, le Bachelier, l'Insurgé,* comptent des pages admirables, d'un style véritablement inspiré. Ces trois derniers livres, qui forment ce qu'on appelle la trilogie des Vingtras, sont remarquables et méritent d'être conservés. On y trouve malheureusement, comme dans tous les écrits de Vallès, des échappées de révolte et d'insurrection, des appels aux passions mauvaises : le bout de l'oreille du révolutionnaire y perce en beaucoup d'endroits, mais, malgré tout, il y a là du souffle et une verve qui ne s'épuise jamais.

Vallès a eu aussi un moment la velléité du théâtre. Il voulait, cela va sans dire, révolutionner l'art dramatique comme le reste. Il mit d'abord en drame ses *Réfractaires*, qui doivent, en cet état, dormir encore aujourd'hui au fond de quelque tiroir. Il eut ensuite l'idée d'écrire une pièce à femmes pour un petit théâtre, projet également avorté. En 1880, il présenta à l'Ambigu un nouveau drame, *la Dompteuse*, dont la scène principale représentait une cage d'animaux féroces où devait pénétrer l'héroïne. L'Ambigu recula devant cette singularité. Enfin il avait rêvé d'adapter au théâtre quelques épisodes de l'histoire de la Commune, dont il aurait fait un drame qu'aurait représenté le théâtre de Ballande. Nouvel et dernier avortement.

Il avait aussi pensé à écrire des livres de voyage, mais cela d'après un procédé nouveau dont ce court billet, adressé de Londres à un éditeur, donnera une suffisante idée :

« J'ai une idée; je veux écrire un livre pour démolir l'Italie; je ne l'ai pas vue, l'Italie. Mais Venise, Rome, Florence, c'est surfait. Je veux en finir avec ça. Voulez-vous publier le volume?... »

Enfin on a parlé de Vallès poète, et même divers journaux ont publié des fragments de poésie qui lui sont attribués. C'est bien médiocre, comme forme s'entend. Citons toutefois, ne serait-ce que pour conserver un spécimen et un souvenir de Vallès poète, ces quelques

vers écrits par lui au-dessous d'une photographie qui le représentait :

C'est bien là la mine bourrue
Qui dans un salon ferait peur,
Mais qui peut-être dans la rue
Plairait à la foule en fureur.
Je suis l'ami du pauvre hère,
Qui dans l'ombre a faim, froid, sommeil.
Comment, artiste, as-tu pu faire
Mon portrait avec du soleil?

Vallès a eu un grand triomphe posthume. Le peuple, — du moins cette portion du peuple dont il avait toujours plaint la misère, quelle qu'en fût la cause, et auquel il avait si souvent offert le bourgeois et le riche comme compensation et comme appât, — ce peuple-là lui a fait des funérailles extraordinaires et splendides. Son cercueil était accompagné de plusieurs porteurs de drapeaux rouges; on y voyait même un drapeau noir, et, au milieu de nombreuses couronnes, toutes crêpées de rouge, une couronne envoyée par les socialistes allemands, ce qui a donné lieu sur tout le passage du cortège à un tumulte que l'entrée du corps au cimetière a seule pu apaiser. Que cette partie du peuple de Paris, qui avait foi en Jules Vallès et qui a toujours foi en ceux qui lui promettent beaucoup trop de choses qu'ils ne peuvent jamais lui donner, que ce peuple ait manifesté ses sentiments de gratitude et de regrets pour ce

mort admiré, qui aurait voulu être le libérateur de ses misères, nous n'y voyons rien à redire. La seule chose qui nous ait cruellement blessés, nous et tant d'autres, c'est la tolérance accordée à cette hideuse promenade du drapeau rouge à travers tant de rues et de boulevards de Paris. C'est enfin ce symptôme pénible résultant d'un fait absolument incompréhensible ; on a crié sur tout le parcours du convoi de Vallès : A bas les Allemands! mais pas une voix, pas une, ne s'est élevée qui ait crié : A bas le drapeau rouge! Est-ce que par hasard le drapeau rouge aurait désormais droit légal de cité parmi nous?

Théatres. — Le 9 février, nous avons eu au théâtre du Château-d'Eau, que dirige aujourd'hui M. Marcel Simon, un drame nouveau en cinq actes : *les Français au Tonkin*, grande pièce patriotique et militaire dans le genre de celles qu'on jouait à l'ancien Cirque. Le fond du drame est médiocre et ne se relève que par endroits, grâce à quelques tableaux militaires assez intéressants et habilement mis en scène. On y voit, en outre, la mort du regretté commandant Rivière. A citer dans l'interprétation, Gravier, Decori et Mme Fromentin.

— Les Nouveautés ont renouvelé leur affiche, le 13, avec *la Vie mondaine*, opérette en quatre actes, de

MM. de Najac et Paul Ferrier. C'est une succession de tableaux de la vie élégante à Paris, qui sont variés et amusants. M. Lecocq a agrémenté ce défilé d'aventures parisiennes d'une assez jolie musique, pas très nouvelle peut-être, mais facile à entendre et toujours distinguée. Berthelier, Albert Brasseur, Mmes Simon-Max, Darcourt et Mily-Meyer jouent et chantent les principaux rôles de cette fantaisie qui tourne volontiers à la charge, mais à la charge amusante, témoin le deuxième acte, qui se passe à la fête de Neuilly et qui a eu un vif succès de fou rire.

— Le 14 février, le Théâtre des Nations a rouvert ses portes, sous la direction de M. Ballande, avec *Fualdès*, drame emprunté au répertoire de l'Ambigu, et que jouent Taillade, P. Deshayes, Montal, Mmes Defresne, Gilbert, etc. Ballande a dû retrouver son ancienne salle bien changée, bien améliorée, et surtout bien embellie. Le public qui fréquente son théâtre sera désormais mieux assis et mieux éclairé; quant à nous, tout en constatant ce luxe et ce confortable, auquel M. Ballande nous avait si peu habitués, nous nous sommes sentis tout attristés en songeant que quelques semaines auparavant nous avions entendu dans cette jolie salle la Sembrich chantant *la Traviata*, et que l'an dernier on donnait la mélodieuse *Hérodiade* sur cette même scène où règne aujourd'hui *Fualdès !*

— L'Éden vient de remporter un brillant succès avec son nouveau spectacle, *Messalina*, ballet en trois actes et sept tableaux, de M. Danesi, musique de M. Giaquinto. Nous avions à la Porte-Saint-Martin la décadence de l'empire à Constantinople dans *Theodora;* nous avons aujourd'hui à l'Eden, dans *Messalina,* un tableau non moins curieux de la décadence impériale à Rome.

En 1871, le poète Pietro Cossa fit représenter à Rome, au théâtre del Valle, avec un vif succès, un drame historique, *Messalina*. C'est ce même drame que M. Danesi vient de mettre en ballet et que M. Paul Clèves a mis en scène avec un goût, une intelligence, un luxe, et surtout une exactitude historique qu'on ne saurait trop louer. Les sept tableaux de la pièce sont tous intéressants, mais plusieurs sont absolument admirables. C'est le *nec plus ultra* de la mise en scène. Les jeux du cirque, l'orgie romaine, les jardins de Lucullus, l'apothéose d'un César, sont des restitutions éblouissantes d'un temps déjà bien loin de nous, mais que, grâce à l'histoire ininterrompue, nous connaissons suffisamment pour pouvoir nous rendre compte de l'authenticité d'une mise en scène qui prétend les rétablir sous nos yeux.

— L'Opéra-Comique a enfin donné, le 23 de ce mois, l'ouvrage en trois actes de MM. Jacques Normand et

Henri Regnier, dont M. Paladilhe a écrit la musique, *Diana*, qui dormait depuis trois ans dans les tiroirs de la direction. Il faut croire que cet opéra, — au contraire de beaucoup d'autres, — a perdu pour avoir attendu. Il a, en effet, réussi assez médiocrement. Un livret sombre, sans intérêt et aussi sans gaieté n'a inspiré le musicien que trop insuffisamment. On retrouve pourtant en plus d'un endroit, l'élégant et gracieux auteur de la *Mandolinata*, et quelques passages de la nouvelle partition ont été justement applaudis; mais l'ensemble de l'ouvrage n'a laissé qu'une impression peu satisfaisante. M. Carvalho avait mis en ligne l'élite de sa troupe pour le nouvel ouvrage : Talazac, Taskin, Isnardon, lauréat aux derniers concours du Conservatoire et dont c'est le premier début, Belhomme, Grivot ; Mmes Mézeray et Chevalier ont fait de leur mieux pour sauver l'ouvrage de M. Paladilhe, et peut-être leurs efforts réunis vaudront-ils à *Diana* un certain nombre de représentations.

— L'Ambigu a donné, le 24 de ce mois, un drame nouveau de Félix Pyat, *l'Homme de peine*. Rien de bien extraordinaire à dire de cette grande pièce, à la fois dramatique et sociale, et qui peut passer pour une exhumation de quelque vieux drame âgé pour le moins de trente années, et remontant presque à l'époque du trop fameux *Chiffonnier de Paris*, du même auteur (1847).

C'est ce qu'on appelle un drame de « l'ancien jeu ». On a ri aux bons endroits, à ceux-là mêmes qui devaient faire pleurer. Nous ne voyons guère à citer, dans l'interprétation de ce drame un peu démodé, que le vieux Delannoy, dont la voix ne porte plus guère, mais qui est demeuré un acteur de tradition et de race.

— Le 22, nous avons eu, au concert Colonne, une matinée extraordinaire au profit du monument de Félicien David, et composée presque exclusivement de ses œuvres : fragments d'*Herculanum*, le bel opéra du maître ; *le Désert*, et surtout *le Jugement dernier*, important fragment de ce même opéra d'*Herculanum* et qui avait été supprimé à la représentation. L'effet de ce fragment a été considérable ; il composait d'ailleurs, en raison de l'inédit, la partie la plus intéressante de ce beau concert qui avait attiré grande foule. Bosquin a eu un succès personnel très vif dans *le Désert*, dont il fait valoir le célèbre chant du Muezzin avec un charme et une originalité inexprimables.

Varia. — *A l'Opéra.* — MM. Ritt et Gailhard, directeurs de l'Opéra, font ce qu'ils peuvent pour réussir là où tant d'autres ont sombré. Ils cherchent en ce moment à réduire les formidables traitements payés à leurs principaux sujets. Voici, à ce propos, une liste dont notre confrère Prével nous garantit l'authenticité comme

l'ayant établie lui-même sur les feuilles d'émargement :

TRAITEMENTS MENSUELS

(*Principaux artistes du chant.*)

| | | |
|---|---|---|
| Mmes | Krauss..... | 15,000 francs. |
| | Isaac...... | 8,000 — |
| | Richard..... | 6,500 — |
| | Dufrane..... | 4,400 — |
| MM. | Lassalle..... | 13,500 — |
| | Salomon .... | 6,500 — |
| | Sellier..... | 6,500 — |
| | Boudouresque.. | 6,000 — |
| | Total ... | 66,400 francs. |

Avec les autres artistes du chant, on arrive à un total mensuel de 96,000 francs. *Le Temps* faisait, par suite, le calcul suivant : chaque soirée représente à l'Opéra 20,000 francs de frais, desquels il faut diminuer la subvention qui est de 4,000 francs, soit 16,000 francs. Les abonnements sont estimés 8,500 francs en moyenne ; il faut donc faire chaque soir une recette d'au moins 7,500 francs pour faire seulement ses frais !...

La diminution des traitements a commencé par M. Sellier, qui a consenti à accepter un nouvel engagement avec une forte réduction. La question est aujour-

d'hui de savoir si les Krauss, les Lassalle, etc... acceptéront de semblables conditions, et si, — les laissant partir, — la direction de l'Opéra trouvera à les remplacer dans d'aussi bonnes conditions artistiques et à meilleur compte.

*Le Catalogue de Monselet.* — Il paraît que le catalogue des œuvres soi-disant complètes de Monselet (voir notre dernier numéro) n'était pas aussi complet que son enseigne voulait bien le dire. Nous recevons, en effet, à propos de l'article que nous avons publié à ce sujet le 15 de ce mois (page 68), la lettre suivante, qui contient d'intéressantes indications bibliographiques :

*A Monsieur Georges d'Heylli.*

Paris, 19 février 1885.

Monsieur,

Vous annoncez dans le n° 3 de la *Gazette anecdotique* (1885), page 68, que le catalogue de la dernière vente de Monselet contient une liste *très complète* de ses œuvres. Il y manque cependant entre autres les suivantes, dont je trouve les titres dans un ouvrage intitulé : *le Théâtre à Bordeaux*, par Hipp. Minier et Jules Delpit. — Bordeaux, P. Chollet, 1883, in-8° (Extrait des Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, 4e fascicule, 1881).

1845. — *Une Journée au camp de Saint-Médard*, à-propos en collaboration avec Richard (pseudonyme de Gabriel Lesclide).

1845. — *Ariel*, drame fantastique en 3 actes, en collaboration avec Richard. Bordeaux, Lazard-Lévy, in-8°.

1846. — *Les Mésaventures du prince Rodolphe.*

Comme je ne vois aucune indication bibliographique à la suite de la première et de la troisième de ces pièces, il est fort possible qu'elles n'aient pas été imprimées; en tous cas, elles ont été jouées.

Si la liste du catalogue de Monselet n'est pas plus complète pour les autres œuvres que pour son théâtre, — et c'est très probable, — elle n'aura pas l'autorité bibliographique à laquelle, par le fait qu'elle était dressée par M. Monselet lui-même, elle aurait dû prétendre.

Notamment, il est hors de doute qu'il doit y manquer nombre de préfaces ou lettres-préfaces destinées à présenter au public des œuvres de confrères.

Enfin, M. Monselet, sans donner, ce qui eût été absolument impossible, la liste détaillée de ses articles de journaux, eût pu énumérer les noms des diverses publications périodiques auxquelles il a collaboré.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

GEORGES MANTIN,
50, Champs-Élysées.

*Une Lettre de Jules Vallès.* — Notre confrère Georges Duval, de *l'Événement*, vient de publier dans son *Carnet parisien* cette curieuse lettre d'un irrégulier à une irrégulière, de Jules Vallès à Sarah Bernhardt :

Londres, mardi 8 juillet 1879.

Mademoiselle,

Je voulais absolument faire, à propos de vous, une étude sur les « Irrégulières » de grand talent, meurtries à cause de ce talent même.

Je n'ai eu la joie de vous voir que dans *l'Étrangère*. J'ai été remué jusqu'au cœur.

C'est un témoignage qui a sa valeur, celui d'un Parisien qui n'a pas aperçu le ciel de France depuis huit ans et qui, après huit ans, se déclare ému ainsi devant le jeu passionné d'une actrice française!

Mon nom vous dit aussi que je suis de ceux qui s'insurgent contre la routine et la tradition et qu'il faut être neuf et vivant pour me séduire et m'attacher.

C'est ce nom qui m'a gêné jusqu'ici pour vous écrire. Il représente, en politique, des idées que vous devez maudire, si toutefois vous vous occupez de politique.

J'espère que non!

Je garde mes idées. Mais j'ai gardé aussi l'amour profond et sans drapeau de tout ce qui est beau dans la littérature, l'art, le théâtre. Et je tiendrais à vous défendre, vous, l'émouvante blessée.

Mon ami Zola vient de le faire. C'est ce qui me décide. J'ai été sollicité par un journal d'écrire sur l'Angleterre. J'ai retardé; mais je serais heureux d'adresser à Paris un article qui parlât de vous, de la situation qu'on vous fait, de votre vie, qui saigne comme votre talent!

Nous serions deux — ayant chacun une signification publique — qui vous saluerions chapeau bas.

Dans ces circonstances, il faudrait, pour que mon étude fût vive et vraie, que j'eusse de vous quelques détails et qu'il me fût donné de vous voir.

Un soir, Charpentier, Bergerat et Monselet, qui venaient de dîner chez moi, faillirent aller vous porter ma requête au théâtre. Je ne voulus point. Mais vous allez partir. Je désirerais, moi qui ai écrit l'histoire des réfractaires sans nom, ajouter à ma galerie le portrait d'une réfractaire acclamée et glorieuse!

Et j'ai eu l'honneur de vous demander, Mademoiselle, si

vous pouvez m'accorder la faculté d'une entrevue, si courte qu'elle soit.

Un quart d'heure de France! J'aurais besoin de cela pour écrire un article digne de l'émotion que votre talent m'a tout d'un coup procurée sous le ciel de Londres. Je tiens à dire ce que je pense aussi bien et aussi fort que possible.

M. Got me fait l'amitié d'oublier qu'il a failli être fusillé par ceux avec lesquels j'ai été vaincu et me reçoit quelquefois le matin tout comme si je n'étais pas un proscrit rouge. Nous causons des amis communs et de Paris.

Voulez-vous vous souvenir aussi de mon titre d'homme de lettres et m'aider à faire de vous un portrait qui dise votre âme et explique votre talent, plein de flamme et un peu mouillé de larmes amères comme il les faut?

Vous ne me répondrez peut-être pas : je le regretterai. Ma *copie* en souffrira, mais je ne vous en devrai pas moins une des plus grandes émotions de ma vie d'exil.

*Les Gants de M. Andrieux.* — On se souvient que, lors de l'exécution des fameux décrets contre les ordres religieux non autorisés, M. Andrieux, alors préfet de police, se montra, le premier jour de l'exécution de ce décret, rue de Sèvres, à six heures du matin, en gants gris-perle, fait que les journaux de l'opposition relevèrent très vivement et très ironiquement en même temps. Voici comment M. Andrieux explique lui-même le fait dans *les Souvenirs d'un Préfet de police*, qu'il publie en ce moment daus un journal du matin :

« Les instructions avaient été données pour que, dès

les premières lueurs du jour, l'arrêté pris en exécution des décrets fût notifié aux PP. jésuites.

J'avais espéré, par cette précaution, diminuer l'importance de la manifestation projetée, et, dans tous les cas, éviter une contre-manifestation qui eût pu donner lieu à des désordres graves.

J'étais rentré à la préfecture de police à une heure assez avancée de la nuit, et j'étais à peine endormi, lorsqu'on vint me réveiller pour me remettre une dépêche urgente de M. Clément.

Le commissaire de police aux délégations judiciaires me faisait connaître qu'il y avait rue de Sèvres une foule nombreuse et fort excitée, que des agents avaient été outragés et qu'il craignait des difficultés pour l'accomplissement de sa mission.

Je connaissais assez M. Clément pour ne pas supposer qu'il s'alarmât sans motifs, et je jugeai ma présence nécessaire, autant pour assurer le respect de mes agents que pour empêcher toute brutalité dans l'exécution des décrets.

Je m'habillai en toute hâte, prenant les vêtements que j'avais quittés une heure avant, et je montai dans un coupé, en donnant ordre d'aller vite rue de Sèvres.

Qu'allais-je trouver à mon arrivée? Que signifiait la dépêche laconique de M. Clément? Quelle serait l'attitude de la foule? Si l'exécution des décrets se prolongeait durant la journée, n'étions-nous pas exposés à

tous les désordres que pouvait amener une contre-manifestation plus grave que celle de la veille à la sortie du Cirque d'hiver.

Toutes ces questions m'assiégeaient, et j'entrai machinalement mes doigts, sans y regarder, dans les gants de la veille.

Et voilà comment, sans préméditation, fort distrait de ma nature, j'arrivai devant la maison des jésuites avec ces gants gris-perle qui ont fourni tant de copie au journalisme français « né malin ».

*Le Duc de Berry franc-maçon.* — Le journal *l'Univers* a publié sous ce titre : « Société de complots et de crimes », diverses accusations contre les loges maçonniques. Il laissait entendre que le poison des maçons pouvait bien avoir abrégé la vie du comte de Chambord, « comme le poignard de Louvel avait tranché celle de son père le duc de Berry ».

*La République française* répond à *l'Univers* que le duc de Berry ne fut pas une victime de la franc-maçonnerie, qui le compta, au contraire, parmi ses adhérents les plus fidèles et les plus dévoués. Le 24 mars 1820, un peu plus d'un mois après l'attentat de Louvel, raconte ce journal, le Grand-Orient de France convoquait les francs-maçons à une fête funèbre célébrée en mémoire de S. A. R. le très illustre et sérénissime frère duc de Berry, fils de France, en présence des plus hauts

dignitaires de l'ordre et du T.·. C.·. F.·. comte César de Choiseul, aide de camp du défunt. La cérémonie fut célébrée avec le plus grand éclat et la plus grande solennité. Les insignes maçonniques du prince furent déposés au pied du cénotaphe, tandis que le grand-maître adjoint prononçait les paroles sacramentelles : « Mes frères, le très illustre et sérénissime frère Charles-Ferdinand, duc de Berry, fils de France, n'est plus... Gémissons ! » Le célèbre frère Garcia chanta ensuite des stances et une cantate dont voici le refrain :

Mânes sacrés d'une illustre victime,
Tous les maçons vous baignent de leurs pleurs.
De leurs sanglots l'accord trop légitime
Exprime seul leur profonde douleur.

Enfin, le frère orateur prononça l'oraison funèbre de la victime de Louvel, long panégyrique de Charles-Ferdinand, où se trouve le passage suivant : « Il était appelé par les vœux de tous les maçons à la grande-maîtrise de cet ordre révéré, qui, voué spécialement à l'exercice de toutes les vertus, devait voir à sa tête celui qui savait si bien les pratiquer. Quel bonheur pour la maçonnerie si elle avait pu se livrer à ses travaux sous un tel maître ! *Il y avait consenti.* Et quelles jouissances son cœur si pur eût trouvées au milieu de nous ! »

Le procès-verbal de la cérémonie contient encore des strophes de circonstance, dont voici la première :

L'espoir de la patrie, cet illustre Bourbon,

Comme le grand Henri succombe;
Il était, comme Henri, juste, vaillant et bon.
Pleurons et gravons sur sa tombe :
*Il possédait le cœur d'un vrai maçon!*

*La République française* dit avoir puisé ces curieux renseignements dans le compte rendu détaillé de la cérémonie qui lui a été communiqué.

*Les Œuvres posthumes de Barrière.* — A propos de *Clara Soleil*, la comédie à succès du Vaudeville, on a prétendu que cette pièce était une œuvre posthume de Th. Barrière. M. Gabriel Ferry a adressé, en réponse à cette assertion, l'intéressante lettre suivante au journal *le Temps :*

Monsieur,

A propos de la comédie de *Clara Soleil* qui vient d'être jouée au Vaudeville, on a beaucoup parlé des notes, des papiers laissés par Théodore Barrière.

Ma qualité d'ami intime de l'auteur des *Faux Bonshommes* me permet de vous transmettre un renseignement au sujet des pièces posthumes de ce dernier.

Ces ouvrages sont les suivants :

*Les Lettres de Jules*, comédie terminée par Gondinet et représentée au Vaudeville sous le nom de *Tête de linotte;*

*La* 100e *d'Hamlet*, drame terminé et monté par Castellano, au théâtre des Nations, à la fin de 1877;

*Les Rebelles*, drame en collaboration avec Louis Davyl et resté inédit jusqu'à ce jour.

Dans les derniers mois de sa vie, Th. Barrière comptait

écrire pour le Vaudeville une comédie avec Alfred Hennequin.

Il voulait aussi tirer pour le Châtelet un drame d'un des romans d'Ernest Capendu.

Mais il n'eut pas le temps d'écrire une ligne de ces deux ouvrages projetés.

Je vous envoie ces renseignements, qui pourraient être confirmés par les derniers intimes de Th. Barrière, parce je crois qu'ils sont de nature à intéresser le monde des théâtres.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de tous mes sentiments distingués.

GABRIEL FERRY.

Mme veuve Th. Barrière est également intervenue par lettre pour déclarer que son regretté mari n'était pour rien dans la collaboration de *Clara Soleil*, et que cette pièce, qui s'appelait d'abord *la Revanche d'Ève*, était son œuvre propre, et avait été écrite par elle postérieurement à la mort de son mari. Elle ajoutait qu'elle devait à M. Gondinet et à son grand talent « d'arrangeur » le vif succès qu'a obtenu sa pièce au théâtre du Vaudeville.

*L'argent et ses synonymes.* — Nous trouvons dans les *Annales* de notre ami Ad. Brisson la curieuse série de synonymes à l'aide dequels on peut, au fond, parler toujours d'un même mot, l'argent, sans pour cela le prononcer, même une seule fois.

« Le banquier dit : *mes fonds;* la jeune fille : ma *dot* et mes *espérances;* le troupier : mon *prêt;* l'employé :

mes *appointements ;* l'administrateur : mes *jetons de présence ;* l'ouvreuse : mes *petits bénéfices ;* l'avocat : mes *honoraires ;* les directeurs de certains journaux : ma *subvention ;* l'artiste dramatique : mes *feux ;* le valet : mes *gages ;* l'héritier : mon *legs ;* le propriétaire : ma *fortune ;* le voyou : mes *picaillons ;* le moine : ma *prébende ;* le pape : mon *denier de saint Pierre ;* le prince : ma *dotation.*

« Enfin, depuis la *liste civile* de nos rois jusqu'à la *tirelire* de nos bébés, les synonymes sont partout substitués au mot propre. Nous comprenons que l'argent est la cause de presque toutes nos turpitudes, et nous avons honte de prononcer son nom. »

*Les premiers pas de Gustave Doré.* — A propos de la prochaine exposition des œuvres de Gustave Doré, qui va ouvrir le 1er mars, il est curieux de conserver ici deux documents qui marquent le début de la carrière de cet artiste éminent et regretté.

C'est d'abord une lettre de M. Doré père à M. Philipon, relative au traité qui allait lier son fils à ses publications, comme illustrateur. Gustave Doré avait alors seize ans.

Bourg, le 15 avril 1848.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous renvoyer en double expédition le traité concernant mon fils Gustave.

Je me repose entièrement sur vos lumières, vos bons soins et votre honneur pour guider mon fils dans la carrière ; je n'aurais même pas eu besoin d'un traité par écrit ; votre parole m'eût parfaitement suffi, et j'aime à croire que vous n'eussiez pas douté de la mienne, comme répondant de Gustave : c'est un jeune homme plein d'honneur et de bons sentiments, et vous pouvez compter qu'il ne manquera pas à ses engagements.

Je vous prie de vouloir bien agréer, etc., etc.

DORÉ.

Voici ce traité, dans lequel Gustave Doré, alors élève de rhétorique à Charlemagne et mineur, n'avait pas le droit alors d'intervenir. Ce traité est écrit de la main même de M. Doré père :

Entre :

Pierre-Louis-Christophe Doré, ancien élève de l'Ecole polytechnique, chevalier de la Légion d'honneur, ingénieur en chef des ponts et chaussées,

Et Charles Philipon, place de la Bourse, 29.

M. Doré père, voulant développer le talent de son fils Gustave Doré, âgé de seize ans, l'exercer aux travaux lithographiques, s'est adressé à M. Philipon, lequel s'engage à procurer à M. Doré fils des travaux lithographiques, soit à la plume, soit au crayon.

M. Philipon garantit à M. Doré fils une planche par semaine.

Pendant les trois années qui forment la durée du présent traité, M. Doré fils ne pourra exécuter aucun dessin pour un autre éditeur.

Attendu l'état de minorité de M. Doré fils, M. Doré père garantit l'exécution du présent traité dans toutes ses parties.

*Signé :* DORÉ, CH. PHILIPON.

Mais Gustave Doré, impatient de produire, n'attendit pas que le traité fût signé, et en quelques jours il fournissait quatre-vingts dessins au *Journal amusant*, qui s'appelait alors *le Journal pour rire*.

---

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

Le peintre Z... est un panier percé, et il ne se passe pas de semaine qu'une saisie ne soit pratiquée chez lui.

Il vient d'écrire une lettre en réponse à un article de journal dirigé contre lui, et il la lit à un de ses amis, qui lui offre d'aller la porter à un huissier pour la faire signifier au journal.

« Un huissier ! dit-il vivement ; ne te dérange pas : il va en venir un. »

Chez un marchand d'animaux :

« Je voudrais un chien, dit une jeune veuve.

— Blanc, gris, moucheté ?

— Noir, très noir : je suis en grand deuil. »

(*Figaro*.)

Notre confrère G... visitait l'autre jour un petit appartement de garçon au cinquième étage, boulevard Malesherbes.

« Cela ferait mon affaire, dit-il au concierge, mais

quatre mille francs pour trois pièces, c'est vraiment trop cher...

— Oh! non! Monsieur... Songez qu'il y a un ascenseur dans la maison...

— Un ascenseur!... Ça n'est bon qu'à faire monter les... loyers... » (*Gil Blas.*)

A... attrape B... par un bouton de son paletot.

« Qu'y a-t-il? fait B... impatient. Je suis attendu à déjeuner.

— Mon cher, figure-toi... » (Et A... commence une longue histoire.)

Alors B... tirant sa montre :

« Soit. Je voulais aller me faire raser préalablement. J'y renonce, voilà tout! » (*Gil Blas.*)

Un jeune auteur demande conseil à M. H. de Bornier :

« Quand on a fait une pièce pour le Théâtre-Français, comment s'y prend-on pour la faire jouer?

— On la porte à l'Odéon! » (*Écho de Paris.*)

---

ERRATUM. — Une erreur d'impression nous a fait appeler Elevart, dans notre dernier numéro (p. 87), M. Evelart, le professeur bien connu.

---

PETITE GAZETTE. — Les nouveaux directeurs de l'Opéra ont eu une excellente idée : ils ont donné le mardi gras, dans la journée, un bal masqué d'enfants qui a fait fureur. Il y avait une foule énorme de parents et d'enfants de tous les âges, tous costumés d'une manière charmante; les loges étaient également remplies. Victor Hugo, entouré de ses petits-enfants, en occupait une. Le prix des entrées était minime : 5 fr. et 3 francs. On a fait cependant une recette de 14,487 francs pour 2,897 entrées, ce qui, au prix ordinaire des bals, équivaudrait à une recette de 57,940 francs. Or les bals de cette année à l'Opéra n'ont jamais dépassé un produit de 40,000 francs.

— Le Musée du Luxembourg vient d'acheter le chef-d'œuvre du peintre Ricard, le portrait de Mme de Calonne, moyennant 4,000 francs.

— On vient de vendre publiquement les tableaux, pastels et études de la regrettée Eva Gonzalez, fille du romancier de ce nom. Cette vente a produit 9,187 francs.

— L'exposition des tableaux de Meissonier, organisée l'été dernier au profit de l'œuvre de l'hospitalité de nuit, vient d'arrêter ses comptes définitifs. Les recettes ont été de 112,000 francs; les frais ont absorbé 70,000 francs; il reste 42,000 francs nets, sur lesquels M. Meissonier a seulement prélevé 8,000 francs pour les pauvres de Poissy, où il réside pendant l'été.

*Le Bibliophile.* — Notre confrère, M. Brunox, l'éditeur de la rue Guénégaud, a entrepris, sous ce titre, une publication pour laquelle il s'est vraiment inspiré du précepte fameux : *Utile dulci.* Cette petite revue, agréable à voir avec sa couverture bleue sur laquelle se détachent les médaillons des plus célèbres parmi les amis du livre, n'est pas moins utile à parcourir. Le grave y coudoie le léger, et le document indispensable la fantaisie récréative.

Les six livraisons qui ont déjà paru forment un beau volume, agrémenté de planches hors texte et de deux gravures de

Paul Avril tirées en couleur dans le texte. Celle qui est consacrée à notre regretté maître Paul Lacroix est certainement une des plus réussies et des plus intéressantes. Outre le portrait du maître, très ressemblant et très vivant, tel en un mot que nous l'avons connu, nous y trouvons une très belle reproduction du fameux buste de Jehan du Seigneur, fait en 1832. Une biographie du bibliophile Jacob, le récit de ses obsèques, et deux autographes, dont un adressé à M. Brunox, font de cette livraison un véritable petit monument élevé à Paul Lacroix par un homme qui savait l'apprécier.

NÉCROLOGIE. — Le 14 est mort M. Hotchkiss, l'inventeur du canon-revolver, qui a joué un rôle si important dans nos guerres de Tunisie et du Tonkin. D'origine américaine, M. Hotchkiss s'était fixé en France, où il s'occupait activement du développement des armes de guerre. On lui doit aussi un canon à tir rapide, un fusil à répétition et divers projectiles également inventés par lui.

— M. Bayle Mouillard, ancien conseiller d'Etat sous l'empire, et d'abord secrétaire général au ministère de la justice, est mort également le 14 février, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

— Le même jour est mort M. Frédéric Moreau, ancien président du tribunal de commerce de la Seine et régent de la Banque de France.

— Le 15, mort de M. Jules Burat, professeur au Conservatoire des arts et métiers et ancien rédacteur en chef du *Journal du commerce*.

— Le 19, mort de Mlle Guillaumin (Félicité-Célestine), fille du créateur de l'importante maison de la rue Richelieu, qui porte son nom et qui avait fondé le *Journal des Économistes*. Elle avait succédé à son père dans la direction de sa maison. Elle avait cinquante-six ans.

— Le 21 est morte Mlle Thérèse-Jeanne-Marie Carré, fille de Michel Carré, auteur dramatique, décédé en 1872. Cette

jeune fille, qui meurt à seize ans des suites d'une phtisie galo pante, était la nièce de Mlle Baretti, artiste de l'Opéra-Comique, décédée il y a quelques années, et la cousine de M. Albert Carré, l'un des directeurs actuels du Vaudeville.

— Le même jour, décès de Mlle Elise Petit, ingénue de l'Odéon, qui avait créé des rôles dans *Formosa*, *le Nom*, etc...

— Notre confrère Gaston Vassy, de son vrai nom Perrodeaud, est mort le 23 février, à l'âge de trente-neuf ans. C'était le journaliste par excellence, actif, infatigable, écrivant bien et vite, et surtout reporter de premier ordre. Il est mort un peu par excès de travail, et il était devenu aveugle. Il a surtout longtemps collaboré au *Figaro* et à *la Liberté*.

— Le Palais-Royal vient de faire une grande perte : l'un des plus vieux et des plus anciens acteurs de ce joyeux théâtre, Lhéritier, de son vrai nom Thomas (Romain), est mort le 23 de ce mois, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Ses débuts au Palais-Royal, où il est toujours resté, remontent au 15 octobre 1831 ; une fête en l'honneur de son cinquantenaire de comédien de ce théâtre lui avait été offerte par ses camarades le 15 octobre 1881. Lhéritier, pendant sa longue et brillante carrière, avait créé 364 rôles, sans compter les reprises de pièces anciennes. C'était un brave et excellent homme, très intelligent, très artiste et qui ne laissera que des regrets à tous ceux qui l'ont apprécié et connu, aussi bien qu'à ceux qui l'ont seulement vu jouer.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 5 — 15 MARS 1885

---

SOMMAIRE.

Quinzaine. — Opéras de *Rigoletto, le Prince Zilah, Henriette Maréchal*. — Les Quatre-vingt-trois ans de Victor Hugo. — Dessins et tableaux : Doré et Delacroix. — Théâtres : Folies-Dramatiques, Renaissance, Concerts Colonne.

*Varia :* Delacroix à Rouen.

Petite Gazette : Mme Sarah Bernhardt. — Plaques commémoratives.

Nécrologie : MM. Ravenel, Gruyère, Serret.

Variétés : Paul de Molènes.

---

LA QUINZAINE. — On a encore parlé drapeaux rouges pendant cette quinzaine; dans une cérémonie funèbre, au cimetière de Levallois-Perret, ces emblèmes de couleur sanglante ont été arborés une fois encore, et il y a eu lutte entre ceux qui les portaient et ceux qui les voulaient abattre. Notre ardent confrère, Paul Déroulède, était à la tête de ces derniers, et il a combattu au premier rang pour l'honneur du drapeau tricolore!

On a fait beaucoup de bruit, dans le public et dans les journaux, à propos de ce nouveau scandale, peut-être un peu exagéré, mais qu'il était de notre devoir de rappeler ici tout simplement et sans commentaire.

La quinzaine a d'ailleurs été signalée par d'autres événements d'un ordre tout différent; c'est le théâtre, avec trois pièces, dont deux plus ou moins nouvelles, mais illustres à divers titres, qui a préoccupé l'attention publique d'une manière beaucoup plus intelligente et plus pratique que l'histoire décidément fastidieuse de cet emblème que le chef du bataillon scolaire de Levallois a baptisé dans une lettre que les journaux ont reproduite du nom de « loque rouge ». L'Opéra a repris *Rigoletto ;* le Gymnase a donné *le Prince Zilah*, et l'Odéon a remis à la scène *Henriette Maréchal.*

— L'opéra de *Rigoletto* est l'un des plus populaires de Verdi; on l'a joué plus souvent même que le *Trovatore,* et cela dans toutes les parties du monde. Sa première représentation, qui a eu lieu à Venise, remonte au 11 mars 1851 ; on ne l'a joué à Paris, aux Italiens, que le 19 janvier 1857 avec une minuscule cantatrice qui avait une réputation surfaite et qui s'appelait la Piccolomini. Qui a entendu parler d'elle depuis ce temps-là?...

Cinq ans plus tard, le 24 décembre 1863, le Théâtre-Lyrique du Châtelet jouait à son tour *Rigoletto* avec cette même traduction d'Edouard Duprez, frère de l'il-

lustre ténor, qui a servi l'autre soir à l'Opéra. *Rigoletto* a eu au Théâtre-Lyrique plus de cent représentations. C'est Ismaël qui y créa le rôle du fou, et Mlle de Maësen qui faisait Gilda. Voici d'ailleurs les principaux interprètes de *Rigoletto* à Paris dans les trois théâtres où l'on a joué cet opéra :

Le rôle de Rigoletto, créé à Venise par Corsi, a été également créé par cet éminent artiste à Paris ; on ne l'y a jamais remplacé. Ce rôle a été ensuite repris aux Italiens par Graziani, Delle Sedie, et en dernier lieu par Maurel ; nous avons dit qu'Ismaël le créa au Théâtre-Lyrique, et c'est Lassalle qui vient de le créer à l'Opéra (27 février). Le chanteur Merly, qui a longtemps appartenu à notre Académie de musique, a également eu de beaux succès dans ce personnage à Marseille et à Toulouse.

Après Mlle Piccolomini, qui a créé sans éclat le rôle de Gilda à Paris, nous y avons entendu successivement aux Italiens Mmes Frezzolini, admirable et passionnée ; Penco, non moins pleine d'enthousiasme et de feu ; Steffenone, Patti, Marie Battu, Krauss, et même la Grisi dans ses derniers jours. Mlle de Maësen a créé le rôle au Théâtre-Lyrique, et Mme Krauss vient de le reprendre à l'Opéra.

Le personnage du duc, rôle de ténor, a été créé à Paris, avec grand succès, par Mario, qui l'a tenu très longtemps. Fraschini l'a également chanté. C'est Mon-

jauze qui l'a créé au Théâtre-Lyrique, et Dereims qui l'a repris à l'Opéra.

Le rôle de la courtisane Maddalena, qui n'a qu'une scène, le quatuor, a été chanté quelquefois aux Italiens par l'Alboni; il est tenu aujourd'hui à l'Opéra par Mlle Richard.

La reprise de *Rigoletto* à l'Opéra sera très fructueuse, et voici définitivement ce bel ouvrage acquis au répertoire. MM. Ritt et Gailhard l'ont monté avec un goût artistique très grand; les costumes ont été dessinés par le comte Lepic, et ils sont très historiquement exacts. Tout le monde comprend, en voyant ces curieux et admirables costumes, que c'est bien à la cour de François Ier que nous sommes, et non à celle du duc de Mantoue. D'ailleurs, pour qu'il n'y ait pas doute sur ce point, les décorateurs ont eu soin de nous montrer au dernier acte la vue de Notre-Dame et les bords de la Seine, qui ne se sont jamais trouvés, que nous sachions, à Mantoue. L'interprétation est également remarquable, surtout pour ce qui concerne Mme Krauss et Lassalle, dont le succès a été immense dans le duo si dramatique du second acte. Dereims chante bien, mais il a souvent l'organe un peu voilé; Mlle Richard fait sa partie dans le quatuor avec autant de verve que s'il s'agissait d'un grand rôle tout entier, et Boudouresque est très réussi dans Spasafucile, l'odieux spadassin.

— Le 28 février, le Gymnase a donné la première

représentation du drame que Jules Claretie a tiré de son beau roman le *Prince Zilah.* Disons tout de suite que le succès a dépassé les plus belles espérances, même celles de l'auteur; nous avons rarement vu salle plus enthousiaste et triomphe mieux décidé. Dès le lendemain, le bureau de location était envahi, et on ne trouve plus de places aujourd'hui que pour des époques invraisemblables.

Tout le monde a lu *le Prince Zilah;* la pièce reproduit assez fidèlement les principales parties du livre; un prologue qui met en scène les funérailles, si remarquablement décrites dans le roman, du père de Zilah, prépare l'exposition du drame. On y voit déjà Marsa enfant; elle est femme au premier acte, et l'action s'engage presque aussitôt vive et pressée, bientôt passionnante et entraînante, gardant l'attention du spectateur toujours attachée, jusqu'au dénouement, aux péripéties émouvantes de la pièce. L'interprétation est, en outre, hors ligne : Mme Hading est devenue en peu de temps la première comédienne de genre de Paris : elle a le charme, la grâce et la mesure; elle est distinguée et pleine de finesse; son succès personnel a été énorme. Damala n'a pas moins réussi dans le personnage semi-exotique, semi-parisien du prince Zilah, auquel il donne d'altières allures et tout à fait grand air. Saint-Germain, Landrol, Romain, Mlle Magnier, etc., complètent l'admirable ensemble de l'interprétation.

En voilà, croyons-nous, pour six mois, c'est-à-dire pour la fin de la saison d'hiver et pour une brillante reprise en automne.

— Nous arrivons à *Henriette Maréchal*, que l'Odéon a remise à la scène, avec tant de courage, d'audace et de bonheur, le mardi 3 de ce mois. Cette tumultueuse pièce a été jouée pour la première fois, à la Comédie-Française, le 5 décembre 1865 ; tout le monde sait au milieu de quel scandaleux et bruyant orage. Les auteurs, qu'on croyait représentés par ordre en raison de leurs relations avec une princesse de la famille impériale, avaient été voués pour ce fait, et à l'avance, à une exécution sommaire et implacable. Des étudiants en tête desquels se trouvait placé un peu comme excitateur et comme chef le trop fameux Georges Cavalier, plus connu sous le surnom de *Pipe-en-bois,* avaient envahi le parterre et les galeries supérieures avec l'intention de protester, intention préconçue et si claire qu'elle se manifesta même avant la pièce nouvelle, aux dépens de l'inoffensive idylle de Ponsard, *Horace et Lydie*, qui commençait le spectacle. Comme *Gaëtana,* de non moins orageuse mémoire, *Henriette Maréchal* fut sifflée de parti pris et dut disparaître de l'affiche après cinq représentations et devant 5,000 fr. de recettes. On ne put jamais savoir, par exemple, si ces 5,000 francs-là étaient dus à la curiosité du scandale ou au mérite de la pièce !

Le regretté La Rounat avait, dans les derniers temps

de sa carrière directoriale, médité la reprise d'*Henriette Maréchal* à l'Odéon. C'est son habile et intelligent successeur, l'ex-acteur Porel, qui a mené l'entreprise à bonne fin. Cette « revanche » d'*Henriette Maréchal* à vingt ans de distance a offert plus d'une curiosité imprévue : pour n'en citer qu'une, nommons la princesse Mathilde, cause bien innocente du tumulte de 1865, assistant tranquillement à la reprise de 1885, laquelle a provoqué l'enthousiasme et les bravos. Quel revirement! Au lieu de vieillir, *Henriette Maréchal* avait donc rajeuni? Les frères de Goncourt, — celui qui survit du moins, — avaient donc modifié leur ouvrage? Pas du tout; le point de vue avait changé, voilà tout. Les étudiants n'avaient plus d'intérêt à faire pièce à la princesse Mathilde, qui ne paraît guère aujourd'hui s'occuper de politique, et on a écouté cette fois *Henriette Maréchal* avec l'attention et le respect que mérite cette œuvre de talent, plus originale que forte, mais dont le premier acte est tout à fait intéressant et curieux. C'est le mieux venu de la pièce qui se traîne ensuite, au style près, dans les banalités d'un mélodrame ordinaire. Cette soirée du 3 mars a donc remis tout à fait à sa place cette tentative dramatique de deux lettrés de premier ordre, mais qui étaient, — dans cette pièce au moins, — plus lettrés que dramaturges. Leur œuvre toutefois offre un vif intérêt, et tous ceux qui s'occupent des choses du théâtre sont obligés de l'aller voir, ne serait-ce que pour le premier

acte, si plein de verve, de gaieté, et qui en même temps prépare le drame qui va suivre d'une manière si puissante et si terrible.

Voici, mise en regard, l'interprétation de la pièce à la Comédie-Française et à l'Odéon :

| | | Français. | Odéon. |
|---|---|---|---|
| Pierre de Bréville. | MM. | Got. | A. Lambert père. |
| Paul de Bréville. | | Delaunay. | A. Lambert fils. |
| M. Maréchal. | | Lafontaine. | Chelles. |
| Un Monsieur en habit noir. | | Bressant. | Duményi. |
| Madame Maréchal. | Mmes | A. Plessy. | L. Leblanc. |
| Henriette Maréchal. | | Vᵗᵉ Lafontaine. | Réal. |
| Thérèse. | | D. Félix. | Lynnès. |

Au Théâtre-Français, la pièce était précédée d'un prologue en vers de Th. Gautier, qu'on a supprimé à l'Odéon et que disait Mme Provost-Ponsin. Il finissait de la manière suivante :

Pendant que la parade à la porte se joue,
Le drame sérieux se prépare et se noue,
Et quand on aura vu l'album de Gavarni
L'action surgira terrible...

Un Masque, *entraînant l'orateur.*
As-tu fini?

Dans le premier acte apparaissent plusieurs masques mâles et femelles dont quelques-uns parlent en scène. Ils étaient joués au Théâtre-Français, en 1865, par Seveste, Guérin, Tronchet, Mmes Lloyd, Barretta, Ramelli et Rosa Didier. Enfin Prudhon, tout récemment

nouveau venu à la Comédie-Française (il y avait débuté, le 2 septembre précédent, dans la *Métromanie*), faisait le rôle d'un autre monsieur en habit noir qui ne donnait qu'une réplique au premier acte.

De tous ces artistes du Théâtre-Français, les uns, Got, Delaunay, Prudhon, Mme Lloyd, sont encore sur la brèche; depuis, les deux derniers sont même devenus sociétaires, les autres, Bressant, Lafontaine, Mmes Plessy, V. Lafontaine, Dinah-Félix, Rosa Didier, ont quitté définitivement le théâtre. Enfin, Seveste, Guérin, Tronchet, Mmes Barretta et Ramelli sont morts; Seveste, garçon de talent et d'avenir, a été tué à Buzenval; Rose Barretta, sœur très aînée de Mme Blanche Barretta (aujourd'hui Mme Worms), est morte en 1877; Mme Ramelli avait eu la gloire de créer la marquise de Villemer à l'Odéon dans le beau drame de George Sand, mais elle n'a fait que végéter à la Comédie-Française, et elle est morte il y a quelques années seulement, retirée du théâtre depuis 1868.

L'interprétation actuelle d'*Henriette Maréchal* offre un vif intérêt et contribuera grandement au succès de cette reprise. Nous ne comparerons pas les artistes actuels à ceux de la création; ils n'avaient pas la prétention de les faire oublier, d'autant moins que la plupart n'avaient pu voir leurs aînés dans la pièce à la Comédie-Française. Mme Léonide Leblanc a toute l'expérience et tout le talent voulus pour le rôle difficile de Mme Ma-

réchal; elle y a été fort remarquable. Lambert père et fils, qui sont frères dans la pièce, ont également réussi; seulement M. Lambert fils donne à son rôle de jeune premier moderne un air fatal et sombre qui semble dater du romantisme. Il jouerait sans doute à ravir, et au naturel, *Antony* et *Chatterton*. Mlle Réal a produit grand effet dans le personnage seulement indiqué d'Henriette, mais qui tient par le fait une si grande place dans la pièce et qui lui donne son titre. M. Chelles est fort bien dans le rôle de Maréchal, ce mari placide et bonasse en apparence et qui devient si terrible au dénouement. Enfin, un débutant prêté par le Gymnase où il était resté jusqu'à ce jour dans la pénombre, M. Dumény, a joué le personnage du monsieur en habit noir avec un feu, une verve et une mesure extraordinaires. Il s'est révélé, en une soirée, comédien de talent, et il a pris à lui seul la plus grande part dans le succès de cette tardive mais triomphante réhabilitation d'*Henriette Maréchal*.

Les Quatre-vingt-trois ans de Victor Hugo. — C'est le 26 février que s'est renouvelé pour la quatre-vingt-troisième fois l'anniversaire de la naissance du poète, et ce jour semble être désormais devenu une fête nationale célébrée chaque fois avec plus d'enthousiasme. Cette année il y a eu un grand banquet en l'honneur du maître, et je ne sais combien de députations parisiennes et même européennes ont été le

féliciter chez lui ou lui ont adressé leurs compliments par le télégraphe.

Deux journaux ont imaginé à ce propos d'intéressantes innovations. L'un, le *Figaro*, a publié un almanach complet où chaque jour de l'année est signalé par un fait se rapportant à la carrière littéraire ou politique de Victor Hugo. L'autre, le *Gil Blas*, a demandé à tous les écrivains célèbres un compliment inédit et autographe à l'adresse du poète, et il les a tous réunis et publiés dans un numéro spécial qui deviendra un jour très recherché. Nous avons extrait de ce numéro tous les compliments en vers improvisés à propos de ce grand anniversaire, et nous les donnons ci-après. La plupart devant rester à jamais dans le journal où ils ont paru, il était de notre devoir de les conserver à titre de curiosité littéraire :

Vienne le jour néfaste où, trompant notre appel
Et l'espoir des aubes prochaines,
Tu tomberas vaincu sous le bras éternel
Qui brise tout, même les chênes,

Nous sacrerons le sol où tu seras frappé,
Et l'on te verra, mort splendide,
Toi si grand aujourd'hui par l'espace occupé,
Bien plus grand par ta place vide!

JOSÉPHIN SOULARY.

Toi dont le nom sacré fait resplendir la cime
De ce siècle géant que ta force a dompté,
Salut, Maître, debout sur ton œuvre sublime,
Dans ta vieillesse auguste et dans ta majesté!...

LECONTE DE LISLE.

Quand Shakespeare s'éteint, Victor Hugo s'allume.

H. DE BORNIER.

Après Homère, après le Dante, après Shakespeare
Sur le trône sacré, par-dessus tous les rois,
Oh! reste! Règne encore en France, d'où tu vois
L'humanité te faire un immortel empire!
Et qu'un siècle nouveau, béni par toi, soupire
Dans le vieux monde enfin apaisé sous ta voix.

LÉON DIERX.

Corneille t'envierait, car, vieux, il a pu croire
Qu'il voyait son laurier de son vivant périr;
Toi, sans rival, bravant l'oubli même illusoire,
Tu te sens immortel et vois ta jeune gloire
Accompagner tes jours et, chaque an, refleurir.

SULLY-PRUDHOMME.

Auguste et doux, serein comme un Dieu sans athée,
Droit comme les Césars d'un vieil armorial,
Il tient ce siècle, ainsi qu'en sa main d'or gantée
Charlemagne portait le globe impérial.

CATULLE MENDÈS.

Heureux qui, comme Adam, entre les quatre fleuves
Sut nommer par leur nom les choses qu'il sut voir !...

ANATOLE FRANCE.

Musset, tu n'aurais plus à formuler ce vœu :
« Qui de nous ici-bas va devenir un dieu ? » [1]

VICT. SARDOU.

O père des odes sans nombre,
Ton œuvre murmure éternelle,
Comme une forêt pleine d'ombre,
Et dans ta pensive prunelle,
Qui vit les deuils et les désastres,
S'épanouit le ciel plein d'astres !

TH. DE BANVILLE.

Part égale, ô penseurs ! ici-bas vous est faite.
Comment ? dit le savant ; pourquoi ? dit le poète.

PAUL BERT.

Ses deux glorieux noms commencent, ô mystère !
Victor comme Virgile et Hugo comme Homère.

A. VACQUERIE.

La gloire t'a donné la jeunesse immortelle.

J. M. DE HÉRÉDIA.

L'univers te salue, ô toi dont la vieillesse
Goûte d'avance au miel de l'immortalité ;
Front qu'épargnent les ans, cœur bouillant de jeunesse,
Barde épris de l'amour et de la liberté !

Marie Letizia de Rute
(*Mme Rattazzi*).

De l'œuvre qu'il conçoit à l'œuvre qu'il construit,
Ensemble il rêve, atteint, accomplit le prodige ;
L'oranger fait pousser à la fois sur sa tige
La fleur, le bouton et le fruit.

Paul Meurice.

Je suis un trop petit oiseau
Pour chanter une telle gloire.

Jeanne Thilda.

Quatre-vingt-trois ! fier chiffre imposant de noblesse.
Mais d'un Victor Hugo doit-on compter les ans ?
Puisque sa gloire et lui sont vieux d'une vieillesse
Que rajeunit chaque printemps.

Pierre Véron.

Chantre des cieux ouverts, par les siècles chanté,
Tu vois de ton vivant ton immortalité !

Paul Dalloz.

L'apaisement final t'a repris sans partage,
En toi tout s'est calmé chaque jour davantage;
Tout devient lac d'argent, clair azur, flot dompté,
Ton coucher de soleil semble une aube nouvelle;
On dirait que la loi du monde te révèle
Toujours plus de douceur, toujours plus de bonté!

EUGÈNE MANUEL.

Ainsi dans le désert sans bornes, où jadis
Thèbes rivalisait de gloire avec Memphis,
Où le temps s'est joué des airains ou des marbres,
La géante Chéops se dresse sur le ciel,
Et le simoun, terrible aux hommes comme aux arbres,
Passe sans ébranler son granit immortel.

Général FRANCIS PITTIÉ.

Ton nom vivra toujours dans le cœur des petits.

Dr L. J. JANVIER
(*nègre d'Haïti*).

Il est allé si haut dans son vol surhumain!...

EDM. GONDINET.

Il marcha si longtemps dans son rêve étoilé
Que les astres du ciel entrèrent dans son âme
Et qu'il est devenu, tout vivant, une flamme!...

HENRI GRÉVILLE.

Sur les fermes sommets des grandes Pyrénées
Plus l'amas est profond des glaces enchaînées,
Plus pur est le regard qui fixe le soleil;
Ainsi d'un feu plus clair tu rayonnes, ô gloire,
Sur le front du génie, au plus haut de l'histoire,
Quand la neige des ans y dort son blanc sommeil.

GEORGES LAFENESTRE.

Ton œuvre est comme une Alpe : en haut le vol des aigles,
Les neiges sur l'azur sublime, et les glaciers
Versant à flots d'argent leurs fleuves nourriciers;
Mais plus bas, vers la courbe et parmi l'or des seigles,
Une goutte perdue, au talus du chemin,
Pleure en un miroir clair bordé de verte mousse...
Et je t'aime pour ta grandeur qui se fait douce,
Pour la source où j'ai bu dans le creux de ma main.

PAUL ARÈNE.

Père, bénis tes fils versant d'heureuses larmes.
Maître, nous t'apportons notre prose et nos vers.
Français, reçois les vœux de l'immense univers;
Drapeau, le régiment te présente les armes.

FRANÇOIS COPPÉE.

*Ave, Victor, morituri te salutant!*
Toi qui sors en régnant de l'arène insultante
Où nous autres, tes fils, entrons en combattant,
Donne-nous, pour braver le sort qui nous attend,
La bénédiction douce et réconfortante
De tes mains où fleurit la palme qui nous tente.

JEAN RICHEPIN.

Hugo, gloire du nom dont un siècle est rempli,
Soleil illuminant le vol des météores,
Lampe vivante au seuil éternel de l'oubli,
Couchant dont la splendeur fait pâlir nos aurores.

ARMAND SILVESTRE.

Il faut parler des forts quand on s'adresse aux maîtres;
Il faut parler des preux quand on s'adresse au Roi;
Il faut parler du Ciel quand on s'adresse aux prêtres;
Il faut parler de Dieu quand on s'adresse à toi!

CHARLES GARNIER.

DESSINS ET TABLEAUX. — Deux expositions importantes ont ouvert leurs portes au public au commencement de ce mois. Au Cercle de la librairie (2 mars) nous avons l'exposition des principaux dessins et aquarelles de Gustave Doré. C'est là seulement, en présence de cette accumulation d'œuvres si pleines d'inspiration, et de ce premier jet spontané qui était le propre du génie de Doré, qu'on peut se rendre compte de la variété et de la riche fécondité de ce talent merveilleux. On oubliera un jour le peintre médiocre que fut Gustave Doré; mais il y aura certainement dans l'avenir une grande place réservée au musée du Louvre pour les principaux dessins sortis du crayon si primesautier, si vivant et si prodigue de cet étonnant artiste.

A l'École des beaux-arts, le 6 mars, s'est ouverte l'exposition de l'œuvre de Delacroix. On y trouve les

principaux tableaux du maître, et plusieurs sont même en deux états, c'est-à-dire l'ébauche auprès de la toile définitive. Rien de plus intéressant que cette réunion de tableaux célèbres dans le monde entier, et qui font connaître Delacroix à la génération actuelle sous toutes les faces de son talent si varié. On suit pas à pas le grand artiste dans sa glorieuse carrière, depuis sa jeunesse, où il s'essaye par des coups de maître, jusqu'aux derniers jours qui accusent déjà les premiers symptômes de décadence. C'est l'œuvre intermédiaire qui est surtout intéressante à regarder; mais l'ensemble de toutes ces toiles peintes à des époques si diverses constitue une étude de la plus haute curiosité.

Nous extrayons du catalogue, précédé d'une préface historique et critique de P. Mantz, la liste des principaux tableaux exposés, en indiquant leur provenance et le nom de leurs propriétaires actuels :

Musée de Versailles : L'*Entrée des Croisés à Constantinople ;* musée de Lyon : l'*Empereur Marc-Aurèle dictant ses dernières volontés ;* musée de Lille : *Médée ;* musée de Tours : *Comédiens arabes;* musée de Toulouse : la *Sortie de l'empereur Abd-er-Rhaman;* musée d'Arras : le *Martyre de saint Étienne;* musée de Grenoble : *Saint Georges ;* musée de Nancy : la *Bataille de Nancy ;* musée de Chinon : *Portrait de Rabelais;* musée de Vannes : *le Christ entre les deux larrons;* musée de Sèvres : *Trois cartons de vitraux.*

Les *Convulsionnaires de Tanger*, M. Faure; la *Mort de Lara*, Mme Delessert; *Hamlet et Marguerite*, la *Nuit du duel*, Mme Maurice Cottier; la *Mort de saint Jean-Baptiste*, M. Lambert de Sainte-Croix; esquisse de la *Bataille de Nancy*, M. Choquel; *Persée et Andromède*, *Angélique*, Mme la baronne Nathaniel de Rothschild; la *Mort de Sardanapale*, M. Belline; *Milton dictant le Paradis perdu*, M. le duc de Fitz-James; *Portrait de Paganini*, M. Champfleury; *le Prisonnier de Chillon*, Mme Moreau; *le Giaour et le Pacha*, baron Gérard; *Portrait de Delacroix*, M. Rouart; *Portrait de G. Sand*, M. Buloz; *Le roi Jean à la bataille de Poitiers*, madame E. Pereire; *Portrait de Mme Riesener mère*, Mme veuve Riesener; *Portrait en pied du général Delacroix*, M. Lauwick-Riesener; *les Deux Foscari*, M. le duc d'Aumale; la *Mort de Botzaris*, M. Cahuzac; *Médée*, M. Bischoffsheim; une série de dessins de la frise du salon du roi au Palais-Bourbon, M. J. Leman.

THÉATRES. — En dehors des trois grandes pièces dont nous parlons dans notre *Quinzaine*, nous citerons les suivantes :

— 5 mars. — Les Folies-Dramatiques ont donné *les Petits Mousquetaires*, trois actes et cinq tableaux, imités par MM. Paul Ferrier et Jules Prével du célèbre roman d'Alexandre Dumas. La musique est de l'heureux auteur de *la Mascotte*, M. Louis Varney. Succès très

grand de pièce, de musique et d'interprétation. Mlle Marguerite Ugalde joue d'Artagnan avec une crânerie charmante et une voix vibrante, qu'elle a le tort de trop forcer. Mme Desclauzas est impayable dans un rôle de maîtresse femme très bien approprié à ses qualités artistiques et physiques. Citons encore Gobin, Simon-Max, Tony-Riom, Montaubry, Péricaud et Mlle Jeanne-Andrée.

— Le lendemain 6, première représentation à la Renaissance de *J'épouse ma femme*, comédie en deux actes de deux jeunes inconnus : l'un, M. Maurice Denier, qui est boursier; l'autre, M. Albert Guinon, qui est avocat. Pièce très amusante de laquelle se dégage une véritable idée de comédie assez ingénieusement mise en scène. MM. Vois, Galipaux, Bellot et Mme Dunoyer jouent avec beaucoup d'entrain les principaux rôles.

— Les deux derniers concerts Colonne avaient attiré une foule immense, le dernier surtout, exclusivement consacré à l'audition d'œuvres de Berlioz (8 mars), au nombre desquels des fragments de l'*Enfance du Christ* et le *Tuba mirum* du *Requiem*, ont produit un effet prodigieux.

Dans le concert précédent (1er mars), nous avons entendu de nouveau *le Jugement dernier* de Félicien David. Ce morceau capital, pour orchestre et pour chœurs, a une curieuse histoire bonne à conserver ici. Il avait d'abord été composé par David en vue d'un

mélodrame écrit pour la Porte-Saint-Martin, lequel se dénouait par le jugement dernier. Mais, au dernier moment, le drame fut refusé par le directeur, et David resta avec sa musique sur les bras. Il alla alors conter ses peines à Méry, qui se mit à écrire un ouvrage spécialement pour y placer le jugement dernier, opéra en quatre actes, qui s'appelait *le Dernier Amour*. Reçu d'abord par M. Perrin au Théâtre-Lyrique, cet ouvrage passa ensuite à l'Académie impériale de musique, où il fut joué sous le titre d'*Herculanum*. Mais il arriva alors une chose assez piquante, c'est que ce fameux finale du jugement dernier, pour lequel avait été fait l'opéra tout entier, fut supprimé au dernier moment comme allongeant trop le spectacle. On l'a exécuté depuis une seule fois, en 1865, dans un concert aux Italiens. Ce beau fragment était donc absolument nouveau pour la plupart des auditeurs de M. Colonne.

Varia. — *Eugène Delacroix à Rouen*. — A propos de l'exposition des œuvres d'Eugène Delacroix qui vient de s'ouvrir à l'Ecole des Beaux-Arts, *le Temps* a publié une très intéressante lettre de ce grand peintre, l'une des plus anciennes de lui que l'on connaisse, et qui est datée du 10 janvier 1814. Nous empruntons à cette lettre, adressée au fils de Louvet, l'auteur de *Faublas*, un curieux passage relatif à la ville de Rouen.

« J'ai visité plusieurs villes que je ne connaissais pas encore. Rouen, entre autres, est une ville fort grande, mais peu abondante en monuments fameux. Il est vrai que quelques églises et surtout la cathédrale, par la hardiesse de leurs belles voûtes gothiques et l'élévation de leurs tours chargées à l'intérieur comme à l'extérieur d'une foule d'ornements et d'arabesques que nos pères se plaisaient à prodiguer, mais qui ne valaient certainement pas la noble simplicité de l'architecture grecque et romaine, m'ont causé quelque surprise. Mais un monument plus digne de fixer les regards des curieux, c'est l'humble chaumière où est né le grand Corneille. Les habitants de Rouen s'en font un orgueil; j'entends les habitants un peu au-dessus du commun : car le peuple passe devant cette maison sans trop se soucier de ce que signifie l'inscription qui y est gravée en lettres d'or, et quelque jour quelque possesseur ignorant la fera démolir, sans s'en inquiéter beaucoup davantage. Mais enfin je l'ai vue, et cela m'a fait un véritable plaisir. J'ai encore visité plusieurs autres villes, telles que le Havre, Fécamp et quelques autres qui, très rapprochées de l'endroit que j'habitais, me mettaient à porter (*sic*) d'y faire quelques incursions. »

Si l'affluence quotidienne des touristes est en contradiction avec le peu de cas que Delacroix semblait faire des monuments de Rouen, parmi lesquels il oubliait le palais de justice, les fêtes splendides par les-

quelles cette ville a célébré tout récemment le centenaire de Corneille sont venues aussi donner un éclatant démenti à son pronostic sur la maison natale de notre grand poète tragique.

---

PETITE GAZETTE. — Le journal *le Voltaire* avait raconté, d'après un journal étranger, que des pourparlers avaient été engagés entre M. Scherenberg, directeur du théâtre Victoria, à Berlin, d'une part, et Mme Sarah Bernhardt et M. Duquesnel, de l'autre. A la suite de ces pourparlers, il avait été entendu que Mme Sarah Bernhardt irait, l'automne prochain, donner des représentations de *Théodora* à Berlin.

En réponse à cette assertion, l'éminente artiste a adressé à notre confrère la lettre suivante :

Monsieur,

Je donne le démenti le plus formel à M. Scherenberg, directeur du théâtre Victoria.

Je n'ai jamais dû jouer à Berlin.

Je m'étonne qu'un journaliste français ait eu le courage d'insérer une pareille insulte.

SARAH BERNHARDT.

— Le Comité des Inscriptions parisiennes vient de proposer au Conseil municipal de placer des plaques commémoratives sur les maisons ci-après désignées : 42, rue de la Chaussée-d'Antin, où mourut Mirabeau; 62, rue de la Chaussée-d'Antin, où mourut le général Foy ; 2, rue d'Aumale, où mourut Mignet ; 11, rue Montparnasse, où mourut Sainte-Beuve; 38, rue Vital, où mourut Henri Martin ; 39, rue de Richelieu, où mourut Diderot; 6, rue de Fürstenberg, où mourut Eugène Delacroix; 49, rue des Martyrs, où habita Manuel ; 110, rue de Richelieu, où habita Lavoi-

sier; 15, rue de Bellechasse, où habita Bernardin de Saint-Pierre.

NÉCROLOGIE. — Le 23 février est décédé M. Ravenel, conservateur honoraire de la Bibliothèque nationale, où il était entré en 1839 et qu'il ne quitta qu'en 1879. C'était un érudit de premier ordre. On lui a attribué en 1841 une édition des *Mémoires* de Mme Roland qu'il a, à cette époque, désavouée avec éclat. Il avait quatre-vingt-quatre ans.

— Le sculpteur Théodore Gruyère est mort le 1er mars, à l'âge de soixante et onze ans. Il est l'auteur du *Mucius Scévola* du palais du Luxembourg, de la statue de *Dupleix*, qui est à Pondichéry, etc...

— Le 2 mars est mort subitement, sur la voie publique, frappé de congestion cérébrale, M. Serret (Joseph-Alfred), de l'Académie des sciences. Il était titulaire de deux chaires au collège de France : celle de mécanique céleste et celle de calcul différentiel et intégral. Il avait soixante-cinq ans.

---

# VARIÉTÉS

---

## PAUL DE MOLÈNES

La Librairie des Bibliophiles commence à faire paraître aujourd'hui un choix des œuvres de Paul de Molènes, publié avec le concours de sa veuve, qui a voulu élever un monument à la mémoire de son mari. Si Paul de Molènes, qui fut aussi vaillant soldat que brillant écrivain, a pris dans la littérature contemporaine un rang que n'ont cessé de lui re-

connaître les véritables lettrés, il faut avouer que le silence s'est fait peu à peu autour de ses œuvres, qui auront, pour beaucoup de lecteurs d'aujourd'hui, le charme de la nouveauté. Un auteur dont la verte franchise et la haute compétence littéraire ne font de doute pour personne, M. Barbey d'Aurévilly, a écrit pour la nouvelle édition des œuvres de Paul de Molènes une remarquable préface où il remet dans leur véritable jour le talent et la personnalité de cet écrivain de race. Nous en détachons les lignes suivantes :

Paul de Molènes a toutes les qualités qui font la gloire et qui la méritent. Il naquit aux lettres dans un temps où il était bon encore de naître pour elles. C'était vers 1840. Alors l'esprit littéraire dominait tout, inspirait tout, pénétrait tout. Trempé dans l'atmosphère brûlante et féconde qui s'appela le Romantisme et qui gardera son nom dans l'histoire comme la Renaissance a gardé le sien, Paul de Molènes débuta dans la littérature à l'âge où l'on est encore aux Écoles, et il étonna les maîtres les plus difficiles par la sûreté et, peut-on dire, la maturité de ses débuts. Il n'eut aucun des commencements obscurs qu'a parfois même le génie. Dès qu'il parla, on l'entendit et on l'écouta. Il ne bégaya pas. Il ne tâtonna pas. Il fut immédiatement compris. Au premier mot de sa phrase élégante et colorée, on sentit l'écrivain jaillissant et déjà épanoui, et on lui pardonna le crime audacieux d'avoir trop vite du talent.... On jouit du sien comme d'une aurore à laquelle on ne reproche pas de se lever trop matin. Il est

vrai que les souffles du temps le portaient. Dans quels beaux bras, sincères et chaleureux, l'enthousiasme d'alors étouffait l'Envie ! Les débuts de Paul de Molènes se firent simultanément au *Journal des Débats* et à la *Revue des Deux-Mondes*, journaux puissants, maintenant déchus, — aussi bas qu'ils furent haut. On les vit se disputer l'imberbe adolescent littéraire, comme deux vieilles Marcelines qui se seraient disputé Chérubin. Certes, rarement vocation fut affirmée avec plus de force, reconnue avec plus de bonheur. Paul de Molènes eut le droit de s'en croire une. Seulement, en écrivant ses articles de critique ou de fantaisie à la *Revue des Deux-Mondes* ou au *Journal des Débats*, il sentait au fond de la conscience de tout son être qu'il en avait une autre, plus impérieuse et plus profonde, et qui devait imprimer à son talent un caractère que, dès qu'il l'eut, il ne perdit plus.

Paul de Molènes, en effet, est né avec cette double puissance de la pensée et de l'action, qui fait de ceux qui la possèdent des êtres presque aussi chimériques et aussi fabuleux que des Centaures. Il avait ces facultés qui le plus souvent sont séparées quand elles sont très grandes... Les circonstances des premières années de sa vie mirent brusquement en lumière l'écrivain, qui ne s'attendit pas une minute, quand l'homme d'action était obligé de s'attendre. Les poètes orientaux parlent beaucoup dans leurs vers de lions couchés et endormis

sur le bord des fontaines. Le lion, chez Molènes, était couché derrière son encrier d'écrivain; mais il n'y dormait pas. Il a raconté lui-même qu'il avait eu deux arrière-grands-oncles capitaines à la bataille de Malplaquet. Tenait-il d'eux cette inquiétude du fer qui roule dans le sang et qui fait les soldats ?... Ceux qui l'ont connu lorsqu'il n'avait encore à la main qu'une plume, savent combien cette main était impatiente d'une épée. Il était alors, dans la littérature, comme Achille parmi les filles de Scyros... Aussi, lorsque les circonstances lui offrirent la garde de cette épée qu'il rêvait, il la saisit avec une ardeur d'autant plus frémissante qu'il avait fallu la contenir. Le canon de la terrible bataille de Juin dans les rues de Paris, en 1848, fut le *ranz* irrésistible et libérateur de cette âme de soldat exilée dans la littérature et qui, avant l'action, en avait eu la nostalgie. Il prit feu, à ce moment, comme la poudre qui brûlait partout. D'élan, il s'engagea dans les mobiles, ces sublimes gamins de quatorze ans qui en ce temps-là sauvèrent la France contre leurs pères. Il n'était séparé de ces enfants que par quelques années. Ils le nommèrent leur capitaine, et il se fit traverser d'une balle à leur tête, sur une barricade qu'il emporta. Peu de temps après, il écrivit l'histoire de cette garde mobile, et c'est de ces pages inspirées que je date le vrai Paul de Molènes. Jusque-là, on n'avait eu qu'une partie de lui-même, un profil, une forme, une forme

littéraire. On l'eut de face, on l'eut intégralement, et c'est ainsi que l'écrivain fut complété et accompli par le soldat.

C'est cette rare consubstantialité de la pensée et de l'action dans un même homme qui a fait de Paul de Molènes, dans tous ses écrits, le plus enthousiaste, le plus éloquent et le plus entraînant des écrivains militaires. Paul de Molènes, qui de capitaine redevint soldat lorsque la garde mobile fut ingratement licenciée, n'est pas seulement un soldat d'instinct et de volonté, fougueusement amoureux du métier de la guerre, c'est un artiste belliqueux qui adore son art, qui en comprend la grandeur et en contemple perpétuellement l'idéal, comme le saint vit en présence de son Dieu... De grands capitaines, des hommes de domination par la guerre l'ont aimée, les uns, parce qu'elle leur donnait la conscience de leur génie et les mettait, dans un moment suprême, en possession de toutes les forces que Dieu avait déposées dans leur cerveau ou dans leur cœur; les autres, parce qu'au bout de chaque bataille il y avait à confisquer un fragment de plus de cette terre avec quoi se font les empires. Mais cet officier de spahis, dont toute la fortune avait été de ramasser sur le pavé d'une révolution un sabre qui allait à sa main et de s'en servir comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie aima la guerre, lui! d'une façon plus désintéressée. Il l'aima comme on aime une femme : il l'aima pour sa

beauté. La beauté de la guerre, sa beauté de Méduse, — car la tête de Méduse est belle au poing sanglant de Persée, et Cellini l'a bien compris, — voilà ce qui enivre ce soldat épris de la fière et pathétique maîtresse de son âme, et qui en aima tout, jusqu'aux violences, jusqu'aux caprices, jusqu'à ce que d'autres que lui pourraient appeler des laideurs ! Voilà la passion de sa vie ! Les livres qu'il a publiés sont moins des souvenirs du passé que des actes d'adoration perpétuelle... Et quoiqu'il y ait dans ses livres des faits d'un intérêt immense, de grands spectacles, peints avec le pittoresque ardent allumé par les objets mêmes de ces spectacles, ce n'est ni le talent du peintre, ni le vivant ou l'énergie de sa peinture qui frappe et touche, c'est le sentiment qui anime ces pages et qui les traverse en y circulant. Jamais homme et jeune homme n'a aimé la guerre avec plus d'enthousiasme, d'entrain, de poésie ! Ce qui fit quelques heures de la vie du prince de Ligne fut toute la vie de Paul de Molènes. . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La guerre, qu'il a aimée avec transport et qu'il a faite avec l'enthousiasme du poète et la vaillance du héros, n'a pas été uniquement la destinée de toute sa vie : elle a été aussi la destinée de son talent. En le confisquant à son profit tout entier, elle a créé à ce talent une originalité sans rivale. Personne, que je sache, n'a parlé de la guerre comme Paul de Molènes, parce

que personne ne l'a aimée d'un amour plus exalté et plus fidèle. Son amour pour elle fut un de ceux-là qui ne font jamais souffrir et rendent éternellement heureux et ce bonheur, qui dura toujours, lui a donné en parlant de la guerre un accent personnel, incommutable comme la splendeur fixe de l'étoile polaire de sa vie. L'écrivain militaire chez de Molènes n'est ni un Maurice de Saxe, ni un Jomini. Il ne nous donne ni la théorie de la guerre, ni l'histoire stratégique des guerres qu'il a faites. Il se contente de faire le récit de ses impressions de camp et de combat. Mais cela suffit pour la gloire de sa plume et pour l'intérêt des émotions qu'il nous fait partager. Ce fantaisiste à cheval et le sabre à la main qui emporte tant de sentiment et de rêveries sous son burnous rouge de spahi, cette âme si tendre et pourtant si éprise de la guerre qu'il y trouvait une volupté jusque dans les blessures et dans la mort même, n'a point d'analogue parmi les écrivains qui ont raconté leurs sensations de champs de batatlle.

Venu dans les dernières années de ce romantisme qui allait mourir, Paul de Molènes, le brillant officier, n'en portait pas moins sur sa pensée les influences d'un siècle qui a tiré, comme d'une harpe saignante, une poésie nouvelle du plus profond de l'âme humaine. Nous sommes plus victimes des poètes que nous ne croyons. Molènes, comme nous tous, était un frère de René, de Werther, de Manfred, et la guerre seule le sauva

de leur destin. Il avoue lui-même à toute page, dans ces récits, que quand il retrouvait en lui la familiale tristesse de ses terribles aînés, il y opposait toujours l'action salubre de la guerre, sa panacée et son dictame. Il a dit quelque part, à peu près en ces termes, à propos de Werther, dont l'idée et l'image lui revenaient dans ses rêves comme une obsession de fantôme : « On ne se brûle pas la cervelle, quand il faut la brûler à l'ennemi. » De la mélancolie orageuse, désespérée et oisive des poètes et des hommes de son temps, il a, ce spahi! fait une mélancolie désarmée, calmée et placide, dans laquelle le poète touche au philosophe. Paul de Molènes est l'élégiaque de la guerre comme il en est le lyrique. Seulement il en est l'élégiaque *sans longs vêtements de deuil*, mais en uniforme et courageux !...

Paul de Molènes a su mêler l'imagination du romancier à ses peintures militaires. Ce rêveur de bivouac, descendu de cheval pour y remonter et retourner à l'ennemi, a écrit, entre deux expéditions, des romans de cœur d'une touche exquise... C'est particulièrement en Afrique, le pays des premières campagnes de sa jeunesse, qu'il a composé ces petits chefs-d'œuvre, teintés du reflet des mœurs orientales, pour le chevet lointain des femmes de France. En ce pays d'Afrique, — plein de soleil, d'espace transparent et infini, qu'il appelle le pays des fantômes de jour, plus visibles que les fantômes de nuit, — le rêve des souvenirs et des

visages qu'ils laissent après eux dans nos âmes avait, sous cette éclatante et calmante lumière, un charme délicieux d'attendrissement et de langueur. A vingt endroits de ses romans, on entrevoit les spectres aimés qui reviennent du passé dans la vie. C'était un Byron apaisé.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Paul de Molènes était un chevalier du Moyen-Age tombé dans notre temps. Puisque son heure devait venir sitôt, Dieu lui devait, à ce qu'il semble, pour mourir, un champ de bataille. Il ne l'eut point. Cet homme équestre, ce brillant cavalier qui aurait monté le cheval de Mazeppa, eut la tête fracassée par le sien. Il y a toujours un peu d'ironie dans les choses humaines.

L'homme n'y comprend à peu près rien. Mais ce que l'on comprend facilement, par exemple, c'est la grande perte qu'a faite la littérature française du XIXe siècle dans la personne de Paul de Molènes.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 6 — 31 MARS 1885

SOMMAIRE.



---

LA QUINZAINE. — *Rentrée de Van Zandt.* — *Paulin Talabot.* — *Charles Deslys.* — LES FAUX BONSHOMMES. — L'incident Van Zandt vient de recevoir sa solution définitive. Il a occupé, nous dirions presque passionné, le monde parisien qui vit sur le boulevard, pendant au moins deux soirées.

On sait que la jolie petite diva, après sa funeste soirée du 8 novembre dernier, avait quitté pour un certain temps l'Opéra-Comique, afin sans doute de





laisser passer la tourmente qui menaçait d'engloutir d'un seul coup sa jeune et brillante réputation. Elle était ensuite partie pour la Russie, où un gros engagement l'attendait. Pendant plusieurs semaines, elle charma, en effet, la cour et la ville à Saint-Pétersbourg, d'où elle rapporta un nombre considérable de roubles, de bijoux et de couronnes. Les Russes avaient vengé Van Zandt des sifflets du *Barbier de Séville!*

A son retour à Paris, il s'agissait pour M. Carvalho de présenter de nouveau la diva à son public habituel. A ce propos, on afficha *Lakmé* pour le 18 mars, avec la rentrée de Van Zandt. Comment serait accueillie la cantatrice? Telle est la question que les amateurs de théâtre, et aussi ceux de scandale, se posèrent immédiatement. D'autre part, une jeune artiste d'origine étrangère qui, pendant l'absence de Van Zandt, l'avait suppléée et s'était fait remarquer dans *Mignon*, avait conquis des admirateurs, et avait des amis, qui souhaitaient que Van Zandt disparût tout à fait et qu'elle la remplaçât définitivement. Et voilà que Van Zandt s'avisait de revenir, et, qui plus est, de vouloir remonter sur la scène où une autre aspirait à la détrôner! Il y eut nécessairement des mécontents, auxquels s'ajoutaient ceux qui trouvaient que Van Zandt n'avait pas été suffisamment punie de son incartade, et qui voulaient exiger d'elle une amende honorable publique; un certain bruit se fit à l'avance autour de la

rentrée de la cantatrice. Le soir où cette rentrée dut s'opérer, il y eut aux portes du théâtre une foule très houleuse et très diversement intentionnée; il y eut même développement inusité de police. Quant à la salle, on l'avait composée à l'avance; le directeur et la cantatrice n'y avaient admis que les spectateurs sur lesquels ils croyaient pouvoir compter, si bien qu'au lever du rideau il n'y avait en présence qu'un public sympathique et une jeune et jolie diva, légitimement troublée, mais au fond assurée d'un bon accueil. Quand elle parut en scène, un sifflet unique manifesta l'hostilité prévue, mais il fut étouffé sous les bravos enthousiastes de l'assistance.

La cabale déconcertée voulut prendre sa revanche le surlendemain, car enfin on ne pouvait à volonté composer une salle spéciale tous les soirs. Donc, le vendredi 20 mars, à la deuxième de la reprise de *Lakmé*, au moment de l'entrée de Van Zandt, quelques sifflets, dont un très bruyant et très persistant, accueillent la cantatrice. Il s'ensuit un certain désordre, et on fait baisser le rideau. Un commissaire de police se présente alors devant le public et lui demande s'il veut, oui ou non, que la représentation continue. Les oui dominent, les perturbateurs se taisent, la représentation reprend son cours, et Van Zandt joue et chante son rôle au milieu de successives acclamations. On a tout oublié, on a tout pardonné. Van Zandt en sera quitte

pour se brouiller avec son marchand de vin, et M. Carvalho peut se frotter les mains de satisfaction à la suite de ce beau triomphe.

*P.-S.* — Ces lignes étaient écrites lorsque se sont produits les scandales bien autrement vifs des deux représentations suivantes de *Lakmé*. Celle du 26 mars a été particulièrement mouvementée et tumultueuse : dans la salle, les sifflets ont continuellement accueilli Van Zandt à chacun de ses morceaux ; dans la rue, une foule considérable, sans cesse repoussée par la police et se renouvelant sans cesse, est demeurée toute la soirée aux alentours du théâtre, criant, hurlant, invectivant le directeur, la cantatrice et jusqu'aux spectateurs. On n'avait pas vu, depuis bien longtemps, semblable spectacle ! — Quant à nous, nous ne voulons nous prononcer ni pour ni contre. On prétend que, cette fois, c'est contre M. Carvalho qu'a éclaté l'orage : alors pourquoi avoir fait supporter à Van Zandt la responsabilité des faits qu'on imputait à son directeur à qui l'on a reproché surtout de « faire » tous les soirs sa salle, et d'en écarter le vrai public ? En somme, c'est ce vrai public-là qui finira par être la victime de ce malentendu et de ce scandale : Van Zandt se retire et, en présence des futures Lakmé et des prochaines Mignon qu'on nous servira pour la remplacer, la diva deviendra bientôt l'objet des regrets de ceux-là mêmes qui semblent le plus, aujourd'hui, souhaiter son départ !

— Nous avions l'honneur de connaître personnellement Paulin Talabot, le célèbre ingénieur, directeur général du chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, qui vient de mourir le 20 de ce mois, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était né à Limoges le 18 août 1799. C'était un vert vieillard, d'une santé solide, et qui paraissait devoir vivre bien longtemps encore. Une chute malheureuse a hâté sa fin.

C'est dès l'origine du chemin de fer de Lyon que Paulin Talabot fut placé à la tête de cette vaste compagnie. Il n'avait pris sa retraite que tout à fait en ces derniers temps, avec le titre de directeur honoraire. Une particularité de sa vie, si pleine de hautes et fécondes initiatives industrielles, est surtout à signaler; c'est Paulin Talabot qui, avec Enfantin, eut la première idée du percement de l'isthme de Suez, que devait réaliser M. de Lesseps. Une société fut même constituée, les premiers fonds réunis et la concession du canal demandée. Mais les événements ajournèrent l'exécution du projet, qui ne fut repris que plus tard, par celui qu'on a appelé depuis le grand Français.

— Nous connaissions également Charles Deslys, romancier et auteur dramatique, décédé le 13 de ce mois, à la maison Dubois, à l'âge de soixante-quatre ans. Un de ses romans, *les Bottes vernies de Cendrillon*, son livre de début à Paris, en 1846, a eu un succès qui a effacé

tous ceux qu'il a pu obtenir depuis. Il vivait toujours littérairement sur la réputation de ce livre-là, et il n'en a jamais récrit un qui le valût. Ses *Récits de la Grève*, bien que l'Académie française les ait couronnés, n'avaient ni l'originalité ni l'esprit de ce premier ouvrage. Honnête garçon, travailleur, toujours occupé dans sa vie régulière d'employé de la maison Christophle, Deslys s'était fait de la littérature un surcroît de travail et une augmentation pécuniaire d'existence. Il avait un ménage très simple, mais où l'union et le bonheur tenaient lieu de fortune. Sa femme étant morte il y a quelques années, Deslys fonda, en mémoire de cette compagne aimée, et sous son nom, *la rente Louise*, un prix annuel qui devait être donné en argent à un écrivain besogneux. C'est la Société des gens de lettres qui a la répartition de cette rente, laquelle fera vivre, autant que *les Bottes vernies de Cendrillon*, le nom de Charles Deslys dans le souvenir de ses confrères reconnaissants.

— On a fait un certain bruit, ces jours derniers, autour d'un incident pourtant bien simple. Le Théâtre-Français a eu un moment la pensée d'annexer à son répertoire la comédie des *Faux Bonshommes* de Barrière, comme il l'avait fait pour *le Gendre de M. Poirier*, pour *Dalila*, pour *Mercadet*, etc... A cet effet, la célèbre pièce de Barrière a été lue devant le comité, et le comité a jugé qu'elle n'était pas jouable à la rue de Richelieu

sans suppressions et retouches. Il y a, en effet, dans *les Faux Bonshommes* deux parties bien distinctes, l'une qui confine à la haute comédie et qui est tout à fait remarquable, l'autre qui tombe dans la charge et le vaudeville et qui est loin d'avoir la même valeur. Le comité a estimé que la troupe du Théâtre-Français n'avait pas le genre de talent voulu pour jouer cette partie plus négligée de la pièce, et finalement il a repoussé l'ouvrage de Barrière.

Là-dessus on a crié au scandale. Pourquoi? Les uns ont dit que *les Faux Bonshommes* étaient un chef-d'œuvre consacré et qu'il y aurait sacrilège à en modifier le moindre passage. Les autres admettaient au contraire des modifications possibles et voulaient qu'on imposât officiellement au Théâtre-Français l'obligation de jouer la pièce. Il nous semble que tout le monde, dans cette question, a eu tort, hormis la Comédie-Française. *Les Faux Bonshommes* ne sont, en réalité, qu'un chef-d'œuvre relatif; ils ont eu au Vaudeville un succès considérable auquel une interprétation d'ensemble exceptionnelle a grandement contribué. Plus tard, on a joué la pièce au Gymnase avec d'autres interprètes; Delannoy, Félix, Parade, les créateurs, n'étaient pas de cette reprise, qui n'a produit que peu d'effet. Il y a quelques années, une nouvelle reprise au Vaudeville, toujours avec Delannoy et Parade, a un moment attiré la foule, mais la pièce a déjà semblé bien vieillie. Nous

croyons qu'elle paraîtrait plus vieille encore à la Comédie-Française. *Les Faux Bonshommes* renferment quelques scènes hors ligne, noyées dans beaucoup d'autres qui sont tout à fait inférieures. Notre humble avis est donc que ce serait rendre un très mauvais service à la mémoire de Barrière que de faire passer sa plus célèbre comédie du Vaudeville au Théâtre-Français où elle ne pourrait que compromettre la haute réputation, en somme plus fantaisiste que littéraire, dont elle a joui jusqu'à présent.

SINGULARITÉS PARISIENNES. — Sous ce titre, un nouveau journal, *le Courrier français*, nous apprenait dernièrement les particularités suivantes :

La rue la plus longue de Paris est celle des Pyrénées, dont le parcours est de 3,511 mètres. La rue Lafayette n'a que 2,789 mètres.

— Paris a une rue qui n'a ni portes, ni fenêtres, ni numéros, ni enseignes. C'est la rue des Degrés. Elle va de la rue de Cléry à la rue Beauregard, et est en même temps la voie la plus courte de Paris : 5$^{m}$75 de parcours.

— La maison la plus haute est celle du passage Radziwill, au Palais-Royal ; elle compte *neuf* étages, plus les combles.

— La maison qui renferme le plus de locataires est la maison de la *Grâce de Dieu*, rue du Faubourg-du-

Temple, 129, ainsi dénommée parce qu'elle fut bâtie, du moins en partie, par M. Moreau-Mayer, directeur de la *Gaîté*, à l'époque où ce théâtre faisait courir tout Paris avec le drame *la Grâce de Dieu*.

Cet immeuble se compose de 10 corps de bâtiment, 2 constructions annexes, 4 grandes cours et 13 escaliers; il y a 189 ménages.

— La maison la plus ancienne porte le nº 51 de la rue Montmorency. C'est la troisième à droite quand on arrive par la rue Saint-Martin.

— C'est la rue Montmartre, relativement à sa longueur (939 mètres), qui compte le plus grand nombre de cafés, brasseries ou débits de boissons. Il y en a 63! 35 pour le côté des numéros impairs, 28 du côté opposé. La rue du Faubourg-Montmartre, moins longue de quelques pas (935 mètres), n'en possède que 35.

— La rue de la Chaussée-d'Antin (longueur: 678 mètres) a été choisie par *six* dentistes. C'est la rue de Paris qui en a le plus, de même que c'est à la rue Jean-Jacques-Rousseau — toujours relativement à sa longueur — que l'on trouve la plus grande quantité d'hôtels meublés; il y en a 19 sur un parcours de 480 mètres.

— Il y a deux cafés qui n'ouvrent jamais leurs portes les dimanches et jours de fêtes. Ils sont situés à côté l'un de l'autre, rue Notre-Dame-des-Victoires, derrière la Bourse.

Il y a aussi deux restaurants qui ne donnent pas à

manger le jour du vendredi saint; ce sont les établissements des frères Joanne, l'un rue Montorgueil, l'autre à Batignolles.

— Il y a au centre de Paris deux passages privés où l'on ne passe qu'en payant un sou. Rue Meslay, n° 31, vous verrez, en pénétrant dans l'allée, près de la loge du concierge, cette simple inscription : *Ici on passe pour cinq centimes.*

Ce passage relie la rue Meslay à la rue Notre-Dame-de-Nazareth, rues qui n'ont eu pendant longtemps aucun moyen de communication. L'autre passage payant est au n° 43.

THÉATRES. — L'Opéra a repris, le 13 mars, *le Tribut de Zamora*, de Gounod, avec Mlle Dufrane dans le rôle d'Hermosa, créé par la Krauss, et Mlle Adèle Isaac dans celui de Xaïma, qu'avait créé Mlle Daram. Melchissédec chantait Ben Saül à la place de Lassalle et Caron reprenait le rôle d'Hadjar, créé par Melchissédec. Cette nouvelle interprétation donnait un certain intérêt à cette reprise de l'ouvrage de Gounod, qui ne nous semble pas cependant devoir s'éterniser au répertoire.

— Au Théâtre-Français, le 10 mars, a débuté, un peu trop en lever de rideau ce nous semble, une agréable actrice du Vaudeville, Mlle Persoons, dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*. C'est une jolie femme de plus à la Comédie-Française, et c'est, en outre, une

comédienne déjà expérimentée et savante dans l'art de bien dire. Mlle Persoons, d'ailleurs, avait joué déjà plusieurs proverbes dans les salons avec des artistes du Théâtre-Français, et elle avait été ainsi à bonne école. Elle a suffisamment réussi.

Le 17, rentrée au même théâtre, dans *le Demi-Monde*, de Mlle Tholer éloignée depuis longtemps de la scène par une douloureuse maladie, et continuation très heureuse des débuts de Céline Montaland dans le rôle de Mme de Vernières, créé aux Français par Mme Nathalie et repris ensuite par Mlle Édile Riquer. On a joué la pièce de Dumas le mardi et le jeudi pour les abonnés; les quatre autres jours de la semaine étaient pris par *Denise*, de sorte que, pendant cette semaine-là, Dumas fils a tenu l'affiche tous les soirs.

— L'Opéra-Comique a donné, le 11, la première représentation du *Chevalier Jean*, drame lyrique en quatre actes de MM. Louis Gallet et Édouard Blau, musique de Victorien Joncières. C'est à l'Opéra qu'était d'abord destiné ce grand ouvrage; mais il n'y fut reçu qu'à corrections, pourrions-nous dire, c'est-à-dire, poliment, ajourné. Joncières porta alors sa partition à Maurel, directeur des Italiens, qui la mit aussitôt en répétition. Les décors étaient prêts, et on allait prochainement passer lorsque survint la déconfiture du théâtre. L'Opéra-Comique consentit à recueillir l'ouvrage de Joncières, et M. Carvalho engagea en même temps les deux principaux

interprètes, qui savaient déjà leurs rôles, le ténor Lubert et Mme Emma Calvé.

Le livret du *Chevalier Jean* est tiré des *Histoires tragiques* de Matteo Bandello. C'est la sixième, *la Comtesse de Savoie*, qui a fourni aux auteurs le sujet de leur pièce, suffisamment intéressante, bien qu'un peu sombre. Quant à la musique, elle détonne un peu sur la scène légère de l'Opéra-Comique, destinée qu'elle était au grand Opéra. Elle a cependant obtenu un vif succès, surtout au troisième acte où une scène des plus dramatiques, la confession de la comtesse Hélène par son propre amant caché sous le froc d'un moine, a produit un effet considérable. Lubert a une jolie voix, et il phrase avec beaucoup de goût ; Mlle Calvé manque un peu de la flamme nécessaire dans son tragique personnage, mais Mlle Castagné a chanté avec beaucoup de verve sa jolie ballade, et M. Bouvet tire le meilleur parti possible d'un rôle ingrat. Signalons encore, au troisième acte, un petit ballet très mouvementé, dans lequel on a surtout applaudi une jolie valse.

— Le 16, l'Odéon a repris la célèbre tragédie de Voltaire, *Mahomet*, qu'on ne joue plus guère de nos jours. Si la Gaîté ne l'avait pas donnée il y a quinze ans (13 mai 1870) dans une des matinées Ballande, on pourrait dire que depuis plus d'un demi-siècle *Mahomet* n'avait pas été représenté à Paris, car il faut remonter à 1825 pour en signaler une reprise à la Comédie-Fran-

çaise. Chez Ballande, c'était Beauvallet qui jouait le personnage de Mahomet, que Paul Mounet tient aujourd'hui à l'Odéon et où il a vivement réussi. Albert Lambert fils joue Séide, rôle que Joumard avait repris à la Gaîté; Rebel fait Omar, personnage où nous avons vu Dupont-Vernon, et enfin c'est Mlle Caristie Martel qui représente Palmyre, que Mme Lauriane jouait chez Ballande. En somme, intéressante, curieuse et littéraire reprise, qui fait le plus grand honneur à l'Odéon.

— Nous ne signalerons que pour mémoire la première représentation, donnée le 13 mars aux Variétés, du *Remords d'Anatole*, comédie en trois actes de MM. Albert Millaud et Albin Valabrègue, qui sont généralement mieux inspirés et plus drôles. Après trois soirées, et malgré la verve et le talent de Christian, de Baron, de Cooper, de Mmes Dharville, Baumaine, etc., la pièce a dû quitter l'affiche; et l'on a repris, après quelques représentations nouvelles de *Gavroche*, l'éternelle et folle *Cigale*. Céline Chaumont, Dupuis, Baron, Lassouche, etc., ont retrouvé leur succès de jadis dans cette pièce si bouffonne et si pleine d'esprit.

— Le 16, au Palais-Royal, nouvelle comédie-vaudeville en trois actes de MM. de Najac et Albert Millaud, *Bijou et Bouvreuil*, avec Daubray et Mme Judic dans les principaux rôles. Succès satisfaisant, mais enfin sans grand enthousiasme. Mme Judic semble ne pas produire au Palais-Royal le grand effet de vogue qu'elle

obtenait aux Variétés. Ce que c'est pourtant que le changement de milieu! Mlle Granier, qui faisait la pluie et le beau temps à la Renaissance, n'a pas trouvé non plus aux Variétés, où elle a remplacé Judic, son succès habituel. Et pourtant ces deux charmantes et habiles « diseuses » ne sont pas inférieures à elles-mêmes dans les pièces nouvelles où elles se sont produites. Faut-il donc conseiller à Granier de retourner à la Renaissance, et à Judic de rentrer aux Variétés?...

— A la Renaissance, le 18 mars, après une quarantaine de représentations *la Parisienne,* de Becque, a cédé l'affiche à la *Nuit du* 16, folie-vaudeville en trois actes de MM. Th. Henry, Albin Valabrègue et Jules Bilhaut. Nous avons le regret d'avoir à constater l'effondrement complet de cette pièce, qu'avaient successivement refusée le Gymnase, le Vaudeville et le Palais-Royal. On a repris aussitôt *le Voyage au Caucase.*

— Le 21 mars, reprise, au théâtre des Nations, d'un vieux drame de d'Ennery et Anicet Bourgeois, le *Médecin des enfants*, créé jadis à la Gaîté (1855) par Laferrière et Paulin-Ménier. Taillade joue aujourd'hui le rôle de Laferrière et Paulin-Ménier reprend son personnage si original de Gérôme; Lacressonnière joue Delormel, et Mlle Depoix, prêtée par le Vaudeville, représente la jeune Lucile. La pièce est bien faite, très intéressante, et jouée avec un ensemble tout à fait supérieur par les artistes que nous venons de nommer.

Nous n'avions même jamais vu, chez Ballande, un ouvrage aussi intelligemment monté et interprété avec plus de succès et d'autorité.

— Le concert du 22 mars, au Châtelet, a été pour Mme Krauss, qui y participait, l'occasion d'un triomphe considérable. L'éminente artiste y chantait une scène lyrique nouvelle de M. Alph. Duvernoy, *Cléopâtre,* qui a obtenu un grand succès. Enfin Mme Krauss a chanté, dans la seconde partie de ce beau concert, les stances de *Sapho,* qu'elle a dû bisser en présence de l'enthousiasme du public.

VARIA. — *Biarritz-Grenade.* — Un comité de secours présidé par Son Excellence M. J. Perez Ruano vient de publier, à Biarritz et à Pau, où affluent en ce moment les étrangers de distinction, un journal de grand luxe, — *Biarritz-Grenade,* — sous la direction artistique de M. Marcel d'Aubépine, qui a enrichi la publication dont il s'agit de fort remarquables dessins.

Le produit de la vente de ce numéro *unique* (24 pages in-folio, encadrées, sur papier vélin teinté) est destiné aux victimes des tremblements de terre en Espagne.

Voici des vers inédits de l'illustre auteur des *Contemplations,* écrits spécialement pour *Biarritz-Grenade :*

Pour qui donc, si le sort, ô Dieu, n'est pas moqueur,
Toute cette pitié que tu m'as mise au cœur ?

Qu'en dois-je faire? A qui faut-il que je la garde?
Où sont les malheureux? — Et Dieu m'a dit: « Regarde. »

VICTOR HUGO.

Plus loin, on lit cette pensée de M. V. Cherbuliez, de l'Académie française :

« L'homme est toujours disposé à personnifier son malheur.

« Quand il sent la terre trembler tout à coup sous ses pieds et qu'il s'enfuit en hâte de sa maison qui s'écroule, il lui semble qu'une puissance ennemie a médité sa perte, que la colère d'un Dieu a passé par là.

« L'indifférente nature ne nous veut ni bien ni mal; elle n'a souci de nos destinées, elle obéit aveuglément à ses lois.

« Obéissons à la nôtre, qui est de plaindre et de soulager ceux qui souffrent.

« V. CHERBULIEZ. »

Nous terminerons nos citations en reproduisant trois strophes de M. Alex. Piedagnel :

LA MORTE.

Deux enfants près du lit se sont agenouillés.
Sur la table, le buis trempe dans l'eau bénite,
Devant un crucifix, et la garde hypocrite
L'indique aux visiteurs avec des yeux mouillés.

Un drap de fine toile a voilé le cadavre ;
Sa forme vaguement apparaît sous les fleurs
Dont l'aïeule a couvert, tremblante et tout en pleurs,
Le corps de l'adorée. Et son désespoir navre !

Pourquoi donc ces sanglots ? pourquoi ces orphelins ?
Pourquoi la mort livide où la joie était reine ?
Pourquoi ?... — L'âme répond : « Pauvre nature humaine,
Parce que la douleur mène aux espoirs divins. »

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

*Médecin et Préfet.* — On sait que le docteur Watelet vient d'être condamné pour avoir révélé la cause de la mort de Bastien-Lepage. A ce propos, il a adressé au directeur du *Matin* cette lettre spirituelle, qui soulève une question assez piquante :

Monsieur,

Comprenez-vous que, condamné pour violation du secret professionnel, je reçoive aujourd'hui, de la préfecture de la Seine, un bulletin devant servir à la statistique, et dans lequel on me demande la cause de la mort de Mme X..., ma cliente, avec détail de la maladie principale, des accidents terminaux, de la cause de la mort et de la durée de la maladie, etc. ?

M. le préfet joue, en cette circonstance, le rôle d'un agent provocateur, et je lui retourne son bulletin statistique, en lui demandant de me laisser tranquille, à l'avenir, sur les causes de mort de mes clients.

Recevez, Monsieur le directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Dr WATELET.

*Une Lettre de Madame Cinti-Damoreau.* — Depuis quelque temps *l'Art* publie une série de *lettres d'artistes et d'amateurs*. Nous lui empruntons la suivante, de Laure-Cinthie Montalant, qui avait débuté en 1819 aux Italiens sous le nom de « Mlle Cinti », et qui devait devenir en 1827 Mme Cinti-Damoreau :

Comment trouvez-vous une jeune personne qui écrit à un monsieur pendant l'absence de sa mère? Ce n'est pas cela qui m'étonne, allez-vous dire, mais, en regardant à deux fois la signature de cette même jeune personne, vous allez crier au miracle. Or donc, Monsieur, vous saurez que vous seul l'avez opéré. Depuis huit ou dix jours vous avez été ce que vous devriez être toujours, puisque c'est un don naturel, c'est-à-dire extrêmement aimable, et le billet de ce matin m'a prouvé que le temps était toujours au beau fixe: alors je n'ai pu résister au désir de vous en remercier moi-même. Mais comment vous avouer que l'intérêt personnel joue toujours un rôle dans notre être chétif, et que... bah! j'aime bien mieux prendre mon parti et vous dire tout de suite que je compte sur quelques billets pour aujourd'hui, dont quatre amphithéâtres et deux quatrièmes, sans préjudice du courant. Quelle insatiable, n'est-il pas vrai! Eh bien, si je suis indiscrète, n'en accusez encore que l'amabilité ci-dessus mentionnée, et ajoutez-y encore l'amitié que je vous ai vouée, et que je réclame de votre part en échange.

Adieu, mauvais sujet; j'irai vous tourmenter demain.

Toute à vous,

LAURE CINTI.

Monsieur Dubois.

Le destinataire de cette lettre, nous dit *l'Art*, doit

être Hippolyte Dubois, acteur, auteur d'un certain nombre de comédies, d'abord directeur de la scène au Gymnase, puis régisseur général à la Comédie-Française. Il signait ses pièces du pseudonyme de Davesnes, étant natif d'Avesnes.

*Du Sommerard en Autriche.* — A propos de la mort récente de du Sommerard, l'éminent conservateur du Musée de Cluny, *le Temps* a raconté l'anecdote suivante, qui date de 1873, alors qu'il représentait la France à l'Exposition universelle de Vienne.

Il avait réclamé pour les exposants français un espace égal à celui qui avait été accordé à l'exposition des produits allemands, et le directeur autrichien avait répondu par un refus catégorique. Du Sommerard porta sa réclamation au grand-duc Renier, président de l'Exposition. Celui-ci, après quelques objections courtoises, finit par déclarer qu'il n'était pas admissible que la France prétendît occuper un emplacement égal à celui de l'Allemagne.

Du Sommerard, qui se trouvait en face de l'archiduc, de l'autre côté de son bureau, bondit, et, les larmes aux yeux, répliqua : « Monseigneur, la France n'est point aussi morte que vous le pensez ; ce que vous faites là, c'est le coup de pied de l'âne. Nous nous retirons. » Le grand-duc Renier pâlit, et, se levant, dit à Du Sommerard, la voix tremblante d'émotion : « Je ne croyais pas

qu'on eût jamais osé me parler ainsi! Monsieur, vous êtes un patriote; faites-moi l'honneur de me serrer la main. »

Et, prenant une plume, il indiqua lui-même sur le plan général de l'Exposition l'emplacement de la France, signa de son nom et le remit à Du Sommerard.

*Vallès poète.* — Nous avons parlé longuement de Vallès dans un précédent numéro. Nous disions qu'il avait eu parfois des velléités poétiques. Nous empruntons, à ce propos, à un de nos confrères les extraits suivants d'une pièce de vers adressée dans sa jeunesse par Vallès, alors étudiant, à une étudiante, qui n'eut pour lui que la fidélité... d'une étudiante.

MON HABIT VERT.

... J'avais l'air un peu bête,
Je parlais fort, les yeux me sortaient de la tête;
J'étais assez bien fait, mais assez mal couvert,
— J'avais un gilet jaune avec un habit vert —
T'en souviens-tu, pourtant, qu'un beau soir de novembre
Je te parlais si doux, ma chère, dans ta chambre,
Et te donnais si bien un courageux baiser
Que ta lèvre n'osa me défendre d'oser?

Après cette évocation railleuse d'un passé qui ne date que de quelques semaines viennent les reproches :

Combien de temps, Madame, a duré ce manège?
Combien de temps, voyons, ce caprice de neige
A-t-il mis à se fondre entre mes bras d'enfant,

Et quand vous m'avez dit : « Le bon Dieu le défend, »
Vous ne le savez pas?

Après les reproches, l'amant éconduit avoue qu'il a revu son inconstante maîtresse

Dans la gargote, au coin de la rue aux Frondeurs,
Où mangeaient des maçons et des littérateurs.
C'est là que chaque soir je viens prendre ma place ;
Je vous voyais passer dans le coin de la glace ;
C'est là que j'ai, pour vous, gelé tout un hiver.
— C'est là que j'ai fini d'user mon habit vert.

*Deux Lettres de Félix Pyat.* — Ce dramaturge socialiste vient de faire parler de lui de nouveau à l'occasion de son drame de l'Ambigu, *l'Homme de peine.* Les journaux ont raconté à ce propos divers incidents de sa vie, et notamment l'histoire de sa fuite pendant la Commune. A l'un de ces récits, inexacts selon lui, M. Pyat a opposé, par lettre, le suivant, qu'il est curieux de conserver comme document personnel :

Je suis allé en exil, non théâtralement, comme vous le dites selon la légende, en bateau, en fontaine, en cercueil, sous le masque du prêtre, d'un croque-mort, d'un soldat; mais plus simplement, croyez-le, et peut-être plus dramatiquement... vérité passe fiction. Je suis parti le dernier, et tout bonnement dans mon paletot, en plein jour, prenant publiquement mon billet au bureau, me cachant à force de me montrer, après un an de séjour à Paris, où je buvais de temps en temps mon thé au café Procope, y lisant dans le

*Figaro* même que j'étais tantôt tué, tantôt sauvé, et voulant, si j'étais pris enfin, mourir au moins dans ma patrie d'adoption, le quartier Latin.

La légende vous fait dire que j'ai disparu aussitôt après la séparation de la Commune; la vérité est qu'au lieu de fuir j'ai, avec mon collègue l'ouvrier Champy, encore vivant pour l'attester, organisé la défense dans le 10e arrondissement. La vérité est encore qu'après avoir organisé la défense matérielle, j'ai continué la résistance morale, rédigé le dernier numéro du dernier journal de la Commune, *le Vengeur*, au milieu des bombes tombant jusque dans l'imprimerie, la nuit du 25 mai, avec mon collaborateur Rogeard, encore vivant aussi pour l'attester.

— Claretie ayant raconté, dans une chronique du *Temps*, que les drames de Pyat avaient été « écrasés » par ceux de Victor Hugo, a reçu de l'auteur des *Deux Serruriers* une lettre dans laquelle il fait allusion d'une manière assez piquante à « l'écrasement » dont parlait Claretie :

Vous me faites, en m'écrasant ainsi, beaucoup d'honneur. Mais, enfin, pour garder cet honneur, faut-il encore l'avoir mérité. Eh bien, d'ordinaire, on ne peut être écrasé par quelqu'un qu'en le rencontrant. Or, mes drames n'ont jamais rencontré les siens, ils leur ont succédé. Ils n'ont pas concouru, ils ont remplacé.

Le romantisme avait fait faillite à la Porte-Saint-Martin, le socialisme a relevé le théâtre.

Le directeur Harel avait mis la clef sous la porte avec le moyen âge et était parti dans ses poulaines. Les Cogniard rouvrirent avec la vie moderne et la blouse.

La réhabilitation des monstres était finie, celle des hum-

bles allait commencer. Après *Marion* et *Lucrèce* devaient venir les *Deux Serruriers* et le *Chiffonnier*, qui, par ordre de date au moins, n'ont pu être écrasés, mais qui ont pu enterrer au boulevard le romantisme sous le socialisme.

---

PETITE GAZETTE. — On sait que Mme Patti fait, en ce moment, une tournée artistique en Amérique. Un de nos confrères qui l'accompagne, M. Ch. Levilly, adresse au *Charivari* quelques notes curieuses sur cette tournée. Nous citerons le passage suivant de son dernier envoi :

« A San-Francisco, à l'arrivée de la Patti, on vendait aux enchères le droit d'acheter les places pour la saison, qui doit durer deux semaines.

« Un commissaire-priseur, installé au théâtre, avec d'immenses plans de chaque étage, vendait le droit de choisir sa place.

« Moi, acheteur, je veux le numéro tel ou tel des fauteuils d'orchestre, ce numéro étant la place qui me convient le mieux. Eh bien, j'ai à payer d'abord tant, selon la concurrence, afin de pouvoir acheter ensuite ce même numéro au bureau de location. De plus, il faut que je le prenne pour les douze représentations.

« Les meilleures places se vendaient environ 150 francs chacune.

« Ajoutez à cela le prix de l'abonnement, qui est de 220 francs. Le fauteuil revient donc à 370 francs. Les places inférieures se sont vendues avec 5 francs de prime.

« A la fin de la journée, pas un coin libre. Succès colossal. Comme commissaire-priseur, celui que j'ai vu aujourd'hui est immense.

« C'est le plus fort que j'aie jamais rencontré. Il n'a pas cessé d'adjuger de dix heures du matin à quatre heures du soir. Et faisant le boniment tout le temps! Et avec une

verve! et avec un entrain! Il blaguait son public si spirituellement que personne ne pensait à se fâcher. »

Nécrologie. — Le docteur Georges Camuset, médecin oculiste à Dijon, y est mort le 13 de ce mois. Bien que demeurant et exerçant en province, cet aimable docteur était resté Parisien dans l'âme; il avait de l'esprit, adorait les arts et les artistes, et même était poète à ses heures. Le fameux sonnet, *Homard à la Coppée*, que nous avons cité dans notre *Gazette* de l'an dernier (tome Ier, page 247) a été composé par lui. Il a laissé un volume : *Les Sonnets du Docteur*, tiré à petit nombre et qui deviendra bientôt une rare curiosité bibliographique. Il avait peint, dans cette élégante plaquette, ses confrères de Paris en huit vers assez piquants où perce le scepticisme moqueur de cet agréable Esculape, qui ne laissera ainsi qu'un souvenir bienfaisant à ses anciens clients :

Dix-huit cents médecins sous le ciel de Paris
Parmi les maux humains répandent des formules :
Les uns, cœurs généreux ou martyrs ridicules
Du dévouement sans borne et du labeur sans prix;

Les autres, professant un élégant mépris
Pour le client naïf qu'ils gorgent de granules;
En haut, quelques savants, princes, principicules;
En bas, quelques rêveurs, des sots, des incompris.

— Le 14 mars est mort M. Gallard-Lépinay, peintre de marines, qui était spécialement attaché au ministère de la marine et des colonies et qui, à ce titre, a fait plusieurs tableaux officiels exposés successivement aux divers salons.

— L'acteur Clément-Just est mort le 14 à l'âge de soixante-huit ans. Il fut un des comédiens les plus en vue du boulevard à l'époque où le drame y régnait en maître. Il a joué aussi à l'Odéon. Une représentation donnée le 19 mars, à la Gaîté, à son bénéfice et pour couvrir les frais de ses obsèques, a produit 10,085 francs. Le surplus de la dépense nécessaire a été versé dans la caisse de secours des artistes malheureux.

— Notre confrère Léon Beauvallet, fils de l'ancien tragédien du Théâtre-Français, est mort le 22 de ce mois, à l'âge de cinquante-sept ans. Il avait été successivement acteur, auteur dramatique, publiciste et même journaliste. Il faisait partie comme artiste de la troupe de Rachel qui fit la grande tournée d'Amérique de 1855, et il en a raconté les douloureuses péripéties dans un volume bien curieux : *Rachel et le Nouveau Monde*. Il laisse un fils, Frantz Beauvallet, lui aussi auteur dramatique.

# VARIÉTÉS

## QUATRE LETTRES

Nous avons recueilli dans les journaux de la quinzaine les quatre lettres qui suivent, curieuses à divers titres.

### I

Gamahut, l'un des assassins de Mme Ballerich, mère du commissaire de police de ce nom, et qui, comme tel, vient d'être condamné à mort, avait été dans sa jeunesse « frère oblat ». Le fait résulte de la lettre suivante adressée par lui, de sa prison, au R. P. Timothée, supérieur général du monastère de la Grande-Trappe.

*A Monsieur le R. P. Timothée, supérieur général au monastère de la Grande-Trappe, à Soligny-la-Trappe, près Laigle (Orne).*

Vous savez ou vous ne devez avoir que trop lu sur les journaux le malheur qui vient de me frapper. Quoi-

que ici-bas rien n'arrive sans la volonté de Dieu, cependant je ne puis comprendre comment Dieu laisse faire et commettre de tels forfaits, dont moi-même je suis l'auteur d'une semblable action. La misère et la fréquentation des mauvaises sociétés m'ont abaissé à m'avilir au rang des criminels.

J'étais encore bien jeune quand j'ai commencé : je n'avais que quinze ans, il y a environ huit ans de cela, et depuis ce temps je suis devenu un assassin; je suis bien coupable, il est vrai, mais ceux qui m'ont entraîné, et qui préméditaient depuis environ un mois ce terrible forfait, le sont aussi. Ah! si j'avais connu leurs antécédents, je ne les aurais jamais fréquentés. Mais, hélas! la misère qui me dominait et la faiblesse de mon caractère font qu'ils ont, en un mot, abusé de moi et qu'ils m'ont entraîné; aussi je leur pardonne et je pense que le sang que je vais répandre et la souffrance que j'endurerai feront que je rachèterai celui que l'on m'a fait verser.

C'est horrible, quand je songe à tout cela!

En 1876, vers la fin de novembre, sur une lettre de recommandation de ma tante, Mme Blampain, vous m'admettiez au nombre de vos frères postulants oblats; je pris l'habit religieux le 2 février, jour de la Purification, et je sortais de votre monastère vers le mois d'avril 1877; je portais en religion le nom de « père Tiburce », qui est mon nom de baptême. Sorti du monastère, je rentrai, vers l'hiver de la même année,

dans votre ordre pour la seconde fois; je pris le nom de « Stanislas ».

J'espère, mon très révérend père, que ma lettre ne sera pas sans réponse.

Adolphe-Tiburce GAMAHUT,
né le 13 décembre 1861, à Épernay (Marne).
N° 44 de la 6e division, à Mazas,
Boulevard Diderot (Paris).

II

Alex. Dumas fils, nommé membre du Comité de la Société française de sauvetage que préside M. Turquet, a accepté par la lettre suivante :

*A Monsieur Turquet, président de la Société française de sauvetage.*

Monsieur le président,

Je suis très flatté et très touché du grand honneur que le comité de la Société française de sauvetage vient de me faire en me nommant, à l'unanimité, un de ses administrateurs pour cinq ans. Malheureusement, mes bonnes intentions seules me recommandaient aux suffrages des électeurs, car je n'ai jamais sauvé personne, excepté moi, sur notre plage de Puys, un jour que j'étais pris par des courants qui me tiraient vers l'Angleterre, où je ne serais certainement pas arrivé en nageant. Je me suis finalement ramené sain et sauf au rivage, et j'ai pu juger, par la peine que j'ai

eue à opérer ce sauvetage, de celle que doivent avoir ceux qui opèrent le sauvetage des autres. J'ai compris en même temps la reconnaissance et l'admiration qu'on leur doit. Aussi faut-il ajouter à ces nobles sentiments, peu coûteux en eux-mêmes, toutes les assistances matérielles possibles. Quand ces braves gens, si simplement héroïques, sortent vainqueurs du feu ou de l'eau avec les malheureux qu'ils sont allés leur arracher, ils doivent trouver, à leur tour, chez ceux qui restaient tranquillement à l'abri pendant ce temps-là un autre genre de secours, s'ils en ont besoin. C'est dans ce but que vos sociétés se sont fondées, et voilà pourquoi il faut qu'elles aient beaucoup d'adhérents, platoniques comme moi, mais qui puissent dire : « Si je n'ai sauvé personne des flammes ou des flots, j'ai au moins la consolation d'aider à sauver de la maladie, de la misère, de la mort ceux qui sauvent les autres, et de conserver la vie aux mères, aux femmes, aux enfants que leur dévouement laisse souvent sans ressource après eux.

Permettez-moi de joindre à cette lettre un premier don de bienvenue. Lorsque j'aurai l'honneur de partager vos travaux, l'occasion de faire plus ne me manquera pas, et j'en profiterai de mon mieux.

Veuillez agréer, Monsieur le président, ainsi que les membres du Conseil d'administration, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

ALEXANDRE DUMAS.

III

Les directeurs de l'Opéra ayant demandé à M. Maquet l'autorisation de tirer de *la Dame de Monsoreau* un livret d'opéra qu'aurait écrit Alex. Dumas en collaboration avec Émile Blavet, éprouvèrent d'abord un refus. M. Maquet revint ensuite sur ce refus, qu'il a expliqué dans la très intéressante lettre qui suit :

Monsieur,

Il circule, m'écrivez-vous, diverses interprétations erronées sans doute sur la résolution que j'aurais prise relativement à la transformation de *la Dame de Monsoreau*. Et vous me priez d'éclaircir la situation. — Volontiers.

Il n'est pas surprenant que le public ait douté, j'ai douté tout le premier, en voyant qu'on me demandait, en une seule semaine, trois de mes drames pour trois théâtres lyriques. J'hésitais surtout à prendre la responsabilité de changer le genre et la forme de tous ces grands ouvrages, autrefois et peut-être encore aujourd'hui aimés du public. Aux premières propositions que l'on me fit, je répondis : Non. Les directeurs me firent alors observer que le drame, aujourd'hui, n'a plus de théâtre, et presque plus ses interprètes ; que donner *la Dame de Monsoreau* à l'Opéra, c'est la faire revivre et non pas déchoir. Ils avaient raison. L'art n'a d'autres conditions immuables que le beau et le vrai.

Mes amis me dirent que le drame plaît dans les épo-

ques sûres et heureuses, mais qu'on craint ses fières leçons dans les temps troublés et douteux, que le drame n'est qu'endormi et revivra; que *Rigoletto* n'a pas éteint *le Roi s'amuse*, que Verdi n'a pas diminué Hugo.

Et là encore je ne trouvai rien à répondre.

Voilà, Monsieur, comment j'en suis arrivé à ne plus dire non sur la question en général et comment je laisserai aller *la Dame de Monsoreau* à l'Opéra, à la condition toutefois que l'art y gagne quelque chose, et que le nom des auteurs n'y perde rien.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments distingués.

AUGUSTE MAQUET.

IV

On va reprendre à l'Opéra-Comique *le Médecin malgré lui* de Ch. Gounod. Cet opéra a donné lieu à une assez curieuse lettre du maître, écrite au moment de sa première représentation. Un spectateur avait cru trouver dans l'opéra de Gounod un passage textuellement copié sur la musique écrite par Lulli pour *le Bourgeois gentilhomme*. C'est à ce fait que répond la lettre suivante :

Mon cher ami,

Depuis la reprise au Théâtre-Français de la comédie du *Bourgeois gentilhomme*, accompagnée de la musique de Lulli, j'ai reçu la visite de plusieurs personnes qui, par un sentiment de bienveillance dont je suis très reconnaissant, sont venues me demander l'explication d'un fait qui les avait fort étonnées. Elles avaient cru

reconnaître, et elles n'avaient pas tort, l'identité la plus complète entre un motif de la partition de Lulli et un motif qu'elles avaient entendu dans mon ouvrage *le Médecin malgré lui*. Comme la question pourrait se renouveler, je me décide à t'envoyer la réponse que je leur ai faite, en te priant de l'insérer dans le prochain numéro de la *Correspondance littéraire*.

En 1851, si j'ai bonne mémoire, l'Opéra voulut donner, au profit de la caisse des pensions, une représentation extraordinaire dans le programme de laquelle devait figurer *le Bourgeois gentilhomme*, avec les airs de ballet, intermèdes et autres morceaux que Lulli avait jadis adaptés à la pièce de Molière. Mais il était indispensable de remanier complètement l'instrumentation de l'ouvrage pour le mettre en rapport avec les besoins actuels de notre scène musicale. L'administration me proposa, ce que j'acceptai, de me charger de ce travail, qui ne me rapporta absolument que le plaisir de le faire, et même, à cette occasion, mon nom ne fut prononcé nulle part. Je n'ai point changé une note aux mélodies du maître ; seulement, une des entrées de la pièce, celle des *garçons tailleurs*, n'ayant pas été mise en musique par Lulli, il devenait nécessaire de combler cette lacune. Je composai alors un petit morceau, auquel je tâchai de donner un style qui se rapprochât autant que possible de celui de la partition. Je ne sais si j'ai réussi. Tout ce que je puis dire, c'est que mon ami H. Berlioz, qui

se trouvait avec moi à l'Opéra à la première représentation du *Bourgeois gentilhomme*, et à qui j'avais confié le secret de cette intercalation, n'a pu, à l'audition, distinguer le morceau ajouté par moi à l'ancienne partition; et l'on comprendra facilement à quel point j'ai été flatté d'avoir pu dérouter un connaisseur aussi pénétrant.

C'est ce même morceau que je crus pouvoir, puisqu'il m'appartenait, reprendre et placer dans *le Médecin malgré lui*, au début de l'ouverture, et dans la marche des musiciens, à la fin du second acte.

Enfin, c'est la partition de Lulli, telle qu'elle a été arrangée par moi, qui a passé de l'Opéra au Théâtre-Français.

Voilà, en deux mots, l'explication de la coïncidence qui a dû frapper un certain nombre de personnes que les apparences auraient pu autoriser à me prendre pour un plagiaire. Je ne l'ai jamais été, je ne le suis pas et j'espère bien ne l'être jamais; mais ce que je serai toujours, c'est ton sincère et dévoué ami.

CHARLES GOUNOD.

Paris, ce 16 février 1859.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 7 — 15 avril 1885

---

SOMMAIRE.



---

La Quinzaine. — Le gros événement de la quinzaine a été l'échec de nos troupes au Tonkin et la chute du ministère Ferry, qui en a été la conséquence.

Depuis 1870, aucun ministère n'avait eu une durée aussi longue que celle du ministère Ferry ; on le pouvait croire assuré de vivre au moins jusqu'aux prochaines élections, qui auront lieu au commencement de l'automne, et on s'estimait assuré qu'il les présiderait ; d'aucuns prétendaient même qu'il leur survivrait. En un jour, en une heure, en moins de temps que nous n'en

mettons à l'écrire, le cabinet Ferry, si homogène, si solide, si indestructible, a sombré dans la plus horrible et la plus imprévue des déroutes! Et combien près pour lui a été la roche Tarpéienne du Capitole!

Le samedi 28 mars, sur une interpellation relative au Tonkin, M. Jules Ferry avait obtenu un succès de tribune qui paraissait devoir consolider son ministère. Le lendemain, 29, arrive à Paris une dépêche du général Brière de l'Isle, qui annonce un léger insuccès de son subordonné le général de Négrier, lui-même blessé dans une dernière affaire, et le lundi 30, au début de la séance de la Chambre des députés, presque sans phrases et sans débats, le ministère Ferry, si inébranlable la veille, est renversé aux cris de joie de la foule assemblée devant la Chambre, et qui parle même de jeter à l'eau le premier ministre démissionnaire!

Dans notre impressionnable et nerveux pays on passe toujours d'un extrême à l'autre. Le 28, la majorité adulait Jules Ferry; le 30, au milieu des quolibets et des injures, le ministre était précipité de toute sa hauteur par le vote même de ceux-là qui l'avaient le plus soutenu et le mieux applaudi l'avant-veille. En pleine Chambre l'omnipotent chef du cabinet est traité de bandit, de voleur, de traître; on lui prédit le gibet (*sic*) et on lui prodigue de tels opprobres que le *Journal officiel* se refuse à les insérer tous, aussi bien par un reste d'égard pour le ministre tombé que par respect pour la

Chambre. Au dehors, la foule compacte qui entoure le Palais accentue encore l'injure proférée contre le ministère tout entier, et il est à croire que si l'un des malheureux membres du cabinet démissionnaire fût sorti, en ce moment, par la porte donnant sur le quai, on l'eût tout bonnement écharpé et mis en miettes!

Pendant ce temps, — et tout cela au sujet d'une dépêche annonçant des faits graves sans doute, mais que l'éloignement et l'imagination populaire ont exagérés,— la Bourse prend peur elle-même, et, dans cette même journée du 30, nos fonds d'État, nos chemins de fer, toutes les bonnes et sérieuses valeurs, suivant l'impulsion, descendent à des taux infimes qu'on n'avait même pas atteints dans nos plus grandes crises. Un affolement général, une sorte de panique, se sont répandus partout à propos d'un échec enflé outre mesure et évidemment passager. Le lundi tout semble perdu, et les Prussiens seraient arrivés à Versailles ou à Pontoise que l'effarement n'eût pas été plus considérable!

Mais la nuit porte conseil et donne lieu à réflexion. On s'aperçoit, en y pensant mieux, que les choses ne sont pas aussi compromises qu'on l'a bien voulu dire, que le cabinet démissionnaire n'est peut-être pas aussi criminel qu'on l'a publié, et que 3 fr. 50 c. de baisse sur le principal fonds d'État, c'est évidemment exagéré. Aussi commence-t-on à regretter les entraînements de la veille ; la Bourse remonte et re-

prend à peu près ses anciens cours; on se met presque à plaindre Jules Ferry en se disant qu'à tout prendre on aura bien de la peine à le remplacer, et deux jours après on le regrette déjà parce que M. de Freycinet, chargé de composer un nouveau ministère, n'y peut parvenir aussi vite que l'impatience de tout le monde le voudrait. En somme, une fois de plus on s'est « emballé » sur une question évidemment grossie par la passion des uns et par la volonté des autres; les modérés ont dû rester *cois*, et se compter en petit nombre, cherchant à empêcher des faits malheureusement inévitables. Mais, en somme, la question du Tonkin reste toujours là debout et non résolue, et nous ne savons même pas encore si, en changeant de premier ministre, nous n'aurons pas tout simplement changé, comme dit le proverbe, notre cheval borgne pour un aveugle!...

*P.-S.* — Le mardi 7 avril, un nouveau ministère a été formé sous la présidence de M. Henri Brisson [1], président de la Chambre. Ce ministère comprend sept députés, trois sénateurs et un membre ne faisant pas partie du Parlement :

MM. Brisson (Justice), de Freycinet (Affaires étrangères), Allain-Targé (Intérieur), Clamageran (Finances), général Campenon (Guerre), amiral Galiber (Marine), Goblet (Instruction publique), Sadi-Carnot (Travaux

1. Voir dans le numéro du 15 novembre 1881 notre article sur cet éminent homme d'État.

publics), Pierre Legrand (Commerce), Sarrien (Postes et télégraphes), Hervé-Mangon (Agriculture).

Six des nouveaux ministres ont déjà fait partie des cabinets précédents : M. de Freycinet, ministre des cabinets Dufaure et Waddington, est devenu deux fois président du conseil, en décembre 1880 et en février 1882; M. Goblet a été membre du dernier cabinet Freycinet; M. Allain-Targé a fait partie du ministère Gambetta; M. Sadi-Carnot a été membre du premier cabinet Ferry; M. Campenon a été membre des cabinets Gambetta et Ferry; enfin, M. Pierre Legrand a été membre du cabinet Duclerc.

MM. Brisson, Sarrien, Hervé-Mangon, Clamageran et l'amiral Galiber n'avaient jamais été ministres.

Théatres. — Nous n'avons guère à citer, durant cette quinzaine, que des pièces représentées sur des scènes de second ordre.

Le 27, la Gaîté a donné un opéra-comique nouveau de MM. Erckmann-Chatrian et Maurice Drack, *Myrtille*, musique de M. Lacome. Le sujet n'en est que médiocrement gai et les développements trop uniformes. Il s'agit d'une bohémienne qui traverse beaucoup de péripéties et de dangers avant d'épouser celui qu'elle aime pour devenir ensuite une bonne mère de famille. Tout cela se passe en Alsace, comme toutes les pièces des mêmes auteurs, d'ailleurs, et rien n'est plus hon-

nête. On y peut conduire un couvent de demoiselles! La musique vaut cependant mieux que la pièce, et on a bissé divers morceaux. Quant à l'interprétation, elle n'est qu'ordinaire. C'est M^lle^ Leconte, une ancienne comédienne du Vaudeville et du Château-d'Eau, qui joue le rôle de Myrtille avec plus de bonne volonté que de talent. Elle a été élève de Talbot, et ne se destinait pas d'abord à la musique. Talien et un débutant, Bertal, ont été également remarqués et applaudis.

— L'Ambigu a donné le 30, *En grève*, drame en cinq actes et sept tableaux, de M. Gaston Hirsch, qui a très convenablement réussi. Laray et Brémont, ce dernier créateur de *Rip* aux Folies-Dramatiques, jouent avec succès les deux principaux rôles. Citons encore Montal, Courtés et M^me^ Gilbert.

— Le 30, M. Émile Guiard a fait jouer à l'Odéon un petit acte en vers, sans grande prétention, *Feu de paille*, très bien interprété par Amaury, Barral et M^mes^ Boyer et Eiram. C'est une pièce joliment écrite, mais qui ne décèle pas suffisamment un auteur dramatique dans l'aimable poète qui, jusqu'à ce jour, s'est contenté d'être le neveu d'Émile Augier.

— Le lendemain 31, les Bouffes-Parisiens renouvelaient leur affiche avec *Pervenche*, opérette en trois actes, de MM. Chivot et Duru, musique de M. Edmond Audran. La pièce n'a pas réussi, mais la musique a été, par endroits, vivement goûtée, grâce aussi à ses inter-

prètes, Mmes Thuillier, Becker, et à l'excellent Piccaluga, qui a été particulièrement applaudi.

— Dans la même soirée (2 avril), nous avons eu la reprise, à la Renaissance et à Déjazet, de deux anciennes pièces à succès de l'Athénée.

A la Renaissance, *Lequel?* de MM. Chaulieu et Feugère, qui a déjà eu ses deux cents représentations, a obtenu un nouveau succès avec Montrouge, Vois, Galipaux et Mme Macé-Montrouge. On a beaucoup ri, follement ri même, et nous croyons à un grand nombre de représentations.

A Déjazet, reprise du *Coucou*, de H. Raimond et Alph. Dumas, représenté aussi plus de deux cents fois. Ici, la pièce est moins bien jouée qu'à la Renaissance. Citons cependant Galaberd et Mme Verteuil.

— Le 4 avril, le Châtelet a donné la première représentation du *Mariage au tambour*, grande opérette tirée d'un ancien vaudeville de de Leuven, auquel avaient collaboré Dumas père et Brunswick, et qui avait été joué pour la première fois aux Variétés le 9 mars 1843. La pièce a été renouvelée, allongée et soi-disant rajeunie par notre confrère Burani. Bien qu'elle ait, croyons-nous, perdu à ces modifications qui en ralentissent l'intérêt, elle a cependant réussi, grâce à la jolie musique de M. Léon Vasseur et à ses interprètes : Vauthier, l'excellent chanteur de la Renaissance et des Nouveautés ; Mlles Perouze, d'Harville et M. Plet.

Jolies décorations et charmant ballet, surtout le divertissement militaire du troisième tableau, avec un pas de petits enfants de troupe, qui a été le *clou* de la soirée.

— Le même soir, les Nouveautés ont repris *la Cantinière*, opérette du même Burani, musique de Robert Planquette, créée à la Renaissance le 26 octobre 1880, avec M^lle^ Silly dans le principal rôle. La pièce a été également transformée et augmentée. Elle est très bien jouée et chantée par M^mes^ Grisier-Montbazon, Mily-Meyer, J. Darcourt, et MM. Berthelier, Brasseur père et fils, etc., et a fort réussi.

— L'Opéra-Comique a donné le 7 avril la 700^e^ représentation de *Mignon*, d'Ambr. Thomas, dont la première remonte au 7 novembre 1866. Des créateurs de *Mignon*, il ne reste plus sur la brèche, à l'Opéra-Comique, que M^me^ Galli-Marié et M. Bernard, qui créa le petit rôle de Jarno. Couderc (Laërte) est mort; Léon Achard (Wilhem Meister) est professeur de chant; Bataille (Lothario) est en province; Vois (Frédéric) joue la comédie au Vaudeville et à la Renaissance; M^me^ Marie Cabel (Philine) est retirée à Bruxelles en proie à une inguérissable paralysie.— Quant à Bernard, déjà nommé, il est aujourd'hui à l'Opéra-Comique, à la fois régisseur et chanteur. Pendant les 700 représentations de *Mignon*, il n'a été remplacé que deux fois.

Voici les principales interprètes du charmant rôle de Mignon depuis la création :

A Paris : M^mes^ Galli-Marié (environ 400 fois de suite), Chapuy, Marie Fechter, Reine, Van Zandt, Nevada, d'Adler.

En province et à l'étranger : M^mes^ Reggiani, Cécile Ritter, Pauline Lucca; Adelina Patti, Nilsson, Sembrich, Nevada, Frandin, Albani, Ambre, Mendès, Salla, Ferni, Donadio, et une quantité d'autres artistes de plus ou moins de talent, mais demeurées inconnues.

— Judic va décidément nous quitter pour un grand voyage artistique en Amérique. A son retour, comblée de dollars et de couronnes, la vaillante artiste prendra sa retraite définitive. En attendant, elle va passer en revue tout son répertoire aux Variétés : *Niniche, Lili, Nitouche, la Roussotte*, etc... Ces dernières représentations de Judic ont commencé par *Niniche*, et se continueront pendant environ six semaines, chaque pièce étant jouée seulement sept fois. Le succès est énorme, chacun voulant voir ou revoir cette merveilleuse diseuse dans son répertoire, où nous ne présumons pas qu'elle puisse être de bien longtemps remplacée.

— Colonne termine brillamment la série de ses concerts. Sa séance du dimanche 29 mars a été une des plus réussies. M^me^ Krauss, dans la *Cléopâtre* de Duvernoy et dans les stances de la *Sapho* de Gounod, a obtenu un succès éclatant, avec ovation, rappels et bouquets. Une immense couronne a été aussi offerte à Colonne, qui, dans son émotion, n'a rien trouvé de

mieux à faire que d'embrasser son premier violon, Rémy. — Le concert du vendredi saint, qui a suivi, a été particulièrement remarquable, et le ténor Bosquin y a obtenu un succès nouveau. *L'Enfance du Christ*, si bien en situation ce soir-là, a été acclamée comme d'habitude. La foule était énorme, et beaucoup de personnes n'ont pu trouver place dans la salle, cependant bien vaste, du Châtelet.

VARIA.—*La Nouvelle Gare Saint-Lazare*.—On a beaucoup parlé de l'agrandissement de cette gare, la plus fréquentée de Paris. Voici, sommairement, d'après les renseignements fournis par la Compagnie de l'Ouest, ce que seront les travaux projetés.

La rue Saint-Lazare va être élargie de trente mètres par la démolition des bâtiments qui se trouvent devant la gare, et la façade du nouvel édifice, terminée à chacun des deux bouts par un grand pavillon, ira de la rue de Rome à la rue d'Amsterdam. Les escaliers par lesquels on accède à la gare seront remplacés par des rampes. Le service des grandes lignes se fera par le côté de la rue d'Amsterdam, et le côté de la rue de Rome sera réservé à celui de la banlieue. Quant au service des messageries, il sera reporté près du pont de l'Europe.

*Correspondance de Louis Veuillot*. — La famille du

célèbre polémiste a publié successivement trois volumes de sa correspondance. Le troisième, *Lettres à sa sœur*, vient de paraître. C'est le second tome des lettres adressées à cette sœur, pour laquelle Veuillot avait une affection toute particulière, et à laquelle il avait, après la mort de sa femme, confié le soin et l'éducation de ses enfants. Elles sont pleines d'intérêt et de charme à la fois, et il est bien curieux d'y surprendre l'ardent écrivain politique et religieux, parfois si violent, tout rempli d'humilité et de douceur. Ces deux volumes des *Lettres à sa sœur* nous montrent Veuillot sous un jour inconnu et nouveau. Il s'y laisse aller à sa nature vraiment simple et à des imprévus de cœur et d'esprit qu'on n'aurait pas attendus de lui. Il est, dans ces lettres, un autre Veuillot que nous n'avions pas soupçonné, et il a parfois une sorte de sans gêne vraiment amusant et charmant. Nous citerons, comme spécimen du genre, le joli passage suivant d'une lettre qu'il écrit à sa sœur pour lui raconter le commencement d'une cure qu'il est allé faire à Plombières.

Plombières, 3 juillet 1873.

Ma chérie,

..... Ce matin j'ai reçu une première douche. Cela se pratique après le bain. Je me lève dans ma baignoire vide, je prends la pose de Vénus, et un monsieur, armé d'une lance semblable à celle des arrosoirs publics, me perce jusqu'aux os pendant que je tourne sous cette averse comme un oiseau à la

broche. Le monsieur, étant employé de l'État, dessine sur ma peau un drapeau tricolore, et d'autres emblèmes politiques conservateurs. Si j'étais arrivé avant le 24 mai, il aurait écrit : *vive Thiers !* ce qui m'aurait bien vexé ; mais il a écrit : *vive Mac-Mahon !* et mes sentiments politiques ne sont pas froissés du tout. L'opération dure cinq minutes ; c'est assez. J'aurai ce plaisir tous les jours ; il en coûte 1 franc, plus le prix du bain, qui est de 30 sous. On n'est pas malade pour rien.

Je passerai par d'autres douches plus coûteuses. L'ambition du médecin est de me pousser à la douche *écossaise*, qui est à deux lances, l'une chaude, l'autre froide. Cela doit coûter au moins 40 sous. Mais il faut se bien conduire pour en arriver là. J'aurai aussi des douches intérieures. On ne veut pas les appeler lavements, mais, dame ! c'en est. On s'assied sur une canule, et ça va toujours ! On est rincé comme une vieille bouteille. Il paraît que ça passe partout. C'est-il drôle ! J'en ignore le prix, mais tu juges bien que ce n'est pas peu. Du reste, on n'emporte pas ce qui sort... l'État s'en charge...

LOUIS VEUILLOT.

*Lettre du Général Cremer.* — On se souvient encore de ce pseudo-général, qui avait certainement une dose peu ordinaire de talent militaire, mais qui avait aussi une dose plus grande encore d'ambition mal réglée, et de prétentions exorbitantes à un avancement hors de toute mesure. Rétabli au grade de chef d'escadron après la guerre, le général Cremer ne put se faire à cette réduction de grade, et il passa à l'état de mécontent et d'opposant. C'est à la suite d'un article à ce sujet, publié dans *le Figaro*, que l'ex-général Cremer

adressa au rédacteur de ce journal la curieuse lettre suivante :

Saint-Germain, 15 octobre 1871.

Monsieur,

Deux de vos rédacteurs se liguent contre moi ; je vous réponds personnellement. Cela comptera pour eux deux.

Au point de vue de Covielle, *je suis seul à apprécier mes services.* — Renvoyé aux ouvrages militaires allemands et aux rapports de Bourbaki, puisqu'il est convenu que ceux de Gambetta ne comptent pas. — Le fameux matelas dont il parle était d'ailleurs si bien rembourré que mon honneur et ma dignité s'y enfouissaient de telle sorte que les plongeurs des galions de Vigo eux-mêmes n'en eussent jamais retrouvé de traces. — Mais M. Covielle ne signant pas de son nom, je ne m'en préoccupe pas davantage.

A M. Magnard je dirai que si je signe : Lorrain *annexé*, ce n'est nullement pour m'en faire un titre à me classer *hors rangs*, mais pour indiquer au ministre qu'il n'a pas le droit de refuser ma démission et que, livré à l'étranger, je ne lui dois *rien*, *rien*, *rien !* La commission *civile* de revision des grades *militaires* juge, au point de vue *politique* que je n'ai pas mérité mon avancement.

Bon ! C'est une appréciation !

Ce n'est d'ailleurs pas contre le grade de chef d'escadron que je me révolte, mais contre la différence de poids et mesures appliqués à divers individus, et contre les insinuations infamantes, qui sont, en ce qui me concerne, le résultat de cette manière d'agir.

Que tout le monde revienne ce qu'il était au 15 juillet 1870, et malgré mes services, — ignorés de M. Covielle, — je reprendrai avec enthousiasme mes épaulettes de capitaine.

J'entamerai d'ailleurs, sous peu, une polémique énergique

contre ces hommes de la commission, et je serai toujours heureux de donner à la presse toutes les explications qu'elle me demandera.

Veuillez agréer...

CREMER.

2, rue de Lorraine.

*Un Lovelace centenaire.* — Voici une bien curieuse lettre adressée, en 1768, au duc de Choiseul, en faveur d'un sieur Horwath, qui, malgré ses cent ans bien accomplis, était encore fort redoutable aux filles du pays qu'il habitait.

Épinal, le 6 avril 1768.

Monsieur,

J'ay une grâce à vous demander, qui ne tirera sûrement point à conséquence. C'est une gratification pour l'homme le plus extraordinaire qu'il y ait peut-être en France. C'est le sieur Horwath, cy-devant capitaine dans Berchéni et après dans Polerecski. Cet homme a cent cinq ans de la connaissance de tous les hussards. Il va à la chasse tous les jours à pied; il se porte beaucoup mieux qu'un homme de trente ans le plus vigoureux. Il eut une affaire, il y a quatre ou cinq ans, pour avoir séduit une fille à Saralbe, où il demeure. Le Roy de Pologne ordonna qu'on suspendit les poursuites, assurant que cela ne tireroit point à conséquence. Comme il espère les mêmes bontés du Roy de France, il lui arrive souvent des aventures à peu près pareilles avec les filles de Saralbe, qui n'osent point être servantes chez luy à cause de cela. Il n'a qu'une pension dont le retardement de payement qu'il a essuyé comme les autres, l'a fort dérangé. Une gratification le remettroit à son courant, et il seroit le plus heureux des hommes et

sûrement le plus extraordinaire. J'ay cru que cette affaire étoit de nature à ne pas attendre mon travail de cet hiver, un homme de cent cinq ans est pressé !

Je voudrois bien, Monsieur le duc, au même âge être dans le cas de vous prier de m'obtenir du Roy une grâce pour la même aventure que le Roy de Pologne l'a accordée au sieur Horwath. Il faut l'espérer et vivre dans cette confiance.

Je suis avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

CHABO.

Ce Chabo, qui recommandait si chaudement et si plaisamment l'étonnant Horwath, n'était pas le premier venu, il était comte Chabo, seigneur de Frouard et autres lieux, lieutenant général et inspecteur général de cavalerie, commandeur de Saint-Louis, grand louvetier de Lorraine, puis gouverneur d'Arras et lieutenant général en Artois.

Quant à Horwath, il vivait encore en 1774, et il avait alors cent onze ans.

*Un Truc de directeur.* — A propos de remontrances adressées par Sarcey à certains directeurs de théâtre, le critique du *Temps* raconte le fait suivant, bien curieux, bien étrange, mais qui, paraît-il, n'est ni nouveau ni inédit :

« Voulez-vous que je vous dévoile un de leurs derniers trucs ?

Vous lisez quelquefois dans les journaux que telle

pièce a fait durant les huit premiers jours 6,000 francs de recette; c'est une façon pour le journal de vous dire : Entrrez, suivez l'monde! Quelques-uns d'entre vous, plus soupçonneux, n'ont pas manqué de se dire :

« Bah, ils disent 6,000 francs, mais si on allait vérifier sur les livres, on verrait bien ce qu'il en manque. »

Eh bien, on ne verrait rien du tout; il y a 6,000 fr. sur les livres, et le directeur n'a pourtant pas fait 6,000 francs. Savez-vous comment il s'y prend, le directeur? Le chiffre d'une recette de théâtre est constaté tous les soirs officiellement par l'Administration des hospices, qui vient prélever le droit des pauvres. La Société des auteurs dramatiques accepte naturellement le chiffre constaté par l'Administration des hospices et règle sur ce chiffre le droit des auteurs. C'est donc ce chiffre admis à la fois et par l'Administration des hospices et par la Commission des auteurs qui est le chiffre officiel et fait loi. Le directeur, qui voit que ses recettes baissent et ne veut pas qu'on le sache, ajoute de sa poche chaque soir un ou deux billets de mille à la somme réellement encaissée. C'est un prêt qu'il se fait à lui-même.

Il est vrai que, sur ces 2,000 francs, l'Administration des hospices prélèvera le droit des pauvres, qui est, je crois, de 6 p. 100. C'est donc 120 francs qu'il en coûtera au directeur.

La Commission des auteurs dramatiques prélève à son tour les 12 p. 100 réglementaires sur ces 2,000 fr. ajoutés. L'auteur les touche chez l'agent de la Société, et les rend de la main à la main au directeur, qui en a fait l'avance.

Il n'en coûte donc que 120 francs au directeur pour avoir le droit de faire mettre dans les journaux :

« Les recettes de ..... se maintiennent toujours au « taux le plus brillant; hier on a encaissé 6,000 francs; « le caissier continue à se frotter les mains. »

*Un Placard chinois.* — Ce curieux document est officiel ; il est extrait du *Blue Book* distribué au Parlement anglais. Il avait été affiché à Canton au mois de juillet dernier :

*Placard anonyme apposé dans la nuit du 29 juillet sur les murs de l'hôpital chinois.*

Toutes relations avec les étrangers sont détestables.
Ces hommes n'ont ni père ni mère.
Leurs descendants sont des animaux.
Jésus est leur ancêtre.
Ils font de vos filles des femmes de diables.
Notre pays a une religion sacrée.
Pourquoi imiterions-nous les diables étrangers?
Notre pays a des dieux puissants.
Et c'est notre devoir sacré d'adorer Shangti.
Sous prétexte d'établir des hôpitaux,
Ils dévoilent en réalité leurs desseins diaboliques.

Nous avons nos docteurs indigènes.
Pourquoi s'adresser aux diables étrangers?
Ils vous attirent en distribuant des médicaments,
Afin de prendre vos femmes.
Une certaine classe de femmes dégradées
Se convertissent et quittent leurs foyers.
Il y a dans un mois quatre dimanches.
Lorsque les femmes viennent de toutes parts,
Et dès qu'elles voient les figures des barbares,
Elles se précipitent au cou des diables étrangers.
Mes paroles ont peu de poids,
Mais elles doivent vous exciter à quelque degré.
Celui qui lacérera ce placard
Est certainement un ami des diables étrangers.

*Une Annonce de roman.* — Voilà les Américains dépassés sur le terrain de la réclame. Voyez plutôt en quels termes l'*Australian Morning Advertiser* annonce la publication de son prochain feuilleton.

« Ces scènes étranges, qui sont traduites de l'espagnol, ont exercé jusqu'ici une influence véritablement funeste. Aussi ne les reproduisons-nous pas sans de légitimes scrupules. La loyauté nous fait un devoir de prévenir nos lecteurs. Que ceux qui ont l'imagination inflammable ou sont accessibles aux émotions fortes rejettent bien loin d'eux ces terribles récits. Qu'ils les fuient, les évitent à tout prix, ou c'en est fait d'eux. Ce drame épouvantable communique de douloureux frissons aux plus apathiques, agite le sommeil des esprits les plus froids, fait verser des torrents de larmes aux

ceptiques qui n'ont jamais eu une apparence d'attendrissement.

« Enfin, et c'est là le point le plus grave, sur dix mille lecteurs de ce fatal roman, on a compté quatre cent vingt-deux cas de folie, neuf cent soixante-dix-sept cas de monomanie, huit cent quatre-vingt-quatorze suicides et mille trois cent quinze disparitions. En avertissant ainsi nos abonnés, nous croyons remplir un devoir d'honneur. Au surplus, nous préparons une édition spéciale avec un autre feuilleton pour tous les souscripteurs qui en feront la demande. »

*Erratum.* — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur,

Dans l'avant-dernier numéro de la *Gazette*, vous avez eu la bonne pensée de réunir les vers publiés par le *Gil Blas* en l'honneur de Victor Hugo. Permettez-moi de vous signaler une petite erreur dans la dernière pièce citée (page 145), et qui est du célèbre architecte Garnier. Vous donnez ainsi le vers qui termine cette pièce :

Il faut parler de Dieu quand on s'adresse à toi.

Or, l'architecte Garnier a dit :

Il faut parler *des dieux*.....

Dire que Hugo est un Dieu, rien n'est plus simple; en faire Dieu, rien n'est plus faux, ou n'a pas de sens.

Recevez, etc.....

E... R. D.

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un homme très âgé demande à visiter un appartement à louer. Le concierge le dévisage ; puis, s'asseyant tranquillement :

« Ça ne peut pas faire votre affaire, Monsieur,

— Pourquoi pas?... je prendrais un bail de six ans.

— Raison de plus ! Le propriétaire n'aime pas les enterrements !... »

« Voyons, Victorine, tous les jours vous faites des erreurs dans vos comptes, et toujours à votre avantage ?

— Mais, Madame, vous ne pouvez pas demander à une pauvre cuisinière de faire des erreurs à votre profit ! » (*Figaro.*)

Examen d'histoire à la Sorbonne :

« Pouvez-vous me dire en quelle année a péri la ville d'Herculanum ?

—Mon Dieu !... Monsieur, je ne me rappelle pas bien la date précise ; mais, pour sûr, c'était un mercredi des Cendres. » (*Gil Blas.*)

Un gentilhomme marié depuis peu a pour maîtresse une cocotte équestre qui lui fait des scènes parce que sa femme est enceinte.

« Eh bien! lui dit un ami à qui il raconte son cas, dis-lui que ce n'est pas de toi! »

(*Echo de Paris.*)

Notre confrère X... est myope et fait la cour à Mme Z... Hier, il passe devant elle sans la saluer :

« Voyez, lui dit Mme Z..., quel prix je dois attacher à vos galanteries! Vous passez devant moi sans même me regarder.

— Madame, répond X... en s'inclinant, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé. » (*Gaulois.*)

En soirée.

Une dame un peu mûre minaude avec un jeune homme.

« Vous comprenez, Monsieur, vous pourriez me compromettre... Je suis obligée de me tenir sur la réserve. »

Le jeune homme, très aimable :

« La *réserve?* oh! Madame, vous voulez dire la *territoriale.* » (*Événement.*)

Entre mondaines :

« Elle ne se décollette plus, dit Mme C...

— Dame! elle comprend qu'il est temps de jeter un voile sur le passé. » (*Annales littéraires.*)

On reprochait dernièrement à un Méridional d'avoir fait des excuses à un homme de rien.

« C'est vrai, répondit-il; je lui ai fait des excuses, mais je les lui ai faites en face. »

Nos domestiques.

Un visiteur se présente chez X..., et demande s'il est là. La bonne le prie d'attendre, et le laisse dans l'antichambre en lui disant qu'elle va aller voir. Elle revient quelques minutes après : « Monsieur est bien fâché, dit-elle, mais Monsieur est sorti. »

(*Écho de Paris.*)

Un homme embarrassé sur la conduite qu'il doit tenir va trouver deux personnes de bon conseil.

La première lui dit : « A votre place, je n'hésiterais pas, j'irais rondement. »

La seconde lui dit : « A votre place, je n'hésiterais pas, j'irais carrément. »

Et c'est absolument la même chose.

(*La Caricature.*)

PETITE GAZETTE. — Voici la lettre par laquelle Mlle Van Zandt a informé son directeur qu'elle croyait devoir se retirer définitivement à la suite des protestations auxquelles avait donné lieu sa rentrée à l'Opéra-Comique :

27 mars 1885.

Mon cher monsieur Carvalho,

Si je n'avais à compter qu'avec la courtoisie du public, je n'hésiterais pas à continuer mes représentations.

Dès que ma présence à l'Opéra-Comique peut provoquer des manifestations extérieures, mon droit comme étrangère est de vous demander encore une fois de résilier le traité qui me lie à votre théâtre.

Personne n'oserait imposer à une artiste l'obligation d'affronter une fois de plus les émotions que je viens de traverser. Je quitte votre théâtre en gardant une reconnaissance profonde au vrai public, qui n'a cessé de me prodiguer ses encouragements et à la très grande majorité de la presse, qui a protesté contre l'injustice faite à l'artiste et contre l'injure faite à la femme.

Les acclamations qui m'ont saluée durant ces dernières épreuves me consoleront largement de la cabale organisée contre moi, et j'emporte la conviction que le public me rendra justice.

Croyez, mon cher directeur, à l'affectueux dévouement de votre reconnaissante

MARIE VAN ZANDT.

NÉCROLOGIE. — Voici les principaux décès de la quinzaine :

23 mars. — Ernest Gouin, régent de la Banque, ancien président du tribunal de commerce de la Seine. Ingénieur-constructeur, M. Gouin avait exécuté des travaux considérables, surtout en lignes de chemin de fer. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

27 — Le célèbre artificier Ruggieri est mort à l'âge de soixante-sept ans. Il avait succédé à son père, créateur de l'importante maison qu'il dirigeait.

28 — Décès de Mme Deletraz (Amélie Méa), connue au théâtre sous le nom de Méa. Elle a joué le drame à l'Odéon et à l'Ambigu. Sa création de l'*Ange de minuit*, de Barr'ère, à l'Ambigu, a été son plus grand succès. Elle avait cinquante ans. Elle laisse une fille, Jeanne Méa, ingénue et jeune première.

— Charles Ceyras, fils de l'ancien représentant, en 1848. Il a collaboré au *Nain jaune*, à l'*Europe*, au *Peuple* et aux *Droits de l'homme*. Il avait cinquante-quatre ans.

— Colmet-d'Aage (Félix-Isidore), membre du Conseil de l'ordre des avocats, à l'âge de soixante-huit ans.

29 mars. — Le baron Brenier, ancien ambassadeur, ancien ministre, grand officier de la Légion d'honneur. Il fit partie du cabinet d'affaires de janvier 1851, et il était ambassadeur à Naples en 1860, lorsque Garibaldi débarqua en Sicile. Il avait soixante-dix-huit ans.

— Le prince Orloff, filleul de Nicolas Ier, ambassadeur de Russie en France de 1873 à 1883. Il est mort dans une propriété qu'il possédait à Fontainebleau, et qui a porté le nom de Bellefontaine. Il avait cinquante-huit ans.

3 avril. — Mort de M. Eugène Rolland, grand officier de la Légion d'honneur, membre de l'Institut, ancien directeur général des manufactures de l'État. Il avait soixante-treize ans.

5 — Décès du Dr Prosper Lucas, ancien médecin aliéniste, connu par son *Traité de l'hérédité naturelle dans les états de santé et de maladie du système nerveux* (1847-50). Il était le frère de Charles Lucas, membre de l'Institut. Il avait soixante-dix ans.

5 — Mlle Petit (Marie-Joséphine-Caroline), connue au théâtre sous le nom de Dica Petit, est morte subitement dans un wagon de chemin de fer qui la transportait en Russie, où

elle se rendait en représentation. Le corps a été descendu à la gare de Compiègne et ramené à Paris.

M^lle Dica-Petit était une remarquable actrice de drame ; elle était jolie, distinguée, et elle excellait dans les rôles de princesses et de grandes dames. Elle avait été très remarquée, il y a deux ans, à la Gaîté, dans la reprise d'*Henri III et sa cour,* où elle interprétait le rôle de la duchesse de Guise. Mais elle avait surtout joué en Russie. Elle n'était âgée que de quarante-quatre ans.

6 — Le poète marseillais Victor Gelu vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans. Ses chansons provençales, qui forment un gros volume, sont très populaires dans le Midi.

---

# VARIÉTÉS

---

## LE REGISTRE DE LA GRANGE

### SES ORIGINES ET SON HISTOIRE

Nous trouvons, dans le dernier numéro du *Moliériste,* un très curieux article relatif au Registre de La Grange. Nous en reproduisons ci-après les parties les plus intéressantes :

Le fameux *Journal* de La Grange, dont on a si longtemps attendu la publication, et que la Comédie-Française a fait luxueusement imprimer à ses frais en 1876, a été justement appelé par M. Édouard Thierry « le Livre d'Or de la Maison de Molière ». Il est le seul

témoin de la vie quotidienne du Maître, l'historien fidèle du théâtre qu'il avait fondé.

Une lettre, que nous avons retrouvée aux Archives de la Comédie, nous permet de préciser la provenance de ce précieux *Journal.*

Voici ce document :

*A Monsieur,*
*Monsieur Des Essards* (sic), *pensionnaire*
*du Roy, rue de Vaugirard,*
*à Paris.*

Monsieur,

Mde Varlet, parente de Messieurs et Mesdames De la Grange[1] et Verneuil[2], vos anciens confrères, très sensible au cadeau qui lui a été fait l'année dernière *à l'occasion du journal de monsieur Desgranges* (*sic*), se recommande aujourd'hui à la bienveillance de votre Compagnie, persuadée qu'elle sera sensible au malheureux état où elle se trouve. Elle est depuids deux mois malade d'un cathare et d'une grosse fièvre, elle ne craint point de vous représenter que cet accident l'a jetté dans le plus grand détroit, n'ayant pour subsister elle et sa fille que quatre cent livres de revenu viager; elle se flatte, Monsieur, que votre Compagnie, connue par sa bienfaisance et en faveur de la mémoire de ses anciens confrères, voudra bien venir à son secours dans son besoin urgent, et elle en conservera une éternelle reconnaissance.

Cette Dame compte, aussitôt après son rétablissement

---

1. Charles *Varlet* de La Grange (1639 † 1er mars 1692) et Marie Ragueneau de l'Estang (18 mai 1639 † 3 février 1727).

2. Achille *Varlet* de Verneuil (1636 † 26 août 1709) et Marie ou *Marotte* Vallée (Th. du Marais au commencement de 1673).

qu'elle prévoit n'estre pas long, du moins elle l'espere, se retirer à la campagne avec sa fille, et, comme *elle a les portraits de Messieurs et de Mesdames De la Grange et Verneuil*, si ces tableaux étoient agréables à votre Compagnie, elle se feroit un véritable plaisir de les lui offrir.

J'ai l'honneur d'estre tres parfaitement,

Monsieur,

Votre très humble et tres obeissant serviteur.

PUCELLE,

*Ancien procureur au Châtelet* [1],
*rue Mazarine.*

Paris, ce 29 juillet 1786.

*P.-S.* Mde Varlet[2] demeure toujours rue Gillecœur, hotel Saint-Louis, au 3e étage, no 8.

Ainsi, en 1785, le registre de La Grange, ou — pour mieux dire — son *Extraict* particulier des recettes, n'était pas sorti de sa famille. Une descendante, du nom de Varlet (étrangère au théâtre au point de ne pas savoir exactement le nom de guerre de son aïeul), en faisait don aux comédiens. Quel fut leur remercîment?

1 Pucelle avait succédé, en 1748, à Begin, rue Mazarine, faubourg Saint-Germain : en 1782, Renard succède à Pucelle, rue Hautefeuille.

2. Cette dame Varlet était alliée, non pas à la famille de La Grange, qui n'eut que des filles, mais à celle de son frère aîné Verneuil, dont un fils, Jean-Achille Varlet (de Troyes, selon l'*Almanach Royal*), fut procureur au Parlement de Paris, et mourut rue de Nevers, le 13 mars 1720. De son mariage avec Marguerite Miget naquit Pierre Varlet, baptisé le 30 janvier 1720; la dame Varlet de 1785 était probablement sa veuve. — Il y a encore aujourd'hui des Varlet à Amiens et à Poix (Somme).

Les registres des délibérations du Comité sont muets sur ce point : mais un livre de comptes va nous renseigner sur la nature du « cadeau » fait à la donatrice.

On lit, en effet, au *Contrôle des Mémoires du mois de septembre* 1785 [1] :

144 — Ordre de la Comédie de payer à Mad VARLET
*pour un registre* la somme de . . . . . . . . . . 250 llv.

et sur une feuille volante, retrouvée dans un classement de pièces comptables :

« Monsieur Bellot (*c'était le caissier*) comptera à Monsieur Des Essarts la somme de deux cent quarente livres en or pour être remis à madame Varlet dans un Rouleau de Ruban.

A l'Assemblée, ce 5 septembre 1785.

DES ESSARTS. MOLÉ. DE BELLECOUR. CONTAT.
DE LA CHASSAIGNE. N : SUIN. OLIVIER. ST-VAL-CADETTE.
JOLY. DE RAUCOUR.

*Enregistré ce 5 septembre* 1785.

Nº 144e. — *Signé :* DE PLAN.

Ainsi donc, depuis le mois de septembre 1785, le *Journal* de La Grange appartenait aux comédiens, payé de leurs deniers.

Il est cité pour la première fois dans une brochure de 1790 intitulée : *Observations pour les Comédiens*

1. Registre 49. Compte journalier des recettes et dépenses, etc.; jetons (1er avril 1783-1791).

*Français sur la pétition adressée par les auteurs dramatiques à l'Assemblée nationale*[1], et déjà il était sorti du théâtre, emprunté par une sociétaire, Mme Suin :

Monsieur Dépland voudra bien remettre *pour aujourd'hui*, à Madame Suin, le *Registre de la Grange.*

A l'Assemblée, ce mercredi 2 décembre 1789.

LA CHASSAIGNE.
CONTAT. BELLECOUR.

Prêté pour un jour, le fameux Journal ne rentra au théâtre qu'en 1818, après la mort de Mme Suin.

Il n'y devait pas rester longtemps.

Lemazurier, alors archiviste et secrétaire du Comité, entreprit une *Histoire du théâtre et de la troupe de Molière*, pour laquelle il eut souvent besoin du précieux registre, qui déjà avait été communiqué à Auger; pour le consulter à loisir, Lemazurier crut pouvoir l'emporter chez lui; mais le travail avait affaibli sa vue, il devint aveugle, se retira définitivement à Versailles en 1830 et y mourut le 7 août 1836.

L'année précédente, M. Regnier venait d'être nommé sociétaire : comédien érudit, curieux et chercheur, il demanda, comme c'était son droit, à pénétrer dans les Archives, déposées pêle-mêle dans deux petites pièces situées sur l'emplacement actuel de notre Bibliothèque.

1. Paris, Prault, in-8° de 36 pages (pages 19 et 20).

L'inspecteur du matériel, M. Laurent, était volontiers ennemi des innovations; mais Desmousseaux, le doyen du Comité, comprit la nécessité de disputer aux rats, à l'humidité, à la poussière, les précieux documents accumulés depuis un siècle et demi. M. Regnier fit une première inspection du capharnaüm; il vit qu'il ne pourrait, seul, venir à bout de ce travail et se fit adjoindre un employé du contrôle, M. Raguet, vieillard d'une soixantaine d'années, qui reçut, à cet effet, une petite allocation supplémentaire de cinquante francs par mois.

On fit un premier classement des registres et des cartons. Les autographes nécessitèrent la confection d'un cachet ou poinçon spécial destiné à estampiller chaque pièce.

M. J. Taschereau venait de fonder sa première *Revue rétrospective;* il y publia sous ce titre : *La Troupe de Molière* [1], une analyse des registres de La Thorillière et d'Hubert, qui lui avaient été communiqués. En réponse à cet article, que le rédacteur terminait en déplorant la disparition du *Registre de La Grange*, « un acteur du Théâtre-Français » écrivit « à M. le directeur du *Monde dramatique* » une lettre, que l'on trouve à la page 190 du tome I[er] de cette curieuse Revue du théâtre ancien et moderne, par laquelle il annonce qu'« actuellement

1. Année 1835, tome III de la 2e série, p. 148-160.

occupé de mettre en ordre les archives de la Comédie, il a, après de laborieuses recherches, retrouvé le registre de La Grange », d'après lequel il a même rédigé plusieurs articles, dont il commence la publication sous le titre de *Mémoires inédits sur la Comédie française*, par MM. Regnier, sociétaire du Théâtre-Français, et H. Egmont.

M. Regnier avait pensé que le registre disparu avait pu rester entre les mains de Lemazurier; il avait donc écrit en ce sens à M. le maire de Versailles, et peu de jours après il avait reçu une lettre de M. le Dr Lemazurier, frère de l'archiviste-secrétaire, accompagnant l'envoi non seulement du *Journal* réclamé, mais encore d'un manuscrit inédit de son frère : l'*Histoire de la troupe de Molière.*

M. Taschereau demanda à publier au moins des extraits de La Grange; mais cette faveur lui fut refusée. Un ami de M. Regnier, M. Ed. Charton, en fit seulement une analyse dans le *Cabinet de Lecture* et dans le *Musée des Familles* [1].

M. Regnier, comprenant l'importance de ce document que la Comédie avait failli perdre à jamais, eut la patience, au milieu de ses travaux et occupations multiples, d'en faire lui-même une copie qu'il a donnée

---

1. *Le Manuscrit de La Grange*, par Ed. Charton (*Le Cabinet de Lecture*), 8e année (1837), no 437, in-4o, et le *Musée des Familles* de décembre 1837, pages 86-88).

plus tard à son ami Charles Mathews, le célèbre comédien anglais, copie qui fut détruite dans l'incendie de sa belle bibliothèque.

Plus tard, il fut permis à M. Taschereau d'en faire faire une autre copie, à la condition expresse qu'elle ne serait pas livrée à l'impression sans l'assentiment de la Comédie.

Sous la direction de M. Arsène Houssaye, le précieux original fut prêté à M. Fould et resta plus d'une année sur la table du salon du ministre, exposé à plus d'un péril. Réintégré sous M. Empis, il fut demandé par le bibliophile Jacob et par M. Eudore Soulié. Ce fut alors que la Comédie résolut de le faire imprimer à ses frais.

L'impression, confiée à M. Claye, ne fut commencée que sous l'administration de M. Ed. Thierry, qui se chargea de le présenter au public; à M. Émile Perrin était réservé l'honneur d'en presser la publication et de signer, avec le doyen, M. Got, les premiers exemplaires destinés aux sommités de la littérature et de l'art.

GEORGES MONVAL.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 8 — 30 AVRIL 1885

---

SOMMAIRE.



---

LA QUINZAINE. — *Réception de M. de Lesseps.* — M. Ferdinand de Lesseps, élu à l'Académie française en remplacement d'Henri Martin, est venu prendre séance et a prononcé le discours traditionnel le jeudi 23 de ce mois. Il avait pour parrains MM. Victor Hugo et Edouard Pailleron. La cérémonie était présidée par M. Ernest Renan, directeur de l'Académie, assisté de MM. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, et Victor Cherbuliez, chan-





celier. L'affluence était considérable; M. de Lesseps est, en effet, très populaire, et entendre M. Renan est un régal du plus haut goût.

Il nous semble, au moins pour ce qui concerne M. de Lesseps, qu'il y a eu un peu de désillusion. On s'attendait à un discours très substantiel et très nourri, et on n'a eu, en somme, qu'une causerie fine et spirituelle à coup sûr, mais singulièrement écourtée. Si tout le discours de M. de Lesseps tient plus de quatre pages dans la brochure académique habituelle, nous en serons fort étonnés! Il n'a été question dans cette harangue, qui ressemblait beaucoup trop à une improvisation, ni des grands travaux de M. de Lesseps ni du grand historien qu'il remplaçait. A peine a-t-il effleuré en quelques mots une sorte de panégyrique d'Henri Martin, dont l'éloge demeure toujours à faire. M. de Lesseps a eu cependant un grand succès : il parle bien, et il a surtout parlé d'une voix plus claire et plus nette que d'habitude : seulement il avait déjà fini alors que tout le monde supposait qu'il n'en était encore qu'à l'exorde de son discours.

De ce discours nous retiendrons le passage suivant, où l'illustre créateur de l'isthme de Suez a résumé assez heureusement le caractère historique et littéraire des grands vulgarisateurs modernes de notre histoire nationale.

« Chez Michelet, dit-il, c'est la poésie. A chaque intant son imagination ouvre des vues profondes sur des

horizons nouveaux devant lesquels la pensée s'arrête et s'étonne.

« Augustin Thierry, érudit passionné, écrivain de race, évocateur d'un monde disparu, est, par-dessus tout, un peintre d'une netteté de lignes et d'une puissance de coloris incomparables.

« L'histoire de Guizot, comme celle de Mignet, est un système : philosophique chez l'un, politique chez l'autre, montrant dans le mouvement des faits leur enchaînement, leurs conséquences et leurs causes.

« Thiers excelle à raconter les événements, à mettre en scène les situations, à élucider les questions les plus spéciales et les plus obscures. Sa dominante est la clarté; celle d'Henri Martin est la justice. Et cet amour de la justice qui est dans son esprit vient de cet amour de la patrie qui est dans son cœur.

« Lui, l'homme de conviction et même de parti, si absolu dans sa croyance, si invariable dans sa conduite, si entier dans les débats, dépouille toute passion dès qu'il entre dans l'histoire. Témoin ému de toutes nos gloires, il ne refuse son admiration à aucune. Il est aussi enthousiaste des druides que des martyrs de la première Église chrétienne ; de Jeanne d'Arc que de Henri IV; des victoires de Louis XIV que de celles de la première République; du premier Empire que de la Convention. Il s'agit toujours pour lui de la France, et il ne voit qu'elle; aucune restriction n'arrête son patriotisme, aucun calcul

ne le diminue. Quelles que soient leurs opinions ou leurs croyances, tous ceux qui servent et grandissent la France sont les siens. C'est un bel exemple à conseiller, Messieurs, et à suivre. »

C'est M. Renan qui a répondu. A la spirituelle causerie de M. de Lesseps a succédé un discours plein d'ampleur à tous les points de vue : cette histoire de l'isthme de Suez et les considérations qui s'y rapportent et qu'on attendait de M. de Lesseps, c'est M. Renan qui les a exposées dans le langage le plus élevé, le plus lucide et, par endroits, le plus patriotique du monde. Beaucoup de finesse aussi et surtout d'esprit. Renan a tenu sous le charme, pendant une heure, cette brillante assemblée, où il occupe sans conteste l'une des deux ou trois premières places.

Il a voulu répondre d'abord à ceux qui, dans l'Académie ou hors de l'Académie, avaient tenu l'élection de M. de Lesseps pour intempestive, et c'est au milieu des applaudissements redoublés et en quelque sorte de l'acclamation générale qu'il a prononcé les paroles suivantes, dont la conclusion a produit un effet inexprimable :

« Les personnes qui, un moment, ont été surprises de votre élection connaissaient donc bien peu l'esprit de notre Compagnie. Vous avez cultivé le plus difficile des genres, un genre depuis longtemps abandonné parmi nous, la grande action ; vous avez été du petit nombre de ceux qui ont gardé la vieille tradition française de la

vie brillante, glorieuse, utile à tous. La politique et la guerre sont de trop hautes applications de l'esprit pour que nous les ayons jamais négligées. Le maréchal de Villars, le maréchal de Belle-Isle, le maréchal de Richelieu, le maréchal de Beauvau n'avaient pas plus de titres littéraires que vous. Ils avaient remporté des victoires. A défaut de ce titre, devenu rare, nous avons pris le maître par excellence en fait de difficulté vaincue, le joueur hardi qui a toujours gagné son pari dans la poursuite du probable, le virtuose qui a pratiqué avec un tact consommé le grand art perdu de la vie. Si Christophe Colomb existait chez nous de nos jours, nous le ferions membre de l'Académie. Quelqu'un qui est bien sûr d'en être, c'est le général qui nous ramènera un jour la victoire. En voilà un que nous ne chicanerons pas sur sa prose, et qui nous paraîtra tout d'abord un sujet fort académique. Comme nous le nommerons par acclamation, sans nous inquiéter de ses écrits! Oh! la belle séance que celle où on le recevra! Comme les places y seront recherchées! Heureux celui qui la présidera!... »

Et que de passages encore, heureux et pleins d'à-propos, seraient à citer, si nous disposions de plus de place! Nous renvoyons le lecteur à ces pages charmantes et élevées à la fois. Nous nous bornerons à une dernière citation qui a fait sourire tout le monde :

« Déjà vous jouissez presque des jugements de la

postérité. Votre vieillesse heureuse, puissante, honorée, rappelle celle que l'on prête à Salomon, l'ennui sans doute excepté. L'ennui, vous n'avez jamais su ce que c'est; et, quoique très bien placé pour voir que tout est vanité, vous ne vous êtes jamais, je crois, arrêté à cette pensée. Vous devez être très heureux, Monsieur; content de votre vie, indifférent à la mort, car vous êtes brave. Vous éprouvez, disiez-vous dans une de vos conférences, quelque inquiétude en songeant qu'au jour du jugement dernier l'Eternel pourra vous reprocher d'avoir modifié sa création. C'est là une crainte bien éloignée; rassurez-vous. S'il y a quelqu'un dont l'attitude dans la vallée de Josaphat ne me cause aucune appréhension, c'est bien vous. Vous y continuerez votre rôle de charmeur, et quant au grand juge, vous saurez facilement le gagner. Vous avez amélioré son œuvre; il sera sûrement content de vous. »

Après la séance M. de Lesseps et ses deux parrains, Victor Hugo surtout, ont été acclamés par la foule. Victor Hugo et de Lesseps, à quelques années près du même âge, jouissent en effet déjà de l'immortalité qui doit à jamais suivre leurs noms dans les âges futurs. Ils survivent, en quelque sorte, à leur gloire, et le jugement de la postérité a commencé pour eux.

L'Art français et le Louvre. — M. Castagnary a prononcé récemment à la Sorbonne, devant les délé-

gués de la Société des Beaux-Arts, un discours dans lequel il fait une charge à fond de train contre le classement des tableaux de l'École française au Louvre. Voici le passage principal de ce discours, dont toutefois nous ne donnons les conclusions que sous bénéfice d'inventaire :

« Entrez au Louvre, et cherchez l'École française : vous ne la trouverez pas, ou vous la trouverez dans un tel état de morcellement, de dispersion, d'écrasements de toute nature, que c'est presque comme si elle n'existait pas.

D'abord, elle est coupée en deux. Tandis que l'école de David, avec tout ce qui l'a précédée, se trouve au premier étage du nouveau Louvre, les peintres venus depuis ont été déportés très loin de là, au second étage du vieux Louvre. Et quelles salles que celles de ce second étage, auquel on accède par un escalier de service ! L'été, le soleil y brûle les toiles, et l'hiver la chaleur du calorifère continue l'œuvre de destruction : la *Barque du Dante*, le *Massacre de Scio*, tombent en écailles.

Non seulement l'école entière est ainsi brisée en deux, mais il arrive souvent que l'œuvre d'un même maître est brisée aussi, je veux dire disséminée dans plusieurs salles. Delacroix est à la fois en haut et en bas, au premier et au second étage. David a des tableaux à

droite et à gauche, dans la salle du XVIII<sup>e</sup> siècle et dans la salle des Sept Cheminées.

Voulez-vous prendre notre école par le commencement, nos maîtres des XV[e] et XVI[e] siècles ? Il faut aller chercher, vers le milieu de la galerie du bord de l'eau, une petite porte qui vous mène dans une salle étroite et obscure. C'est là que sont placés les Clouet et les tableaux si fins, si intéressants, de nos primitifs.

De là, vous passez sans transition au *Saint Bruno* de Lesueur et aux *marines* de Joseph Vernet. Puis, au moment où vous alliez vous croire décidément dans les galeries consacrées à la France, vous vous heurtez à l'école anglaise, peu nombreuse, il est vrai, mais suffisante pour former à cette place un point d'arrêt illogique.

Les deux salles des XVII[e] et XVIII[e] siècles et la salle des Sept Cheminées sont belles, mais sans lien entre elles.

La salle des Sept Cheminées, dans laquelle on a rassemblé la peinture du temps de l'Empire et de la Restauration, se comprenait quand les salles de la peinture française lui faisaient suite. C'était une sorte de *tribune*, de *salon carré*, spécial à la France : on entrait par cette salle dans la galerie française ; mais, aujourd'hui que la peinture française a cédé la place au musée Campana, cette tribune n'a plus de raison d'être ; elle

ne mène à rien ; elle est en l'air, si je puis dire, et, comme la galerie Lacaze, elle ajoute un morcellement de plus au morcellement de notre malheureuse école. Il y a là David, Gros, Guérin, Girodet, Gérard, Prud'hon, Géricault, tout le début du siècle.

Certes, il fut admirable ; mais comment comprendre la révolution opérée par David, si on ne le fait précéder par les Boucher et suivre par les romantiques ?

De même, comment comprendre la révolution opérée par Théodore Rousseau et les autres paysagistes, si les paysages à fabriques de la Restauration ont complètement disparu ?

Il ne faut pas craindre de le dire, cet éparpillement, contraire d'ailleurs à toutes les règles reçues en matière de classement, est mortel pour l'École française, dont il empêche de suivre le développement et dont il détruit toute la philosophie. »

LES CONCERTS SOUS LA COMMUNE. — Le directeur des ambulances de la Commune donna, on s'en souvient, deux concerts fameux, au palais des Tuileries, au bénéfice des œuvres de bienfaisance de son gouvernement. Voici la lettre emphatique et merveilleuse par laquelle ce directeur, le docteur Rousselle, fit appel au public, par l'organe de la presse, pour l'attirer à ces concerts, qui eurent lien les 11 et 18 mai 1871.

MAISON DU PEUPLE[1].

Palais des Tuileries, le 26 floréal 79.

Citoyen Rédacteur,

Veuillez, si possible, insérer les lignes suivantes:

Deux fois déjà les somptueux appartements des Tuileries ont retenti des hymnes sublimes de la grande Révolution Française: deux fois ce repaire de la tyrannie bâti par les despotes avec l'or sué par le peuple, a vu le peuple calme dans sa puissance, superbe de dignité, rentrant en possession de son bien, applaudir le génie dans sa lutte éternelle contre la force brutale.

Ce palais souillé par les orgies de la royauté et de l'empire a été purifié par la présence du Peuple, l'unique souverain, qui, loin d'abuser de sa force, a su faire une bonne action de ce qui pouvait être une scène de destruction et de pillage.

Les veuves et les orphelines des citoyens morts pour la République profiteront de ces fêtes nationales.

La faveur marquée qui les accueille et l'expérience acquise ont engagé le citoyen docteur Rousselle à donner jeudi, 18 mai, un grand concert de jour dans des conditions nouvelles et tout à fait démocratiques : à midi, les portes du palais s'ouvriront à deux battants devant le flot populaire au prix unique d'*un franc ;* des orchestres circuleront avec la foule dans les longues galeries s'arrêtant par intervalles pour soulever par leur

1. Cette lettre est écrite sur une feuille de papier à entête de la maison de l'Empereur, où figure la surcharge, en grosses lettres, de Maison du Peuple.



puissante et mâle harmonie, l'enthousiasme de tout ce qui sent un cœur d'homme et de citoyen battre dans sa poitrine.

Des poètes populaires, nouveaux Tyrtées, diront leurs œuvres énergiques.

Le grand prophète des *Châtiments*, notre Victor Hugo, ne sera pas oublié ; il est bon que les vers impitoyables dont il flagelle l'infâme, fassent tressaillir les lambris mêmes sous lesquels l'infâme a préparé pendant vingt ans tous ses crimes ; il est juste que le cynique gredin soit marqué à l'épaule dans la salle du Trône par le fer rouge du grand justicier.

Donc à jeudi. Le Peuple convoqué ne manquera pas au rendez-vous, et nos braves soldats, en tombant par la cause de la Révolution sociale, pourront se dire que leurs femmes et leurs enfants ne seront pas abandonnés.

Vive la Commune !

Merci d'avance.

Salut et Fraternité,

N. Rousselle

*dmp.*

Visite des appartements tous les jours de dix heures du matin à six heures du soir.

50 *centimes d'entrée.*

Le Théatre de la Cour a Compiègne. — M. Alphonse Leveaux, connu au théâtre sous le pseudonyme

d'Alphonse Jolly [1], vient de publier chez Tresse, sous le titre de *Théâtre de la Cour à Compiègne* (1852-69), une curieuse relation des spectacles donnés sur le théâtre de ce château impérial pendant le règne de Napoléon III. Nous résumerons rapidement cet intéressant volume.

La salle de spectacle du château de Compiègne date de 1832 ; elle fut construite à l'occasion du mariage de la princesse Louise, fille aînée de Louis-Philippe, avec le roi des Belges, Léopold Ier, sur l'emplacement d'un jeu de paume situé vers l'extrémité nord du palais. Elle est élégante, très ornée, mais mal commode. Vers la fin du règne de Napoléon III, en 1867, l'érection d'une nouvelle salle fut commencée sous la direction de l'architecte Ancelet, du côté de l'aile nord du château. Elle devait coûter 2 millions ; mais les événements de 1870 en ont suspendu la construction, qui sera reprise Dieu sait quand !

Pendant l'empire, quarante-neuf représentations furent données sur le théâtre du château de 1852 à 1869.

1. Sous ce pseudonyme, Alphonse Leveaux a donné quelques jolies comédies avec Labiche, notamment *la Grammaire* et *le Baron de Fourchevif*. « J'avais, nous dit l'auteur dans son livre, dû prendre un pseudonyme — Alphonse Jolly — pour collaborer avec Labiche, mon nom n'allant pas avec le sien. Qui sait? Labiche et Leveaux! on aurait ri ; c'était à éviter... aussi Labiche m'avait-il dit à la première pièce que nous avions faite ensemble : « Mon cher ami, il faut prendre un pseudonyme ; tu ne peux garder ton nom !... »



La Comédie-Française, le Gymnase, le Vaudeville, les Variétés et l'Odéon y jouèrent successivement leur répertoire nouveau et ancien. Le théâtre impérial eut même la primeur de quelques pièces nouvelles qui, telles que *la Maison de Penarvan*, de Sandeau, furent sifflées le lendemain à Paris, précisément parce qu'on les avait d'abord représentées à Compiègne. En dehors de ces théâtres, il y eut à Compiègne d'autres représentations données par des entreprise théâtrales d'un ordre moins élevé ; mais ces représentations furent uniques pour les scènes suivantes : Porte-Saint-Martin (*le Bossu*) ; Ambigu (*l'Aïeule*); Cluny (*les Inutiles*); Palais-Royal (*la Grammaire* et *la Consigne est de ronfler*); théâtre Déjazet (*les Prés-Saint-Gervais*). Mlle Déjazet fut admirablement reçue à Compiègne. C'était le 24 novembre 1862. L'empereur et l'impératrice firent un accueil tout particulièrement aimable, et même affectueux, à l'illustre comédienne, qui avait alors plus de la soixantaine.

L'étiquette la plus scrupuleuse présidait à ces spectacles de Cour. Ils commençaient généralement entre huit heures et demie et neuf heures pour finir de onze heures et demie à minuit. Pendant les entr'actes les valets en grande livrée passaient des rafraîchissements aux spectateurs. La représentation était froide et presque toujours silencieuse ; on n'applaudissait qu'après l'empereur et l'impératrice. Mais les souverains n'aimaient

pas le même genre de spectacle. L'empereur préférait les pièces gaies; l'impératrice aimait mieux les drames, et elle avait la larme très facile. Quant à l'empereur, il lui arrivait souvent, pendant la représentation, de penser à toute autre chose, et même de quitter brusquement la salle au milieu du spectacle.

Il était de règle que les auteurs décorés dînassent à la table impériale; les autres prenaient leur repas à la table du commandant du palais. Quant aux acteurs, on leur servait un grand souper après la représentation, et un train spécial les remmenait ensuite à Paris.

Le livre d'Alphonse Jolly donne, pour chaque représentation, la liste des assistants. Ces listes se renouvelaient chaque fois; cependant quelques noms s'y retrouvaient presque invariablement; enfin l'un d'eux fut de toutes les listes sans exception; nous avons nommé l'architecte Viollet-le-Duc, le même qui depuis...

THÉATRES.—M. Edouard de Rezské, l'excellente basse chantante que nous avons si souvent applaudie au Théâtre-Italien de la place du Châtelet, a débuté avec succès, le lundi 13 avril, à l'Opéra, dans le rôle de Méphistophélès du *Faust* de Gounod. Cet artiste a une voix puissante et bien timbrée, et il a chanté avec beaucoup de chaleur la ronde du Veau d'or, la sérénade, la scène de l'Eglise, et surtout le trio final où Mme Devriès et le ténor Sellier ont d'ailleurs partagé son succès.

— Le 16 avril, l'Odéon a donné la première représentation du *Divorce de Sarah Moore*, drame en trois actes, tiré par Jacques Rozier du roman que cet écrivain a publié sous le même titre à la librairie Heymann et Pérois en 1879. On sait que Jacques Rozier est le pseudonyme de Mme Jules Paton. Sa pièce a paru bien audacieuse, et pour un sujet aussi scabreux que celui qu'elle traite, — une grosse histoire de séduction suivie du divorce et du remariage du héros de la pièce, — il a semblé aussi que l'auteur manquait de l'expérience nécessaire pour en traiter et en faire accepter les développements. La première soirée a été des plus houleuses; la seconde, au contraire, d'un silence trop significatif, si bien que la pièce a dû être retirée définitivement de l'affiche avant sa troisième représentation. Elle renferme cependant quelques scènes très délicates et très fines que le public, malgré ses nerfs, a applaudies comme elles le méritaient. Pierre Berton, qui débutait de nouveau à l'Odéon dans le rôle principal de ce malencontreux drame, a fait de son mieux tête à l'orage pour sauver la pièce; il a eu un succès personnel très grand. On a également bien accueilli Cornaglia, Keraval, Mlles Hadamard et Baréty, et surtout une nouvelle petite comédienne de dix ans, Mlle Stehlé, qui débutait dans un rôle d'enfant qu'elle a interprété avec beaucoup d'aplomb et de naturel à la fois.

— Le lendemain 17, reprise à l'Ambigu du drame

le plus populaire de Frédéric Soulié, *la Closerie des Genêts*, qui n'a vraiment pas encore trop de rides malgré ses trente-neuf ans d'existence. A signaler dans l'interprétation Paul Giron, Courtès, Mmes Defresnes, Gilbert, Nancy-Vernet et surtout M. Laray, qui s'est montré tout à fait supérieur dans le personnage de Kérouan.

—Le 23, le Palais-Royal a donné *Cherchons papa*, vaudeville en trois actes, de MM. V. Bernard et Ordonneau, qui ne nous paraît pas devoir rompre encore la déveine qui pèse depuis quelque temps sur ce théâtre. La pièce s'appelait d'abord *la Recherche de la paternité*, titre bien sévère pour une scène qui a la prétention d'être aussi gaie. Mais, en changeant de titre, la pièce n'a malheureusement subi que ce changement, et elle n'a amusé qu'à moitié, malgré son interprétation réellement supérieure : Dailly, Raimond, Milher, Hyacinthe, et surtout Mmes Mathilde et Lavigne, ont fait assaut de verve et de fantaisie grotesque, sans parvenir à les communiquer suffisamment à leurs rôles.

—Le 25, première représentation, à l'Opéra-Comique, d'*Une Nuit de Cléopâtre*, trois actes posthumes de Victor Massé, sur un livret de Jules Barbier, d'après une nouvelle de Th. Gautier. Ce grand ouvrage était d'abord destiné à l'Opéra, où la reprise d'*Aïda*, dont la scène se passe également en Égypte, empêcha sa représentation. M. Carvalho a eu la main heureuse en l'accueillant après la mort de Victor Massé, car *Une Nuit de Cléo-*

*pâtre* a pleinement réussi. Le troisième acte a été surtout acclamé; il contient, en effet, les parties les plus saillantes de l'œuvre, et il constitue même une des choses les plus considérables et les mieux venues au point de vue artistique qu'ait écrites Victor Massé. Mme Heilbronn et M. Talazac chantent ce long duo d'amour, — car l'opéra nouveau, à l'exemple de *Lalla Rouk* et du *Saïs*, n'est guère qu'un grand et voluptueux duo, — avec un charme exquis de la part de Mlle Heilbronn, et la puissance en plus pour Talazac, qui est toujours en progrès. Taskin et Bouvet n'ont que des rôles épisodiques; mais une débutante, Mlle Reggiani, qui a eu de beaux succès en province, a vivement réussi dans le rôle, cependant secondaire, qu'elle avait à créer. En somme, Talazac et Mlle Heilbronn représentent toute la *Nuit de Cléopâtre* à eux seuls; c'est assez dire qu'ils en assureront le durable et fructueux succès.

VARIA.— *Bilan ministériel.* — L'avènement du nouveau ministère et le changement dont il a déjà été l'objet pour les finances et pour les travaux publics, par suite de la démission de M. Clamageran, donne un vif intérêt au tableau suivant de la consommation énorme des ministres faite depuis quinze ans :

Depuis le 4 septembre 1870, le ministère de l'intérieur a eu vingt-cinq titulaires. M. Allain-Targé est le vingt-sixième.

Le ministère de la guerre a vu passer quatorze ministres avant le général Campenon qui y revient aujourd'hui pour la troisième fois.

Aux affaires étrangères, treize ministres, avant M. de Freycinet, qui y revient pour la deuxième fois.

Aux finances, M. Sadi-Carnot est le dix-huitième.

A la justice, seize ministres se sont succédé avant M. Brisson.

A l'instruction publique, seize ministres également avant M. Goblet, son nouveau titulaire.

A la marine, quatorze ministres avant l'amiral Galiber.

Aux travaux publics, M. Demôle arrive vingt-deuxième.

Aux postes et télégraphes, M. Cochery toujours — six fois ministre — jusqu'à M. Sarrien.

A l'agriculture et au commerce, vingt-trois ministres. L'agriculture et le commerce forment à présent deux départements séparés.

Total :

Cent vingt-deux ministres en quinze ans ;

Cent soixante-deux nominations de ministres signées par les présidents successifs de la République : Thiers, le maréchal de Mac-Mahon et M. Jules Grévy.

L'écart entre le nombre des ministres et le chiffre des nominations ministérielles s'explique par les réapparitions des mêmes personnages.

*Sonnet à Musset.* — Les *Annales littéraires* de notre ami Ad. Brisson ont ouvert un concours de poésie en l'honneur d'Alfred de Musset. Il y a eu cent quatre-vingt-onze concurrents. Sarcey, chargé de juger les candidats, assure qu'il a lu tous leurs envois. Bien à plaindre Sarcey!... Enfin notre confrère a conclu au couronnement, — comme premier prix, — du sonnet suivant, qui a pour auteur M. Emile Trolliet, professeur de rhétorique au lycée de Laval.

Il mourut. Pour jamais sa tendre âme inquiète
S'endormit près du saule et sous les calmes cieux,
Et de la muse en deuil sur cette chère tête
Tombèrent des baisers longs et silencieux.

La jeunesse pleura, veuve de son poète;
Et tous ceux qu'unissait l'amour mystérieux
Venaient, couples muets, à cette ombre muette,
Avec des fleurs aux mains et des larmes aux yeux.

Et ce fut tout. On l'aime, et pourtant on l'oublie;
Et Paris, la cité de piédestaux remplie,
N'en trouve pas un seul pour son fils immortel.

Pour le chantre divin de l'humaine tendresse,
Rêveur au front élu qu'eût honoré la Grèce,
Vivant, par des lauriers, et mort, par un autel.

Ça ne fait rien! la poésie nous semble en ce moment bien malade. En effet, il y a eu au concours poé-

tique des *Annales* quatre-vingt-dix pièces de vers plus médiocres ou plus mauvaises que ce médiocre sonnet-là !...

*Amour et Revolver.* — A propos d'un procès récent fait à une jeune étudiante qui avait voulu punir l'abandon de son amant, élève des écoles, en le tuant d'un coup de revolver, notre confrère Georges Duval de *l'Événement* déclare que la fameuse chanson de Musette a besoin d'une rédaction nouvelle, et il propose la suivante :

En voyant le nouveau modèle
Des fusils à doubles battants,
Je me suis rappelé la belle
Que j'aimais quand j'avais vingt ans.
Et, souvenirs bien légitimes,
Pensif, je suis resté devant
Les vitres de monsieur Devismes
Où ma belle restait souvent.

Ah ! oui, ma jeunesse est bien morte,
S'il n'est pas mort, ton souvenir,
Et, si tu frappais à ma porte,
Le commissaire irait t'ouvrir,
Puisqu'à ton nom toujours je tremble,
L'été, le printemps ou l'hiver :
Quand je crois t'entendre, il me semble
Entendre armer un revolver.

Mes pistolets, mon casse-tête,
Ces vieux témoins de notre amour,
Déjà prennent un air de fête
Quand je parle de ton retour.
Viens, tu reconnaîtras, ma chère,
Tous ceux qu'en deuil mit ton départ ;
Tes vieux ustensiles de guerre,
Ton vitriol et ton poignard.

Bien le bonsoir, jeune adorée,
Que le conjungo détraquait,
Notre jeunesse est enterrée
Dans quelque carton, au parquet.
Mais, si parfois ton cœur soupire
Contre l'ennui des jours nouveaux,
Cher ange, tu pourrais relire
La *Gazette des Tribunaux*.

---

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

Une femme du grand monde de l'empire fait annoncer partout qu'elle prépare ses *confessions* sous forme de mémoires anecdotiques.

« Où en est-elle? demandait quelqu'un.

— Oh ! elle s'occupe encore de réunir des matériaux. »

Lu sous un dessin du *Charivari* :

« Enfin, pourquoi est-ce que tu fais toujours venir Gaston dès que je suis sorti ?

— Qu'est-ce que ça prouve ? Que je m'ennuie quand tu n'es pas là ! »

Un de nos spirituels auteurs recevait dernièrement une invitation à dîner avec sa fille chez une comtesse, femme fort aimable, mais dont la vertu laisse quelque peu à désirer. A l'heure dite notre auteur arrive seul.

« Comment ! lui dit-on, vous n'avez pas amené votre fille ! Et pourquoi donc ?

— Pour deux raisons, chère madame : *la seconde,* c'est qu'elle a un très gros rhume ! »

A la roulette, M. X... prête un billet de 1,000 francs à un de ses amis, et va faire un tour dans les jardins du Casino.

« Eh bien ! lui dit-il en revenant, ton billet de mille a-t-il fait des petits ?

— Des *petits ?* mais oui, tu vois... seulement le père n'est plus », répond le joueur d'un air piteux, en exhibant deux billets de 100 francs. (*Figaro.*)

A propos des sots qui ne comprennent pas les mots qu'on fait devant eux :

« Un sot, disait X..., est comme un puits sans fond : vous y jetez une pierre, et vous ne l'y entendez pas tomber. » (*Echo de Paris.*)

L'avantage de la collaboration.

Quand on s'est mis deux à écrire une pièce, si elle ne réussit pas, elle est toujours de l'autre.

(*Evénement.*)

Un whisteur enragé, retenu au lit par une grave maladie, disait l'autre jour à son médecin :

« Voyez-vous, Docteur, ça me serait égal de m'en aller dans l'autre monde si j'étais sûr qu'on y pût faire son petit mort. »

(*Gil Blas.*)

Un jeune provincial à un vieux Parisien :

« Comment, vous ne croyez pas à l'amitié?

— Je suis de l'avis de Pierre Véron : « C'est un parapluie qui se retourne dès qu'il fait mauvais temps! »

En soirée, on parle d'une jolie femme.

« C'est dommage, dit quelqu'un, qu'elle ait un signe dans le dos.

— Tiens, s'écrie Mme X..., c'est le contraire de Léda ! »

Nos domestiques :

« Ah ! vous voilà? Il y a une demi-heure que j'appelle. »

Jean avec un bon sourire :

« Pardon ! j'ai bien entendu. Mais, comme j'entendais Monsieur sonner si longtemps, je me disais : « Monsieur « s'amuse. »

---

PETITE GAZETTE. — Notre ami Jules Claretie a été élu président de la Société des Gens de lettres dans l'assemblée générale qui a eu lieu le 12 avril. M. Arsène Houssaye a été nommé président honoraire.

— Mme Bilbaut-Vauchelet n'a pas renouvelé son engagement à l'Opéra-Comique.

Une Dugazon du même théâtre, Mlle Vial, qui avait débuté le 14 décembre 1883, après son prix du Conservatoire, quitte également ce théâtre pour passer à la Gaîté où elle va chanter l'opérette.

NÉCROLOGIE. — 12 avril. — Le journaliste légitimiste J. Neychens, ancien rédacteur de l'*Union*, vient de mourir à Agen, à 75 ans.

13. — Le peintre Auguste Lançon, dessinateur et aquafortiste. Il avait même un moment fait de la politique, s'étant présenté aux dernières élections municipales comme candidat radical socialiste dans le XIVe arrondissement. Il avait échoué.

13. — L'avocat Rivolet, l'un des doyens du barreau de Paris auquel il appartenait depuis 1834.

15. — Julien Tassel, doyen des avocats de France et qui appartenait depuis 1822 au barreau de Quimper.

16. — L'écrivain Marc Monnier, né en 1829, et qui est mort professeur de littérature étrangère à l'université de Genève. Il a écrit des livres d'histoire, de poésie et des pièces de théâtre. Il a fait aussi une préface pour l'édition des *Confessions* de Rousseau, publiée par la librairie des Bibliophiles. La Comédie-Française a joué de lui *la Ligne droite*, sorte de proverbe qu'interprétèrent admirablement Bressant et Mme Arnould-Plessy (septembre 1855).

18. — Philippe Dauriac, ancien critique littéraire du *Monde illustré*, et qui était sous-chef à la Monnaie. Il avait aussi donné au *Figaro* des articles signés de l'anagramme Cairaud, qui était son nom retourné. Enfin il avait été un moment associé de la librairie théâtrale Giraud et Dagneau.

19. — Le général Pajol, ancien aide de camp de Napoléon III et qui était à ses côtés pendant la bataille de Sedan. Il était fils du général Pajol, aide de camp de Louis-Philippe, et avait 68 ans.

23. — L'éminent artiste Régnier, ancien sociétaire de la Comédie-Française, vient de mourir. Nous parlerons avec détail, dans notre prochain numéro, de ce remarquable comédien et de sa belle et longue carrière artistique.

# VARIÉTÉS

## DELACROIX ET BERRYER

L'exposition de Delacroix, qui vient de fermer ses portes, a donné lieu à beaucoup d'articles et de souvenirs rétrospectifs sur l'illustre peintre. Le *Correspondant* a eu la bonne fortune de mettre la main sur des lettres échangées entre Delacroix et le grand avocat Berryer, qui était un peu son cousin. En effet la grand'mère paternelle de Berryer était fille de M. Varroquier, bailli de Givry en Argonne, dont une sœur avait épousé le sieur Delacroix, ou *de Lacroix* (orthographe adoptée par Berryer), grand-père du peintre.

La correspondance de Delacroix et de Berryer commença en 1845 ; les premières lettres se rapportent à la mort, à Bordeaux, du père de Delacroix, Charles-Henri, baron Delacroix, maréchal de camp, commandeur de la Légion d'honneur ; mais ce n'est guère qu'à partir de 1854 que leurs relations devinrent fréquentes et familières.

Le 17 novembre 1855, Berryer, après avoir félicité Delacroix sur sa promotion au grade de commandeur, lui exprime les regrets qu'a causés son départ dans la colonie d'Augerville (résidence de Berryer).

Les regrets de nos amis ont été d'accord avec les miens. Je ne suis pas le seul à goûter le charme des jours passés avec vous. Il est si bon de jouir d'un rare

mérite qui semble s'ignorer lui-même et ne rappelle jamais dans son aimable causerie l'admiration qu'on lui doit. Il est vrai que cette séduisante modestie pourrait être une spéculation, car elle fait redoubler le tribut d'hommages qu'on prend plaisir à payer au talent. Je ne vous dirais pas ces choses-là face à face; mais, de loin, j'hésite moins à vous louer...

Dans l'été de 1857, Berryer invite Delacroix d'une manière pressante à venir faire un séjour à Augerville ; mais le peintre lui répond :

Je suis réduit à lire... Je me suis trouvé dans un accablement fébrile que je ne savais comment définir... J'espère bien, cher cousin, ajoutait-il, que vous ne pouvez vous empêcher de me plaindre. J'ai été atteint plus profondément que je ne croyais, puisqu'au bout de six mois j'en suis à frémir sur la moindre démarche.

Berryer réplique par une lettre très amicale où il s'informe avec sollicitude de l'état de santé de Delacroix, s'efforce de le consoler et lui donne des conseils pour se guérir rapidement.

10 juin 1857.

Votre lettre m'a fort contristé; je vous vois souffrant et du larynx et d'un peu trop de mélancolie. Vous croirez aisément que votre interminable convalescence et la

privation du plaisir de vous avoir ont été ici l'objet de bien des regrets. Ils ont fait à bien des reprises le fond de la conversation avec Mmes de la Grange et Czartoryska; aux bons et beaux morceaux de Mozart et de Beethoven, Batta se récriait sur le chagrin de n'avoir pas un auditeur tel que vous. Dans nos promenades, nous avons dit tout d'une voix que, malgré le mutisme que vous êtes obligé de vous imposer, il n'est pas bon que vous demeuriez enfermé dans une solitude aussi absolue; il faut que vous repreniez en silence plus d'activité de vie et que vous vous donniez des distractions... Dussiez-vous jeter de grands cris, je vous conseillerais, pour arriver à une guérison complète, de passer en un pays chaud, comme la Sicile, les mauvais mois d'hiver, car il vaut mieux être séparé de ses amis et de ses travaux par l'absence que par la maladie. Enfin, par quelque sacrifice que ce soit, remettez-vous en possession d'une bonne santé et pour vous-même et pour la satisfaction de vos amis, qui chérissent votre talent, votre gloire, votre esprit et votre cœur...

En 1858, après l'achèvement des grandes peintures murales de Saint-Sulpice, Delacroix écrit à Berryer qui insiste de nouveau pour l'attirer à Augervillle, au lendemain d'une cure à Plombières:

4 octobre 1858.

A peine de retour et voulant travailler, j'en suis re-

venu avec succès, mais avec beaucoup de peines et d'alternatives, à me remettre en état de souffrir la fatigue. Elle est extrême, mais la plus délicieuse du monde. J'ai commencé dans un état de langueur qui m'a désespéré pendant plusieurs jours. Maintenant, je suis à la nage dans la plus forte besogne ; j'ai donné un coup de collier qui, je crois, sauvera l'ouvrage, qui était passablement embourbé.

Dites-moi quels gueux sont ces journalistes qui, sur je ne sais quel fondement, ont assuré qu'une besogne qui, en mettant toutes les circonstances favorables, ne peut être achevée d'un an, allait être vue ces jours-ci. Cela m'a valu plus d'un dérangement. Ils ont dit l'année dernière que j'étais mort, ce qui a causé une certaine émotion parmi bon nombre de gens de Champagne et autres qui comptent sans doute sur mon héritage. Ils diront un de ces jours que vous avez enlevé la sultane favorite, et vos amis s'étonneront de ne pas être priés à la noce. Tel est ce brillant flambeau, cette *conquête de* 89, pour parler le langage du jour, qu'on appelle la Presse, et qui ne me dédommage pas par les romans-feuilletons du peu d'exactitude des nouvelles.

Ce à quoi Berryer répond sur un ton tout à fait badin et charmant :

11 octobre 1858.

L'impatience de voir votre ouvrage a pu faire dire

trop tôt, je ne sais plus par qui, que la chapelle était terminée; que cela vous ait valu des dérangements et des ennuis, je le regrette; mais je demeure bien tranquille, hélas! sur l'accusation d'un enlèvement de sultane; je ne peux plus être suspect de semblable haut fait, comme vous de l'achèvement d'un chef-d'œuvre. Plaisanterie à part, ne vous livrez pas trop à ce travail à la nage. Il est inflammatoire. Donnez-vous des espaces de *farniente* dont j'espère faire mon profit.

Deux ans après quelques journaux rééditent la nouvelle de l'achèvement des travaux de Saint-Sulpice. Delacroix s'en plaint vivement à Berryer, et même en termes quelque peu excessifs à l'endroit des journalistes :

11 septembre 1860.

... Je vous ai vu, il y a deux mois et plus, souffrant et ne pouvant travailler parce que j'avais fait abus de travail. Je ne savais que devenir. J'ai imaginé qu'un séjour au bord de la mer vaudrait mieux que tout. Je pars pour Dieppe; j'y trouve des pluies si insupportables que j'en reviens au bout de huit jours, avec un rhume affreux ajouté à mes autres indispositions. Je suis venu droit ici. De travail point question, et il y a trois mois que cela dure et que je n'ai touché un pinceau, pendant que les véridiques journaux me font achever un travail qui est devenu le cauchemar de mes jours et que je

n'achèverai probablement jamais. Certes, ceux qui s'affligent des restrictions de la presse, comptant qu'ils seraient mieux informés si elle était plus libre, feraient mieux de redouter le retour d'une liberté qui lui donnera la licence de mentir, de calomnier, de se contredire cent fois davantage, alors qu'elle pourra s'en donner à loisir.

Citons un dernier fragment d'une belle lettre de Delacroix à Berryer, en réponse à une nouvelle invitation de venir se reposer à Augerville, lettre qui contient quelques curieux aperçus sur Racine et Victor Hugo.

1er août 1862.

... Quelques beaux jours ininterrompus dans le mois de septembre me laisseront près de vous oublier cet infernal charivari de nos gloires, de notre industrie, de nos progrès en tous genres, qui ne laisseront plus rien à faire à nos neveux, mais que je déteste et qui m'importunent à un point que vous devez comprendre à merveille, à la manière charmante dont vous les caractérisez. Quel bonheur, au contraire, de trouver chez vous égales sympathies et égales antipathies ! Hugo, Racine, voilà, à mon avis, les types qui résument le génie de notre incomparable époque et celle que nos bons aïeux avaient la simplicité de mettre au-dessus de tout. Je m'arrête sur ces sujets qui me conduisent tout droit à l'indigna-

tion contre mon espèce. Elle contient heureusement quelques exemples de dignité et sujets de vénération. Vous que tout le monde admire et que j'aime tendrement par-dessus le marché, vous êtes un de ces modèles qui encouragent et qui consolent. J'ai besoin de cela; je m'attriste et je m'ennuie; la vie est ce que vous savez. Les années qui s'accumulent sont loin de lui donner du prix. La goutte, de mauvais yeux et le reste la rendent fort insipide. L'ennui, en un mot, indépendamment de la souffrance, voilà les monstres qu'il faudrait combattre; mais il faut aussi de l'énergie pour savoir s'amuser...

Delacroix mourut le 11 août 1863. Quand Berryer apprit la nouvelle de cette fin si imprévue, — Delacroix n'ayant jamais voulu s'ouvrir à lui sur ses souffrances, — il en éprouva un vif chagrin, mêlé du regret de n'avoir pu l'assister dans ses derniers moments. L'illustre avocat survécut, comme on sait, cinq ans à son cousin.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 9 — 15 MAI 1885

---

SOMMAIRE.



---

LA QUINZAINE. — *Régnier.* — L'éminent comédien Régnier, ancien sociétaire de la Comédie-Française, est mort à Paris, le lundi 27 avril [1], à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il se nommait François-Joseph-Philoclès Régnier de la Brière ; sa mère était Mme Tousez, socié-

1. Et non 23 avril, comme nous l'avons dit par erreur dans notre dernier numéro.





taire de la Comédie-Française. Il était né le 1er avril 1807, à Paris, dans la rue de Bondy.

Nous n'avons pas l'intention de raconter ici la longue et belle carrière de cet illustre artiste; nous lui avons jadis, au moment de sa retraite, consacré un petit volume tout entier [1]. D'ailleurs, la vie de Régnier, — sa vie dramatique, — est suffisamment connue. Elle se résume en quelques dates. De 1826 à 1871, Régnier a appartenu sans interruption au théâtre, et sur ces quarante-cinq années il en a passé quarante et une à la Comédie-Française. Il a créé ou repris en province et à Paris, antérieurement à son entrée au théâtre de la rue de Richelieu, plus de 200 rôles de comédie, de vaudeville, de drame, et même de tragédie. Le chiffre de ceux qu'il a créés ou repris au Théâtre-Français est exactement de 250. Nous avons donné la liste très complète de ces rôles dans le volume précité, et, en parcourant cette liste, le lecteur aura en quelque sorte sous les yeux l'histoire sommaire de la Comédie-Française elle-même pendant le long séjour qu'y a fait Régnier.

En 1811, à l'âge de quatre ans, Régnier monta pour la première fois sur les planches. Il joua le rôle du roi de Rome, au théâtre de l'Odéon, alors théâtre de l'Impératrice, dans un à-propos en 3 actes : *Paris, Rome et*

---

1. *Régnier, de la Comédie-Française*, un vol. in-18, avec portrait à l'eau-forte par Martial. Paris, 1872, librairie Tresse.

*Vienne*, composé par A. de Rougemont pour la naissance du fils unique de Napoléon Ier.

En 1826, après quelques années d'essais et de tâtonnements entre la peinture et l'architecture, Régnier débute à dix-neuf ans, sans avoir passé par le Conservatoire, au théâtre de Montmartre. Il joue ensuite au théâtre de Versailles, puis à ceux de Metz (1827) et de Nantes (de 1828 à 1831). Il débute enfin à Paris, sur la scène du théâtre du Palais-Royal, le 6 juin 1831. Il était engagé pour trois ans : 3,000 francs pour la première année, 3,400 pour la deuxième et 3,600 pour la troisième. L'engagement est signé du directeur J. J. Comtat-Desfontaines, plus connu sous son pseudonyme de Dormeuil.

Il faut rendre justice à Dormeuil : c'était un directeur intelligent, distingué et qui avait du cœur. Il comprit tout de suite que Régnier n'était pas à sa place sur la petite scène qu'il dirigeait, et il lui proposa, peu de temps après ses débuts, de rompre son engagement, mais à la condition expresse que Régnier entrerait à la Comédie-Française.

Régnier y débuta, le 6 novembre suivant, par un des rôles les plus terribles et les plus considérables du répertoire, Figaro, dans *la Folle Journée;* et le surlendemain 8, il jouait encore Figaro, mais cette fois dans *le Barbier de Séville*. Sa première création eut lieu le 28 du même mois dans *Pierre III*, drame en cinq actes, en vers,

du malheureux Victor Escousse. Quatre ans après (1835), il était nommé sociétaire.

Nous ne pouvons suivre ici Régnier dans sa longue et illustre carrière à la Comédie-Française, où il s'est signalé tant de fois par la création de personnages qui sont dans la mémoire de tous : tour à tour valet de comédie, bourgeois ridicule, ou père de famille sympathique; puis notaire, avocat, homme d'affaires; soudard merveilleux dans l'*Aventurière*, et, au besoin, grand seigneur dans *Mademoiselle de la Seiglière*, Régnier a manifesté son talent avec une souplesse extraordinaire dans les rôles les plus différents et les plus divers.

En 1871, le 31 mars, il cessait d'appartenir à la Comédie-Française, et le 10 avril de l'année suivante il donnait sa représentation de retraite. Nous en rappellerons le programme : *les Précieuses ridicules*, le deuxième acte du *Mariage de Figaro* (Régnier jouant Figaro et Mme Miolan-Carvalho Chérubin), *le Mariage forcé* (Régnier dans Pancrace), *La joie fait peur* (Régnier jouant Noël), et un intermède musical par MM. Delle-Sedie, Gardoni et Mmes Carvalho et Viardot. A l'issue de la représentation, tous les élèves du maître appartenant alors à la Comédie-Française[1] l'entourèrent sur la

1. MM. Coquelin (aîné et cadet), Boucher, Prudhon, Joumard; Mmes E. Riquer, Reichemberg, E. Fleury, Lloyd et Tholer. Était absente Mme Dinah Félix, sœur de Rachel, qui avait, le matin même, enterré son père.

scène, et M^me^ Arnould-Plessy, s'approchant, lut à Régnier les vers suivants que M. Gallet venait de composer dans la coulisse :

Ami, vous abrégez le terme du voyage
Et nous abandonnez au milieu du chemin,
Alors que l'avenir, espérant davantage,
Gardait à vos beaux jours plus d'un beau lendemain.
Un concert de regrets vous salue au passage,
Mais on est sans tristesse en vous serrant la main ;
On songe que le maître et l'ami qui nous quitte
Au fond de sa retraite, où son désir l'invite,
N'oubliera pas un seuil familier à ses pas,
Et l'adieu qu'on lui dit ne nous sépare pas.

Cette belle soirée produisit une recette de 18,952 fr., l'une des plus fortes qu'ait jamais données une soirée à bénéfice.

Deux jours après, on racontait déjà dans le public et dans les journaux, que Régnier, en quittant la Comédie-Française, n'avait pas cependant renoncé définitivement au théâtre et que même il allait bientôt jouer le rôle de Triboulet dans une reprise du *Roi s'amuse*, de Victor Hugo, à la Porte-Saint-Martin. M. Régnier répondit à cette assertion, dont la réalité eût été une suprême inconvenance à l'adresse de ses anciens camarades de la Comédie-Française, par la lettre suivante adressée aux journaux :

Paris, le 15 avril 1872.

Monsieur,

Je n'ai jamais joué la comédie ailleurs qu'au théâtre, et c'est ce qui m'engage à vous prier de lever les doutes que votre numéro de ce jour peut faire concevoir sur la sincérité de ma retraite.

Si M. Victor Hugo a eu réellement l'intention de me confier le rôle de Triboulet dans *Le Roi s'amuse*, je dois en être très flatté, très honoré, et, si le fait est vrai, je lui demande la permission de l'en remercier publiquement; mais un autre, plus heureux que moi, sera appelé à jouer ce rôle. J'ai quitté la Comédie-Française après de longues années de travail, malgré les bienveillantes instances de mes camarades, parce que j'ai cru que l'heure de la retraite avait sonné pour moi. Mes camarades auraient le droit d'être au moins surpris, se rappelant la netteté de mes affirmations opposées à l'obligeance de leurs offres, de me voir reparaître sur une scène qui ne serait pas la nôtre. Je ne donnerai cette surprise à personne, et j'espère qu'aucun de ceux qui me connaissent n'en a douté.

J'ai quitté bien définitivement le théâtre; je n'y remonterai jamais[1]. Quand même ma résolution n'aurait pas été bien prise sur ce point, ma dernière représentation laisse en moi un sentiment trop vif de reconnaissance pour que je songe jamais à faire ce qui pourrait ou l'affaiblir ou l'effacer.

Veuillez agréer, etc.

RÉGNIER.

Peu de temps après la retraite de Régnier, nous

1. Régnier tint parole. Il ne remonta jamais sur la scène d'aucun théâtre — comme acteur — depuis le 10 avril 1872.

publiâmes la notice qui le concerne. Comme il était exact en tout, Régnier tint à revoir notre travail au point de vue de son exactitude même. C'est ce précieux contrôle, lequel nous procura quelques séances si charmantes avec Régnier, qui donne à notre étude sur cet excellent homme et sur cet éminent artiste la valeur anecdotique et documentaire qu'elle peut avoir. Nous soumîmes également à son examen préliminaire le portrait à l'eau-forte de Martial, — assez médiocre d'ailleurs, — qui accompagne notre volume. Régnier y était d'abord représenté en cravate blanche. Il nous renvoya l'épreuve avec la jolie et intéressante lettre que voici, et qui est publiée ici pour la première fois :

*A Monsieur Georges d'Heylli.*

Paris, rue d'Aumale, 24 mai 1872.

Mon cher ami,

Connais-toi toi-même ! est un proverbe qu'il m'a toujours été impossible d'appliquer à ma figure ; je la connais mal, bien que depuis près d'un demi-siècle je l'aie contemplée tous les matins pour la raser, et tous les soirs pour la grimer ou l'embellir. J'ai fait ma femme juge de la ressemblance de mon portrait : « On voit bien que c'est toi », m'a-t-elle répondu. A vous maintenant de juger de la valeur de ce jugement.

Ce que je puis cependant vous dire, avec la certitude de ne pas me tromper, c'est que le temps m'a appliqué sur le front des coups d'ongle un peu plus prononcés que ceux aperçus sur

votre eau-forte; il m'a aussi blanchi les cheveux, qui, tout à fait blancs sur les tempes, n'avancent peut-être pas autant sur le front. Enfin, ce dont je suis tout à fait sûr, c'est que j'ai l'habitude de porter une cravate noire... mais j'ai, dans ma vie, joué tant de notaires, d'avocats, de Ballandards, enfin! que cette cravate blanche est peut-être une intention de l'artiste, qui aura voulu ainsi symboliser mes rôles dans le théâtre moderne. Quoi qu'il en soit, la cravate noire donnerait, je pense, plus de réalité au portrait[1].

Mais ce qui me préoccupe bien plus que ma ressemblance, c'est l'exactitude du volume dont il ne doit être que l'accessoire. Vous m'avez promis de me le communiquer en épreuves; tenez cette promesse. Vous ne voulez, selon votre habitude, que donner au public un travail exact, et je désire et serai très heureux de vous y aider.

A vous bien affectueusement,

RÉGNIER.

Dans la même année, le 5 août 1872, M. Régnier était créé chevalier de la Légion d'honneur, distinction qui était alors accordée moins facilement qu'aujourd'hui aux comédiens. L'année suivante, au mois de septembre, l'éminent artiste rentrait à la Comédie-Française en qualité de directeur de la scène. Il occupa cette situation pendant deux ans. En 1879, quand M. Vaucorbeil, l'un des meilleurs amis de Régnier, prit la place de M. Halanzier à l'Opéra, l'ancien sociétaire de la Comédie-Française accepta de remplir à l'Académie de

1. Le portrait de Martial a été, en effet, modifié conformément à cette objection de Régnier; il porte une cravate noire.

musique les mêmes fonctions qu'il venait de résigner au Théâtre-Français. Il conserva jusqu'à la mort de M. Vaucorbeil la direction de la scène à l'Opéra, et c'est avec son précieux concours qu'ont été montés tous les ouvrages, anciens et nouveaux, représentés par l'administration Vaucorbeil.

Régnier n'a été que peu de temps malade; la veille même de sa mort il avait fait une promenade en voiture et avait joué le soir en famille. Une crise d'asthme l'emporta vers le matin du lundi 27 avril. La mort voulut bien épargner à cette nature si pleine d'activité, d'intelligence et de vie les trop longues souffrances et l'attente trop prolongée de l'inévitable fin. Ceux qui sont à plaindre aujourd'hui, ce sont ceux qui restent! Régnier avait rassemblé autour de lui toute sa famille, sa fille mariée à l'architecte-peintre Escalier, son fils Henri, attaché à l'Administration des beaux-arts, et enfin Mme Régnier, femme au cœur noble et vaillant, qui avait déjà traversé, comme mère, la plus dure des épreuves, et qui entourait de tant de soins et d'affection le vieux comédien, toujours sur la brèche, même en ses derniers jours. Il n'était pas d'intérieur plus honorable, plus respectable, ni plus uni. On se serait cru transporté au milieu d'une famille patriarcale où ne manquaient, hélas! à côté des enfants, que les petits-enfants! Aussi quel coup terrible a été pour eux tous la mort, la disparition du chef vénéré, du maître illustre, du père

qui avait failli mourir un jour, lui aussi, de la mort d'un de ses enfants !

Tout le Paris artistique et littéraire assistait aux obsèques qui ont été célébrées le mercredi 29 avril à la petite église des Batignolles. Et cependant le convoi était simple, sans apparat, sans cérémonie officielle, ainsi que l'avait désiré le regretté comédien. Au cimetière, pas un mot d'adieu n'a été prononcé; Régnier l'avait prescrit ainsi. Ce trop modeste artiste n'avait voulu ni le piquet d'honneur auquel il avait droit comme chevalier de l'ordre, ni les discours élogieux que chacun s'attendait à entendre prononcer sur sa tombe.

Son plus illustre et son plus cher élève, Coquelin aîné, qui, au service funèbre, de la maison mortuaire à l'église et de l'église au cimetière, tenait un des cordons du poêle, a voulu suppléer dans le journal au silence qu'il avait dû s'imposer devant le cercueil de son maître. Il a publié, le lendemain même des funérailles, dans *le Temps*, un article ému, qu'il a dû écrire avec les yeux pleins de larmes, et que nous reproduisons à la fin de ce numéro. C'est l'adieu des élèves au maître que le plus célèbre d'entre eux a prononcé en leur nom, et c'est aussi le plus noble témoignage de gratitude que pouvait recevoir d'eux tous le professeur éminent dont ils doivent avoir à cœur de nous conserver toujours les traditions et la mémoire.

Le Salon de peinture. — L'ouverture du Salon a eu lieu, comme toujours, le 1er mai; mais cette fois la Société des artistes a fait un vrai coup d'État en supprimant les invitations au *vernissage*. Le prix d'entrée, pour cette répétition générale, a été fixé à 10 francs, perçus au profit des blessés du Tonkin. Aussi toutes les personnes autres que les artistes, les gens de la presse et les fonctionnaires des beaux-arts, qui ont voulu se donner le genre d'y assister, ont-elles dû le payer de leurs deniers. C'est là une tradition bonne à perpétuer. Il n'y aura pas tous les ans, espérons-le, des blessés du Tonkin, ou d'autres pays, à secourir, mais Paris aura toujours, en trop grand nombre, des malheureux qui ne seront pas fâchés de voir leur budget annuel augmenté de l'appoint que leur apportera la séance du vernissage.

Il y a chaque année certains individus, presque toujours les mêmes, qui, pour faire les connaisseurs, clament que le Salon n'a jamais été aussi mauvais. Nous trouvons, nous, que celui-ci est supérieur à ceux des dernières années. Que le mérite en soit aux artistes, ou que le jury ait été plus heureux dans ses choix, nous avons vu cette fois beaucoup moins de ces horreurs qui irritent au moins autant contre ceux qui les ont laissées entrer que contre ceux qui les ont faites. Il n'y a pas, il est vrai, d'œuvres bien saillantes, mais la moyenne est excellente.

Le tableau qui a peut-être fait le plus sensation est *le Martyre de saint Denis*, de M. Bonnat ; mais qui dit sensation ne dit pas plaisir, et nous doutons fort que le public soit charmé par cette peinture sèche et martelée, qui a l'air d'être étendue sur un fond de dessin au fusain La composition du sujet n'est pas non plus fort heureuse, et elle peut passer pour sublime en ce qu'elle touche un peu aux confins du ridicule.

Beaucoup de public aussi autour de *la Jacquerie* de M. Rochegrosse, une toile qui a le mérite de la fougue et de la jeunesse, mais qui est quelque peu tapageuse et déclamatoire.

Moins de monde, mais beaucoup plus de connaisseurs, devant *la Stigmatisée*, de M. Moreau, de Tours : c'est une œuvre sobre et vigoureuse, bien composée et d'une facture excellente. Nous ne pensons pas que cet artiste de grande valeur ait jamais mieux fait.

Il faut aussi citer, parmi les tableaux très regardés, *les Fous*, de M. Jean Béraud ; c'est très bien fait, trop bien fait même jusque dans les plus petits détails ; mais pas assez de sacrifices, et rien qui relie entre eux les divers morceaux du tableau.

Dans le monde de la critique et des artistes, on fait un succès à la moderne Pasiphaé que M. Roll nous présente sous le titre tout innocent d'*Étude*. C'est, en effet, un franc et vrai morceau de peinture, mais d'une composition par trop réaliste.

On voudrait aussi nous faire admirer le *Toro colante* de M. Aimé Morot. Nous ne lui ferons pas le même reproche qu'au tableau de M. Béraud. Il y a cette fois trop de sacrifices. Tout le fond est sacrifié au morceau capital... qui n'en est guère plus distinct pour cela. Il y a là une grande virtuosité de couleur, mais pas assez de dessin perceptible.

Nous retrouvons dans le beau tableau de Benjamin Constant, *la Justice du chérif*, la continuation de ces exhumations de la vie orientale qui finissent par fatiguer un peu, et dont M. Clairis s'est donné la mission de faire la charge dans son incommensurable toile des *Maures en Espagne*, qui couvre presque tout un mur de salle. Après cette bruyante peinture, on peut aller se reposer la vue devant *l'Arrivée à Bethléem*, de M. Merson, qui est d'un charme pénétrant : c'est, dans une petite toile, du très grand art.

M. Lerolle, qui semblait s'être adonné entièrement au paysage animé, a fait une très heureuse tentative dans la peinture de genre. Son tableau de jeune fille chantant à l'orgue est d'un sentiment exquis, et le seul reproche à lui faire est sa trop grande dimension pour le sujet qu'il représente.

Pourquoi M. Lhermitte, l'auteur du *Vin*, nous donne-t-il cette fois, dans un tableau du reste bien conçu, une peinture aussi éparpillée. Nous est avis qu'il fera mieux de revenir à cette facture plus serrée dans

laquelle il a eu, jusqu'à présent, de si légitimes succès.

N'oublions pas M. Vollon, qui, sans rompre avec ses cruches et ses chaudrons, toujours si prestigieusement enlevés, nous a donné cette fois un portrait de *Guitarrero* très bien planté et brossé à merveille.

Et puis avec quel plaisir on retrouve ces excellents artistes, fidèles à tous les Salons, dont ils sont la gloire et le soutien : MM. Jules Breton, avec ses poétiques paysanneries ; — Guillaumet, avec ses pittoresques tableaux de la vie algérienne ; — Harpignies, Pelouse, Hanoteau, avec leurs merveilleux paysages ; — Mesdag, avec ses marines, aujourd'hui supérieures à celles de Clays, toujours trop uniformes, et à celles d'Auguste Flameng, souvent confuses ; — enfin, le féerique Henner, avec ses nymphes qui sont des Madeleines et ses Madeleines qui sont des nymphes. Ce curieux artiste n'a qu'une note, dont il semble que l'on doive se fatiguer, et dont on serait privé si elle venait à manquer. C'est un sculpteur sur toile, qui emploie toujours le même marbre, mais le meilleur.

Et aujourd'hui que la grande peinture militaire s'en va, n'a-t-on pas encore plaisir à voir ces mélancoliques troupiers de Protais, noyés dans ce brouillard dont il abuse un peu trop, mais qui ont toujours le pas sur les petits soldats si mesquins que nous apportent tous les ans les Jazet, les Beaumetz, les Grolleron?

La sculpture, elle, est peut-être un peu au-dessous

de ce qu'elle était l'an dernier; mais elle se tient encore dans une bonne moyenne. Beaucoup de bustes très réussis, et quelques groupes à citer, comme *le Bonheur*, de Daillion; *Ours et Homme*, de Frémiet, sans oublier *le Souvenir*, de Mercié. Quant au bruyant et prétentieux *Triomphe de Silène*, de Dalou, nous demandons à n'y pas insister.

En somme, Salon très satisfaisant, encore bien supérieur à ce qu'on pourrait trouver de mieux dans les expositions étrangères, et où l'on peut aller, de temps en temps, passer fort agréablement une heure ou deux.

Théatres. — 29 avril. — Débuts, à l'Opéra, du baryton Berardi dans *Guillaume Tell*. M. Berardi est une ancienne basse chantante qui a déjà, momentanément, chanté à ce dernier titre à l'Opéra. Il y reparaît aujourd'hui comme baryton, et il a vivement réussi.

— Le même soir, première représentation, au Château-d'Eau, de *la Sang-Brûlé*, drame en 5 actes et 6 tableaux de MM. Alexis Bouvier et Guillaume Livet. C'est une pièce horriblement noire, qui rappelle un peu *l'Assommoir* d'Émile Zola, mais qui est encore plus remplie de péripéties terribles. Mlle Mary Jullien a bien joué le principal rôle de ce grand cauchemar dramatique; à citer aussi MM. Decori et Marquet.

— Le 30, la Gaîté a donné la reprise de *la Girouette*,

opérette-bouffe de Henri Bocage et Émile Hémery, que M. Debruyère avait déjà jouée jadis à Beaumarchais (3 mars 1880), alors qu'il était directeur de ce petit théâtre. La musique, pimpante et alerte, très scénique, est du regretté Cœdès. Il y a aussi un joli ballet où nous avons remarqué les sœurs Lolla et Rosita Rouvier. Mmes Silly et Vial, cette dernière récemment échappée de l'Opéra-Comique, jouent et chantent agréablement les deux principaux rôles de femmes. Parmi les hommes citons Denizot, Alexandre, le long et plaisant Scipion, etc... Le succès a été assez vif.

— 1er mai. — Dans cette même soirée une première au théâtre Déjazet : *Un Oncle de Paimbœuf*, vaudeville en 3 actes d'un huissier de Paris, M. Bezombes, qui est bien médiocre et a médiocrement réussi, et la reprise, au théâtre Cluny, du *Petit Ludovic*, vaudeville de Henri Crisafulli et Victor Bernard, qui avait eu tant de succès jadis aux Menus-Plaisirs. La pièce a été très bien accueillie aussi à Cluny, où nous lui souhaitons les 460 représentations de *Trois Femmes pour un mari* qu'elle vient, enfin! de remplacer sur l'affiche.

2 mai. — Continuation des remarquables débuts, à la Comédie-Française, de Raphaël Duflos dans *Ruy Blas* (rôle de Ruy Blas). Très vif succès de ce sympathique comédien, bien que le rôle de Ruy Blas l'ait moins bien servi que celui de Charles-Quint dans *Hernani*. Duflos le joue peut-être avec trop de mesure. Nous étions

habitués aux emportements, aux envolements, pourrait-on dire, de Mounet-Sully. Duflos joue trop Ruy Blas « comme si c'était arrivé ». Mounet-Sully avait plutôt l'air d'un personnage de légende racontant une histoire dont il n'aurait pas cru le premier mot. Mais quelle voix vibrante, riche, étoffée, que celle de Duflos, auquel d'ailleurs le rôle de Salluste aurait peut-être mieux convenu. Néanmoins, nous le répétons, très grand succès.

Mlle Rosa Bruck jouait pour la première fois le petit rôle de Casilda, la suivante de la reine, qu'on ne voit qu'au second acte. Son joli sourire et le timbre charmant de sa voix jeune et argentine ont fait merveille dans ce gracieux personnage égaré à la cour sombre et sévère de la femme de Charles II.

— Le même soir, le Théâtre des Nations nous donnait *les Champfort*, drame nouveau de MM. Catelain, le restaurateur de la place de la Bourse, et Courmeaux, député de Reims. La pièce, naïve et inexpérimentée, a été un peu égayée par les lazzis de l'auditoire. Taillade joue avec un courage digne d'un meilleur sort le principal rôle de ce gros drame, qui se passe en pleine Révolution de 1789, et qui semble trop avoir été écrit à cette époque-là !...

— Le 5 mai, reprise à l'Odéon de *l'Arlésienne*, drame en 5 actes, d'Alphonse Daudet, joué pour la première fois au Vaudeville le 1er octobre 1872, sous la direction Carvalho. Le succès avait été alors très contesté. Il a

été considérable à l'Odéon, théâtre qui semble destiné à la réhabilitation des pièces célèbres tombées sur d'autres scènes. Nous ne saurions dire, par exemple, si l'adorable musique de Bizet, qui sert d'accompagnement à la pièce, n'a pas concouru pour une aussi large part que la pièce elle-même à son éclatant succès. On a bissé plusieurs morceaux qui sont exécutés par les chœurs et l'habile orchestre de Colonne avec un art et une verve incomparables.

Au Vaudeville, le principal rôle de femme était joué par Mme Fargueil. C'est Mme Tessandier qui le joue aujourd'hui à l'Odéon, avec une grande puissance et une curieuse originalité. Paul Mounet et Albert Lambert ont été aussi très applaudis. Très bonne également Mme Crosnier dans le personnage créé au Vaudeville par Mme Alexis; charmante, Mlle Hadamard, dans le rôle de Vivette, joué jadis par Bartet. On nous dit que l'Odéon ne donnera le drame d'Alphonse Daudet que jusqu'à la fin du mois, époque de sa clôture annuelle. Ce sera bien peu, si tous les admirateurs de Bizet veulent réentendre sa délicieuse partition.

— 6 mai. Première représentation à la Renaissance, qui devient décidément une succursale de l'ancien Athénée, du *Cornac*, comédie burlesque en trois actes, de MM. Bataille et Feugère, reçue d'abord, et même mise en répétition au Palais-Royal, puis aux Variétés. Pièce très amusante, de la famille de *Lequel?* le *Lapin*,

e *Coucou*, etc. Le couple Montrouge a fort réussi, comme d'habitude, dans les deux principaux rôles de ce vaudeville ultra-bouffon.

VARIA. — *Le Mariage de Jules Sandeau.* — Nous annonçons plus loin la mort de la veuve de Jules Sandeau. Nous trouvons dans *les Annales* les détails suivants sur le mariage du célèbre romancier :

« Mme Sandeau était la fille de M. Portier, commissaire général de la marine à Nantes ; son mariage avec l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*, de *Jean de Thomeray*, etc., est un véritable roman.

On sait combien fut orageuse la jeunesse de l'écrivain; ses amours avec Mme Sand sont connues du public; Mme Sand a pris soin elle-même de nous les conter; *Lui et Elle* est le récit d'un drame à trois personnages dont Musset fut le troisième. Sandeau avait rompu avec sa maîtresse; il avait abandonné Paris et s'était enfui en Vendée: là, caché dans une ferme, il écrivait *Marianna*, ce livre dans lequel il a mis, comme on dit, les lambeaux de son cœur; il cherchait par le travail à oublier sa douleur. Un jour, des cris d'épouvante retentissent à son oreille; il quitte sa table et le feuillet commencé, se précipite sur la route.

Une jeune fille, affolée, fuit devant un taureau furieux; l'animal va atteindre la pauvre enfant, qui sent

les forces lui manquer; Sandeau se jette au-devant d'elle, la saisit, l'emporte dans ses bras et la dépose évanouie sur un lit. Mlle Portier, — car c'était elle, — ouvrit les yeux, adressa un sourire à son sauveur et lui tendit la main; Mlle Portier était d'une grande beauté; Sandeau prit cette main et la garda longtemps dans la sienne. Un mois après, la jeune fille épousait l'écrivain. »

*Pour un distique.* — Notre confrère Dubrujeaud, de *l'Écho de Paris*, cite les deux vers suivants comme ayant été faits ces jours-ci à propos d'Albin Valabrègue, qui aurait cassé un verre au café Riche :

Cet Albin Valabrègue a d'étranges façons :
Il fait de mauvais vers, il en casse de bons.

Ce distique a déjà des cheveux blancs; il remonte au temps où Latour Saint-Ybars versifiait avec plus de persistance que de succès, et naquit à la suite d'un dîner où l'auteur de la tragédie de *Rosemonde* avait eu la maladresse de casser son verre. Cette pièce infortunée, qui n'avait pas eu le don d'attirer le public, donna lieu elle-même à cet autre distique :

Pourquoi donc appeler ta pièce *Rosemonde?*
On n'y voit point de rose, on n'y voit point de monde.

*Les Recettes de l'Opéra.* — Le *Ménestrel* publie un curieux document : c'est l'état des recettes de l'Opéra pendant les trois dernières années de son exploitation. Chaque œuvre y a son compte ouvert.

Voici ce tableau, du 14 avril 1882 au 14 avril 1885 :

| OUVRAGES REPRÉSENTÉS | NOMBRE total des REPRÉSENT. | TOTAL des RECETTES | MOYENNE par REPRÉSENT. |
|---|---|---|---|
| *Faust*. . . . . . . . . . | 75 | 1,189,769 31 | 15,863 59 |
| *Les Huguenots*. . . . | 58 | 826,912 41 | 14,257 11 |
| *Guillaume Tell*. . . . | 46 | 634,250 15 | 13,788 04 |
| *Favorite* et Ballet . . | 46 | 668,275 27 | 14,527 72 |
| *Françoise de Rimini*. | 40 | 646,286 34 | 16,157 15 |
| *L'Africaine*. . . . . . | 36 | 531,050 07 | 14,751 39 |
| *Robert le Diable*. . . | 35 | 500,860 32 | 14,310 29 |
| *Hamlet*. . . . . . . . . | 33 | 489,843 73 | 14,843 75 |
| *Henri VIII*. . . . . . | 33 | 533,103 02 | 16,154 63 |
| *Aïda* . . . . . . . . . . | 32 | 472,401 08 | 14,762 53 |
| *Sapho*. . . . . . . . . . | 29 | 429,915 84 | 14,824 68 |
| *La Juive* . . . . . . . . | 25 | 371,797 07 | 14,871 88 |
| *Freyschutz* et Ballet . | 20 | 304,378 66 | 15,218 93 |
| *Le Prophète* . . . . . | 18 | 256,343 56 | 14,241 31 |
| *Rigoletto*. . . . . . . . | 14 | 233,137 40 | 16,652 67 |
| *Comte Ory* et Ballet. | 12 | 175,753 77 | 14,646 14 |
| *Don Juan*. . . . . . . | 10 | 154,195 30 | 15,419 53 |
| *Le Tribut de Zamora*. | 10 | 141,134 82 | 14,114 48 |
| *Tabarin* et Ballet. . . | 6 | 75,587 48 | 12,597 91 |
| 2 Ballets (*Korrigane* et *Coppelia*) . . . . | 1 | 12,459 30 | 12,459 30 |

La moyenne générale des recettes pendant ces trois années est de 14,935 fr. 15, auxquels il convient d'ajouter la subvention de 800,000 francs.

Il y a eu 579 représentations, plus les représentations gratuites du 14 juillet.

---

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

Au théâtre :

« Voyez donc, ma chère, de quoi la comtesse a l'air avec sa plume d'oiseau !

— Elle a l'air de l'oiseau de sa plume. »

Hier matin deux amis sortaient de prendre un bain; l'un d'eux donna un franc de pourboire au garçon ; l'autre se récria et lui demanda la raison de cette prodigalité !

« J'y vais si rarement », lui fut-il répondu.

(*Echo de Paris.*)

Un compositeur venait enfin, après bien des tracas, de voir représenter sa première opérette. Très fatigué, il dit à son médecin :

« Ne voyez-vous pas comme je suis souffrant? Je n'ai

pas manqué une seule répétition ; je n'en puis plus. Que est votre avis ?

— Ce ne sera rien, lui dit le docteur, vous vous écoutez trop, voilà tout. » (*Rappel.*)

Sous le péristyle de la Bourse :

« Ainsi, le bruit se confirme... Ce pauvre Jules est à Mazas !... Quel malheur !... Une intelligence si brillante, une nature si énergique !... On sentait un homme derrière lui !...

— Hélas !... cet homme était un gendarme !... »

(*Gil Blas.*)

T..., qui ne dédaigne pas les amours d'antichambre, remarquait un jour certain signe sur le sein de sa maritorne.

« Ah ! c'est curieux, fit-il, tu as le même signe que ma femme.

— Tous les amis de Monsieur me le disent. »

(*Écho de Paris.*)

Au bal, un monsieur, montrant à un ami Mme ***, belle personne très décolletée :

« Eh bien ! mon ami, vous avez vu la belle Mme ***. Vous la connaissez maintenant ?

— Oui, en grande partie du moins !... »

(*Écho de Paris.*)

PETITE GAZETTE. — Le jour du vernissage au Salon, il y a eu 10,926 entrées gratuites, et 2,519 visiteurs payants, soit un total de 13,445 personnes. La recette du jour, — 10 francs par personne, — qui était réservée aux blessés du Tonkin, a donc été de 25,190 francs.

— M. et Mme Escalaïs (Mlle Lureau) viennent de renouveler leur engagement à l'Opéra, à 64,000 francs. Soit une augmentation de 20,000 francs.

Ont également renouvelé leur engagement Mmes Fatou et Sanlaville, premiers sujets du corps de ballet.

— La millième représentation de *la Closerie des Genêts* a été donnée le 29 avril au théâtre de l'Ambigu.

— Le 5 mai a eu lieu à la Celle-Saint-Cloud, à l'endroit dit le Cormier, l'inauguration d'une plaque commémorative élevée à la mémoire de Félicien Mallefille, l'auteur des *Sceptiques*, des *Mères repenties* et de vingt autres œuvres de grande valeur.

Pour compléter cette solennité, M. Paul Avenel avait organisé un banquet auquel une centaine de personnes ont souscrit; la présidence en a été offerte à M. Delattre, député de la Seine.

La plaque commémorative est de marbre noir, à gravure d'or, et porte :

JEAN-PIERRE-FÉLICIEN MALLEFILLE
*Littérateur français*
Né à l'Ile-de-France (île Bourbon)
Le 3 mai 1813
Est mort dans cette maison
Dite le Cormier (commune de Bougival)
Le 24 novembre 1868.

NÉCROLOGIE. — 28 avril. — Le général Noiset, né en 1792. Il était capitaine en 1813 ; il sortait de l'École poly-

technique. Il a laissé de curieux ouvrages sur le magnétisme animal et le somnambulisme.

29. — Gastinne-Renette, armurier très connu et très estimé à Paris.

30. — La marquise de Moustier, née de Mérode, veuve de l'ancien ministre des affaires étrangères de Napoléon III. Elle avait soixante ans.

30. — Mme Jules Sandeau, veuve du célèbre romancier de ce nom. (Voir plus haut, p. 275.)

1er mai. — André Gill, caricaturiste et peintre, qui était depuis trois ans enfermé à Charenton. Il était né le 17 octobre 1840 et se nommait, de son vrai nom, Louis-Alexandre Gosset de Guines.

1er. — Mlle Emma Warnod, d'origine alsacienne, romancière et femme poète. On lui doit, entre autres volumes, *Amour et Patrie*, *Primevère* et beaucoup d'articles critiques publiés au *Parlement*, à la *Revue suisse* de Lausanne, etc... Elle avait une existence laborieuse et difficile, et elle est morte un peu à la peine, âgée seulement de quarante-trois ans.

1er. — Auguste Dumont, directeur du journal le *Gil Blas*, ancien collaborateur, fondateur ou directeur d'une infinité de journaux, dont *l'Estafette*, *la République*, *l'Opinion nationale*, le *Figaro*, *l'Evénement*, *le Télégraphe*, etc... Il était né en 1816 et avait d'abord été avocat.

2. — Alphonse Toussenel, ancien journaliste et publiciste, connu surtout par son fameux live *l'Esprit des bêtes*. Il donna ensuite *le Monde des oiseaux*. Ces deux livres sont entre toutes les mains et ont popularisé le nom de leur ingénieux auteur. Il avait quatre-vingt-deux ans.

3. — Paul-Quentin Desains, membre de l'Académie des sciences, où il avait été élu en remplacement de Babinet le 12 mai 1873. Il avait soixante-huit ans.

5 mai. — L'acteur Auguste Parade vient de mourir. Il était né à Lyon le 6 août 1826, et était fils d'un artiste drama-

tique. Il appartenait depuis trente-deux ans, sans interruption, au Vaudeville, où il a créé les principaux rôles de presque toutes les grandes pièces jouées à ce théâtre depuis vingt-cinq ans : *Dalila, le Roman d'un jeune homme pauvre, la Marâtre, la Vie de bohème, les Faux Bonshommes, Nos Intimes, Dora, Madame Caverlet, Tête de linotte*, etc...

5. — Le même jour mort d'Armand Barré, l'excellent baryton de l'Opéra-Comique, qui avait eu aussi ses jours de gloire à l'ancien Théâtre-Lyrique (direction Carvalho), où une reprise de *Don Juan* le mit particulièrement en évidence. Il n'avait que quarante-six ans.

5 mai. — M. Varambon (Francisque), conseiller d'État, ancien sous-secrétaire d'État à la justice, né en 1830 à Lyon, où il était avocat et conseiller général au moment de la guerre.

7 mai. — M. Gibiat (Charles-Eugène), directeur des journaux réunis *le Pays* et *le Constitutionnel*.

7. — L'acteur Gabel (Émile-Frédéric) à l'âge de 47 ans. Il avait été surtout remarqué aux Menus-Plaisirs dans le rôle de l'un des deux gendarmes de l'opérette d'Offenbach, *Geneviève de Brabant*.

— On annonce la mort à Hanoï du sergent Bobillot, décédé, le 19 mars, des suites des blessures que ce brave sous-officier a reçues pendant le siège de Tuyen-Quan, où son héroïsme avait fait l'admiration de tous.

Bobillot était né à Paris, le 10 septembre 1860. Après avoir obtenu les diplômes de bachelier ès lettres et de bachelier ès sciences, il s'engageait dans le génie, et deux ans après son arrivée au corps était nommé sergent.

Avant son entrée au service, Bobillot a écrit dans plusieurs journaux sous le pseudonyme de *Jules Fernay*. Il collabora avec M. Valabrègue à une pièce qui eut du succès au théâtre Cluny. Le sergent Bobillot commandait le détachement du génie à Tuyen-Quan.

---

# VARIÉTÉS

---

## RÉGNIER

Voici l'article publié dans *le Temps* du 1er mai par M. Coquelin aîné, et dont nous parlons plus haut, dans notre Quinzaine (p. 226).

Paris, le 30 avril 1885.

Mon cher monsieur Hébrard,

Vous avez connu Régnier, et, comme tous ceux qui l'ont connu, vous l'avez aimé; voulez-vous donner l'hospitalité à ces quelques lignes qui soulageront mon cœur?

Vous savez que la volonté de Régnier avait été qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe; sa volonté a été respectée; mais je lui dois tant, j'ai eu l'honneur d'être de ses élèves, et c'est au nom de tous ceux qui, comme moi, ont reçu les leçons du cher et vénéré maître que je me sens le devoir de lui dire adieu.

Ce qu'a été comme artiste celui que nous pleurons,

des voix autorisées l'auraient rappelé; en les écoutant, comme par une illusion rapide, je l'aurais revu successivement dans tant de rôles frappés par lui, comme au feu, de la marque de son talent si rare, fait de la verve la plus communicative et la plus folle et du naturel le plus exquis. Personne n'a montré mieux que lui que l'inspiration naît du travail, la vérité de l'étude, l'improvisation de la méditation.

Mais une illusion plus douce encore à mon cœur que celle de l'artiste, si quelqu'un pouvait me la rendre, ce serait celle du professeur à qui je dois tout. Je ne l'oublierai jamais, — et, si je parle de moi, c'est que je ne suis qu'un exemple de ce qu'il a fait pour tant d'autres. — Quand je me suis présenté au Conservatoire, c'est grâce à Régnier que j'ai été reçu; c'est lui qui s'est chargé de moi contre l'opinion de presque tous, c'est lui qui m'a trouvé la voix qu'on me refusait, c'est lui qui a vu clair, mieux que personne et que moi-même, dans une vocation ardente à coup sûr, mais confuse, ignorante de ses chemins, comme elles sont toutes quand on commence; c'est lui qui m'a ouvert son école et, j'ose le dire, son cœur; et, si je suis peu de chose, sans lui je ne serais rien.

C'est qu'au Conservatoire comme sur la scène il faisait des créations! C'est que ce professeur hors de pair n'avait pas seulement l'amour de son art, il avait aussi l'amour de tous ceux qui s'y vouaient, il reportait sur

eux le même intérêt passionné, le même dévouement absolu, et jamais dévouement ne fut plus désintéressé! Il arrivait le premier en classe, il partait le dernier, et la leçon se prolongeait toujours au delà des heures réglementaires, au grand profit de ses élèves, qu'il charmait en les instruisant. Et, s'il sortait avec l'un d'eux au bras, elle se prolongeait dans la rue et partout où il allait. Il ne la professait pas, sa leçon, il la causait, il la mimait, il la jouait, il la vivait! On allait, entraîné dans ce délicieux étourdissement de vie et d'art, on oubliait tout pour l'écouter, et c'est ainsi, — je me le rappelle toujours avec un sourire qui maintenant sera souvent humide, — c'est ainsi qu'une fois, devant Saint-Roch, en pleine rue Saint-Honoré, au beau milieu des passants ébahis, nous nous éveillâmes comme d'un songe, lui et moi, interpellés par Prévost-Paradol qui riait, au moment où il me faisait essayer le pas des *Précieuses ridicules;* on nous prenait pour des fous peut-être : nous n'étions que le maître et l'élève, tous les deux, à la vérité, ivres de Molière, et lui m'enseignait cette belle et salutaire ivresse.

Toujours il prêchait d'exemple, pas de théories : « Voilà comme il faut dire, voilà comme il faut faire. » Et il n'y avait pas moyen de ne pas comprendre, et si on ne disait pas, si on ne faisait pas comme lui, c'est qu'on ne pouvait pas! Mais que de fois il a fait presque pouvoir! Car il avait des ressources infinies pour forcer

l'étincelle à jaillir! Ces ressources, il les tirait d'abord de son cœur, de l'intarissable paternité de son cœur, puis de sa connaissance de l'art, puis enfin de la connaissance non moins profonde de l'histoire de son art. D'une mémoire prodigieuse, ayant vu, ou peu s'en faut, tous les grands comédiens de ce siècle, de Talma à Rachel, et par delà, il se les rappelait tous, et il avait, à l'appui de chacun de ses exemples, une anecdote toute prête! Oh! l'amusant conteur et l'aimable érudition! Au reste, ce n'étaient pas seulement ses contemporains qu'il connaissait et qu'il citait : il semblait vraiment qu'il eût pratiqué nos anciens depuis Molière, tant il les savait dans le détail, tant nos archives lui étaient familières, tant il apportait de vivacité, de lucidité, de sûreté d'esprit dans son étude. Il m'aurait dit : « Voilà comment faisait Molière lui-même », je l'aurais cru.

Et ce goût du travail, cette recherche de la vérité dans les petites choses, ne nuisaient pas du tout chez lui à la conception des ensembles. Aucune étroitesse! Bien au contraire! Car avant tout il fut une intelligence, une clarté, une clarté sûre comme l'œil du maître. De là sa critique pénétrante, sagace, ce goût qu'il ne bornait pas à notre art, qu'il appliquait avec la même délicatesse à la peinture, à la musique, qu'il adorait. On sait, d'ailleurs, à quelle longue patience, à quel travail obstiné il a dû ses succès et la pleine possession de son

prestigieux talent. On a dit de l'homme qu'il était une intelligence servie par des organes; chez Régnier, l'intelligence était telle qu'elle se créa ses organes elle-même. Aussi, comme on le consultait, comme on revenait toujours à lui! Ceux qui l'ont eu pour professeur l'ont gardé comme maître toute leur vie.

Pour moi, je n'ai rien fini sans le consulter, et dans le deuil qui me frappe j'ai un chagrin, une amertume de plus, une espérance qui s'en va avec lui. Il y a quelque temps, dans une de ces visites qu'il faisait à la bibliothèque du théâtre, toujours curieux, toujours en quête, nous avions causé longuement et pris rendez-vous pour étudier ensemble deux de ces grands rôles du répertoire qu'on ne se lasse pas d'apprendre parce qu'ils sont une matière inépuisable d'enseignements. J'avais l'ambition de les jouer, et lui voulut bien me promettre, pour un temps qu'il espérait proche, les leçons que je sentais nécessaires. Je me faisais une fête de retourner à cette école de ma jeunesse, sûr d'y retrouver le savoir bienveillant et cordial d'autrefois, sûr d'y porter le même désir d'apprendre... Il faut renoncer à cette joie, il faut oublier cette ambition, car comment les aborderais-je, ces rôles redoutables, à présent que son secours me manque, à présent que je n'ai plus l'espoir d'y conquérir son applaudissement?

Nous n'aurons plus de leçons de toi, cher maître, mais nous garderons du moins le souvenir de celles

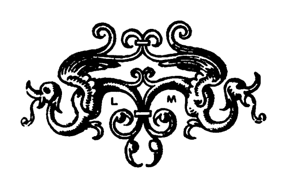
passées ; nous tâcherons de conserver précieusement ce qu'elles ont pu mettre de toi en nous. Et nous essayerons aussi d'imiter de toi non seulement l'artiste, mais l'homme : car tu es de ceux qui honorent, qui élèvent la profession à laquelle ils se consacrent, en y ajoutant la dignité de leur vie, leur courage, leur flamme, leur passion, leur foi. Ainsi tu as été utile à tous comme à chacun. Merci donc au nom de notre art tout entier ; merci pour nous, tes élèves ; merci, maître, et adieu !

COQUELIN.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.




Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 10 — 31 MAI 1885

SOMMAIRE.



LA QUINZAINE. — VICTOR HUGO. — Un seul événement, devant lequel tous les autres disparaissent, a tenu en haleine l'attention publique pendant cette quinzaine : la maladie, puis la mort de Victor Hugo. L'illustre poète, « qui était déjà entré vivant dans l'immortalité », a succombé le 22 mai, à 1 heure 27 minutes de l'après-midi, après une maladie de quelques jours seulement.





Né le 26 février 1802, il avait donc quatre-vingt-trois ans trois mois moins quatre jours.

La rapidité, la soudaineté de cette fin du plus grand des écrivains contemporains, a produit non seulement en France, mais dans le monde entier, où le nom de Victor Hugo n'était pas moins connu et moins populaire que chez nous, une impression profonde. Cette impression nous a été transmise par de nombreux articles de journaux, et même par l'expression de regrets officiels qui se sont manifestés publiquement dans les séances de divers parlements étrangers. Chez nous, la maison où est mort le poète, dans l'avenue qui porte son nom, a été dès le premier jour de sa maladie, et surtout depuis sa mort, l'objet d'un véritable pèlerinage. En un mot, au moment où nous écrivons, il n'est partout question que du grand poète, et des honneurs qui lui seront rendus le jour de ses solennelles funérailles, dont l'État vient de prendre la dépense à sa charge.

En présence de ce grand deuil véritablement national, il faut constater, à l'honneur de notre pays, l'unanimité des regrets et surtout de l'admiration inspirée par la gloire immense que laisse Victor Hugo derrière lui. Tout le monde a compris que le plus grand génie littéraire de ce siècle venait de disparaître. Aucun, en effet, depuis Voltaire n'avait brillé d'un aussi vif éclat dans les genres les plus divers, ni conquis une situation plus haute et plus méritée. Le nom de Victor Hugo plane et rayonne

au-dessus de tous les noms illustres de notre temps comme un phare lumineux qui leur prodiguerait à tous quelques reflets de son éblouissante lumière. On semble avoir oublié, — pour le moment du moins, — que le grand poète fut doublé, pendant la plus longue partie de sa glorieuse carrière, de l'homme politique mêlé à toutes les discussions des partis, en proie à la haine outrée des uns comme à l'admiration excessive des autres, et recevant, par suite de ce contact avec les politiqueurs de toutes nuances, des horions et même des éclaboussures. Tout cela est laissé de côté aujourd'hui. Personne ne songe à juger en ce moment l'auteur de tant d'œuvres considérables; le chantre des *Orientales* et des *Feuilles d'automne* est comme un colosse gigantesque devant lequel chacun passe et s'incline. Les haines ont passagèrement désarmé, les jugements sont ajournés. Le temps fera son œuvre sûre, infaillible, nous dirons même implacable; mais aujourd'hui on ne songe qu'à une chose devant ce cercueil qui vient de se fermer: c'est qu'il contient les restes d'un homme dont le génie a honoré son pays et son siècle pendant plus de soixante années consécutives, et dont le nom occupera à jamais l'une des premières places dans l'histoire littéraire du monde entier.

— Nous donnons ci-après quelques documents qui se rapportent à la vie et à la mort de Victor Hugo.

Il est mort le 22 mai, à une heure et demie; le même

jour, à 2 heures 25, s'ouvrait la séance du Sénat. Voici en quels termes, empruntés au compte rendu officiel, M. le président Le Royer a appris aux sénateurs la mort de leur illustre collègue :

*M. le Président.* — Messieurs les sénateurs, Victor Hugo n'est plus. (Mouvement prolongé.)

Celui qui depuis soixante années provoquait l'admiration du monde et le légitime orgueil de la France est entré dans l'immortalité. (Très bien ! très bien !)

Je ne vous retracerai pas sa vie ; chacun de vous la connaît ; sa gloire, elle n'appartient à aucun parti, à aucune opinion (vive approbation sur tous les bancs) ; elle est l'apanage et l'héritage de tous. (Nouvelle approbation.)

Je n'ai qu'à constater la profonde et douloureuse émotion de tous et, en même temps, l'unanimité de nos regrets.

En signe de deuil, j'ai l'honneur de proposer au Sénat de lever la séance. (Approbation unanime.)

— Nous avons déjà reproduit dans notre *Gazette* (numéro du 28 février 1881) l'acte de naissance du poète : voici son acte de mariage, suivi de la déclaration officielle de son décès :

*Extrait des registres de la paroisse de Saint-Sulpice.*

Le 12 octobre 1822, après la publication des trois bans en cette église et d'un seul en celle de Blois, vu la dispense des deux autres, les fiançailles faites le même jour, ont reçu la bénédiction nuptiale, Victor-Marie Hugo, membre de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, âgé de vingt ans, demeurant de droit et de fait à Blois, diocèse d'Orléans, fils mineur de Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo, maréchal des

camps et armées du roi, chevalier de la Légion d'honneur et commandant de l'ordre royal de Naples, et de la défunte Sophie-Françoise Trébuchet, son épouse, d'une part; et Adèle-Julie Foucher, âgée de dix-neuf ans, demeurant de droit et de fait rue du Cherche-Midi, nº 39, de cette paroisse, fille mineure de Pierre Foucher, chef au ministère de la guerre, chevalier de la Légion d'honneur, et de Anne-Victoire Asseline, son épouse, d'autre part; présents et témoins, Jean-Baptiste Biscarrat, Alfred-Victor, comte de Vigny, Jean-Baptiste Asseline, Jean-Jacques-Philippe-Marie Duvidal, lesquels ont signé avec les époux et leurs père et mère.

*Acte de décès.*

546
HUGO
(Victor-Marie)

L'an mil huit cent quatre-vingt-cinq, le vingt-trois mai, à onze heures du matin, acte de décès de Victor-Marie Hugo, âgé de quatre-vingt-trois ans, membre de l'Académie française, sénateur de la Seine, né à Besançon (Doubs), décédé à Paris, en son domicile, avenue Victor-Hugo, 50, hier au soir, à une heure et demie; fils du général Joseph-Léopold-Sigisbert Hugo et de Sophie-Françoise Trébuchet, époux décédés; veuf de Adèle-Julie Foucher.

Dressé par nous, Henri-Joseph Marmottan, maire du seizième arrondissement de Paris, officier de l'état civil, sur la déclaration de Léopold Armand, comte Hugo, âgé de cinquante-six ans, propriétaire à Paris, rue des Saints-Pères, 40, neveu du défunt, et de Edouard Lockroy, âgé de quarante-quatre ans, député, demeurant à Paris, avenue Victor-Hugo, 52, ami du défunt, qui ont signé avec nous, après lecture.

L. HUGO. — E. LOCKROY. — Dr MARMOTTAN.

— Victor Hugo devait d'abord être enterré au

cimetière du Père La Chaise, où se trouve son caveau de famille (27e division, chemin Monvoisin)[1].

Ce monument, fort simple, se compose d'une pierre tombale surmontée d'une colonne quadrangulaire en marbre blanc. Il est entouré d'une grille en fer. Sur la face principale on lit l'inscription suivante :

CI-GIT

JOSEPH-LÉOPOLD-SIGISBERT COMTE HUGO
Lieutenant général des armées du roi,
Né à Nancy le 15 novembre 1773,
Mort à Paris le 29 janvier 1828.
Guerre de Vendée. — Campagne du Rhin.
Guerre d'Italie. — Guerre d'Espagne.
Campagne de France. — Siège de Thionville.

1792-1815

*Par lui Thionville resta française.*

Sur les faces latérales, on lit :

CHARLES HUGO
Né le 4 novembre 1826.
Mort le 13 mars 1871.

GEORGES HUGO
Né le 31 mars 1867.
Mort le 26 avril 1868.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO
Né le 28 octobre 1828.
Mort le 26 décembre 1873.

---

1. Il a été décidé depuis que le corps serait inhumé au Panthéon.

Sophie comtesse Hugo
Née en 1780,
Morte le 27 juin 1821.

Eugène vicomte Hugo
Né en 1800,
Mort en 1836.

— Victor Hugo avait éprouvé de cruels deuils de famille. De ses deux frères, — tous deux morts, — l'un, Eugène Hugo, poète comme lui, perdit la raison à la suite d'une passion malheureuse.

Son père mourut en 1828, et sa mère en 1821. Sa fille, mariée à Charles Vacquerie, frère d'Auguste, aujourd'hui toujours survivant, se noya, comme chacun sait, à Villequier, en même temps que son mari qui cherchait à la sauver. Ses deux fils, Charles et François-Victor, ont depuis longtemps précédé leur père dans la tombe. Charles a laissé une veuve, qui est aujourd'hui Mme Edouard Lockroy, femme du député de la Seine, et qui a deux enfants de son premier mari, Georges et Jeanne Hugo. Enfin, une autre fille de Victor Hugo, prénommée Adèle, et qui avait, contre le gré de ses parents, épousé un officier anglais, vit toujours à Saint-Mandé, dans une maison de santé, où elle est soignée pour cause de maladie mentale.

— Victor Hugo a laissé un testament sur lequel *la Liberté* donne les informations suivantes :

« Victor Hugo a déposé, en 1875, un testament dit

*mystique* chez Me Gueydon, qui a pour successeur, aujourd'hui, Me Gatine, rue de l'Échelle, nº 8.

Une clause du testament réserve la publication des œuvres de Victor Hugo; cette clause porte que les œuvres théâtrales seront confiées à M. Paul Meurice et les autres à M. Vacquerie.

C'est M. Paul Meurice qui sera chargé de collationner les manuscrits renfermés dans un pavillon (dit la Tour du Nord) de Hauteville-House, à Guernesey.

La fortune de Victor Hugo s'élève à cinq millions six cent mille francs, savoir :

Quatre millions en Consolidés anglais et titres de la Rente française, déposés à la maison Rothschild;

Quatre-vingt mille francs de rente, représentés par des actions de la Banque nationale de Belgique.

Sur l'argent de la succession, une somme de un million sera consacrée à la fondation d'une œuvre charitable, l'*Asile Victor-Hugo,* destiné à recueillir les enfants abandonnés.

Les actions du *Rappel* sont, en grande partie, la propriété des enfants de Charles Hugo, dont la tutelle appartenait au poète; cette tutelle passant aujourd'hui entre les mains de M. Lockroy, ce dernier va avoir la jouissance de la plus grande partie des actions du *Rappel*.

Une somme annuelle de douze mille francs sera consacrée à l'entretien de l'orphelinat de Guernesey.

Des legs sont faits à M. Léopold Hugo, neveu du

défunt; à la Société des auteurs dramatiques, à la Société des gens de lettres. Le poète laisse cent mille francs aux pauvres de Paris et vingt-cinq mille francs à la Compagnie des Omnibus, pour gratifications annuelles aux cochers et aux conducteurs de la ligne Passy-Bourse.

L'habitation de Guernesey est attribuée à la petite Jeanne Hugo.

Victor Hugo déclare enfin que sa dépouille mortelle appartient à sa patrie, et qu'il n'a pas le droit d'en disposer.

D'ailleurs, dans ses causeries, il avait souvent blâmé M. Gambetta père à cause de l'insistance qu'avait mise ce dernier à réclamer, « sans tenir compte des vœux du pays », le cadavre de son fils.

Enfin, en 1883, Victor Hugo remit à M. Vacquerie les lignes testamentaires suivantes, s'appliquant immédiatement aux actes le concernant, qui devaient suivre sa mort :

> Je donne 50,000 francs aux pauvres.
> Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard.
> Je refuse l'oraison de toutes les églises [1]; je demande une prière à toutes les âmes.
> Je crois en Dieu.
>
> VICTOR HUGO.

---

1. Deux jours avant la mort de Victor Hugo, l'archevêque de Paris, Mgr Guibert, écrivit à Mme Lockroy une lettre très digne et très émue pour lui offrir de venir en personne assister le grand poète à ses derniers moments. Cette offre fut, en vertu de ces dispositions de Victor Hugo, respectueusement déclinée par une lettre de M. Lockroy, adressée à l'archevêque.



— On sait qu'en mai 1871, Victor Hugo, alors en Belgique, avait offert aux proscrits de la Commune un asile dans sa demeure. Le gouvernement belge crut devoir, en réponse à cette offre, dont le résultat lui semblait menaçant pour la sécurité publique en Belgique, prononcer l'expulsion pure et simple de Victor Hugo du territoire de la monarchie. Voici le texte de l'arrêté d'expulsion :

LÉOPOLD II, roi des Belges,
A tous présents et à venir, salut.
De l'avis du conseil des ministres, avons arrêté et arrêtons :

ARTICLE UNIQUE

Il est enjoint *au sieur* Victor Hugo, *homme de lettres*, âgé de soixante-neuf ans, né à Besançon, résidant à Bruxelles, de quitter immédiatement le royaume, *avec défense d'y rentrer à l'avenir*, sous les peines comminées par l'art. 6 de la loi du 7 juillet 1865.

Donné à Bruxelles, le 30 mai 1871.

*Signé :* LÉOPOLD.

— Leconte de Lisle, pour qui Victor Hugo avait une affection et une estime particulières, et qu'on désigne déjà comme son successeur à l'Académie, a adressé au maître, le lendemain de sa mort, un dernier hommage dont voici les termes :

*Dernier hommage*

Dors, Maître, dans la paix de ta gloire ! Repose,
Cerveau prodigieux, d'où, pendant soixante ans,

Jaillit l'éruption des concerts éclatants.
Va ! La mort vénérable est ton apothéose :
Ton esprit immortel chante à travers les temps !
Pour planer à jamais dans la vie infinie,
Il brise comme un dieu les tombeaux clos et sourds ;
Il emplit l'avenir des voix de ton génie,
Et la terre entendra ce torrent d'harmonie
Rouler de siècle en siècle en grandissant toujours !

LECONTE DE LISLE.

— Autre poésie, celle-ci de Victor Hugo lui-même, et qu'un journal donne comme inédite. C'est une boutade empruntée à un album, et qui est à l'adresse de la ville d'Yvetot, où Victor Hugo avait été étrillé par des cabaretiers. On y peut voir que le bon temps du roi d'Yvetot est depuis longtemps passé :

Yvetot la Normande,
Où l'on est à l'amende
Chez tous les taverniers !
Logis peuplé de singes,
Où l'on voit d'affreux linges
Pendre aux trous des greniers !
Où le poing d'un belître
Croit casser une vitre,
Et crève un vieux papier !
Où l'on a pour salade
Ce qu'un lapin malade
Laisse dans son clapier !
Ville bâtie en briques,
Triste amas de fabriques,
Qui sentent le ranci !

Qui n'as que des bourriqués,
Et du cidre en barriques
Sur ton pavé moisi!
Groupe d'informes bouges,
Où les maisons sont rouges,
Et les filles aussi!

— Voici enfin deux portraits de Victor Hugo. L'un est de Théophile Gautier, et nous représente le poète en 1827:

« Ce qui frappait d'abord dans Victor Hugo, c'était le front vraiment monumental, qui couronnait, comme un fronton de marbre blanc, son visage d'une placidité sérieuse. Il n'atteignait pas, sans doute, les proportions que lui donnèrent plus tard, pour accentuer chez le poète le relief du génie, David d'Angers et d'autres artistes; mais il était vraiment d'une beauté et d'une ampleur surhumaines. Les plus vastes pensées pourraient s'y écrire, les couronnes d'or ou de lauriers s'y poser comme sur un front de dieu ou de César. Le signe de la puissance y était. Des cheveux châtain clair l'encadraient et retombaient un peu longs.

« Du reste, ni barbe, ni moustaches, ni favoris, ni royale: une face soigneusement rasée, d'une pâleur particulière, trouée et illuminée de deux yeux fauves, pareils à des prunelles d'aigle, et une bouche à lèvres sinueuses, à coins surbaissés d'un dessin ferme et volontaire, qui, en s'entr'ouvrant pour sourire, découvrait des dents d'une blancheur étincelante.

« Pour costume, une redingote noire, un pantalon gris, un petit col de chemise rabattu, la tenue la plus exacte et la plus correcte. On n'aurait vraiment pas soupçonné dans ce parfait gentleman le chef de ces bandes échevelées et barbues, terreur des bourgeois à menton glabre. Tel Victor Hugo nous apparut à cette première rencontre. »

Le second portrait est emprunté à la *Biographie des hommes du jour* de G. Sarrut et Saint-Edme (tome VI, 1re partie, 1841). Le « baron » Victor Hugo, — ainsi que l'appelle ladite biographie, — avait alors trente-neuf ans, et on va voir que ses contemporains de ce temps-là ne professaient pas pour lui l'admiration un peu exclusive qu'il a inspirée à ses contemporains d'aujourd'hui :

« Pour les uns, M. Victor Hugo est un vaste génie, un écrivain sublime...; pour d'autres, c'est un novateur obscur et nébuleux, qui masque son impuissance d'être profond et correct sous des dehors gigantesques... M. Victor Hugo est un homme qu'il ne faut pas plus prendre au sérieux qu'il ne s'y prend lui-même.

« Comme écrivain politique, il a tour à tour insulté et loué « le fléau vivant, le tyran, le Dieu » pour lequel il a pompeusement demandé, plus tard, les honneurs de l'apothéose.

« Nous l'avons entendu insulter aux hommes qui sauvèrent la France de la réaction blanche, que lui préparaient les Anglais, et les malheureuses victimes de sa

politique infâme à Quiberon. (Voir l'ode sur Quiberon.)

« Il a eu des chants en l'honneur des traîtres de Verdun;

« Sa muse s'est associée à l'envahissement de l'Espagne en 1823;

« Il réveilla toutes les haines politiques dans son ode à l'occasion de la mort de Louis XVIII;

« Il fut l'adulateur d'un berceau (Comte de Chambord) qui, suivant lui, renfermait un nouveau sauveur;

« Il plaida en faveur de l'indemnité à accorder aux émigrés (ode sur la Vendée);

« Et comme M. de Quélen, il invoqua le Dieu des armées pour qu'il anéantît les ennemis de Charles X. (Ode sur le sacre.) »

Citant ensuite de nombreux revirements dans les idées et les opinions du poète, et de flagrantes contradictions entre sa conduite passée et sa conduite présente (en 1841), l'article conclut ainsi :

« Il est impossible de prendre un tel homme au sérieux, quelle que soit la haute opinion que l'on puisse avoir de son intelligence. »

Terminons par une anecdote provenant du même article, et qui prouve qu'en ce temps-là aussi (toujours en 1841) Victor Hugo avait une cour d'admirateurs enthousiastes, parfois excessifs, et qui le compromettaient souvent :

« Le soir de la première représentation de *Quinola*,

de M. de Balzac, M. Hugo arriva dans une loge des premières, accompagné de sa famille. Quelques-uns des petits jeunes gens qui composaient sa cour applaudirent. M. Hugo, flatté d'un tel accueil, s'avança aussitôt et salua princièrement de la main, comme aurait pu le faire un membre de la famille royale. Le parterre trouva cette plaisanterie fort déplaisante, et aussitôt une bordée de sifflets fort bien nourrie accueillit l'auguste poète et le rappela au sentiment de lui-même. »

Théatres. — La quinzaine dramatique a été peu féconde ; d'ailleurs la plupart des théâtres vont effectuer leur clôture annuelle à la fin de ce mois.

12 mai. — Reprise au théâtre des Nations du *Roman d'Elvire*, drame de MM. Georges Richard et Arnous-Rivière, joué dans l'origine au théâtre du Château-d'Eau. Pièce intéressante, bien faite, plus littéraire que celles qu'on joue généralement chez M. Ballande, et qui offre, en outre, cette curiosité de voir son propre auteur, M. Georges Richard, en interpréter le principal rôle.

20 mai. — Reprise à l'Ambigu de *Louis XVI et Marie-Antoinette*, drame en dix tableaux de Fabrice Labrousse et Ferdinand Laloue, représenté pour la première fois à l'Ambigu (17 mars 1849), où ce drame eut alors un succès de plus de soixante représentations. Saint-Ernest, Fechter, Stainville, Mmes Émilie Guyon et Naptal-

Arnault interprétaient alors les principaux rôles de ce drame historique et larmoyant, qui a semblé bien démodé aujourd'hui. Le petit-fils et filleul de Labrousse, notre ingénieux confrère Fabrice Carré, en avait cependant retouché les parties principales au point de vue du style. On a toutefois beaucoup pleuré au spectacle assez exactement retracé des infortunes royales. C'est Laray qui joue Louis XVI et M^lle Marie Deschamps qui représente la reine. Montal, Courtès, M^lle Defresnes, etc., complètent un ensemble très satisfaisant.

22 mai. — Première représentation, au Palais-Royal, de *les Petites Voisines*, bouffonnerie en trois actes de MM. Hippolyte Raymond et Jules de Gastyne. Succès très vif; la pièce est d'une folle gaieté; elle n'a pas le sens commun, par exemple, mais c'est peut-être pour cela qu'elle a réussi. Quand ces sortes de comédies ultra-gaies donnent lieu à discussion, leur succès risque d'en être compromis. Daubray, Milher, Pellerin, Calvin et M^me Mathilde sont tous d'une fantaisie également excessive dans l'interprétation de cette amusante pièce.

VARIA. — *Le Peintre Menzel.* — Le 26 avril s'est ouverte, au pavillon de la Ville de Paris, aux Tuileries, l'exposition du célèbre peintre allemand (de Berlin) Adolphe Menzel. Elle comprend plus de trois cents peintures, aquarelles et dessins. Voici en quels termes notre confrère Claretie l'a annoncée dans *le Temps* :

« C'est un événement, un véritable événement artis-

tique. Menzel, a-t-on dit, jouit à Berlin de la gloire toute nationale qui entourait Hans Makart à Vienne. Mais Makart était un homme de quarante-cinq ans, et Menzel en a soixante-dix. C'est un ancêtre de l'art contemporain. Il est né à Breslau en 1815. Cet homme est, du reste, un phénomène de toutes les façons. Physiquement, il a l'air d'un gnome, tout petit avec une tête puissante, énergique, inoubliable. Le sculpteur Begas l'a représenté en buste, mais il faut chercher, pour se faire une idée de Menzel, certaine eau-forte gravée d'après Magnus, où le maître allemand est représenté en pied, avec un chapeau énorme, une redingote extraordinaire et un pantalon blanc. C'est Menzel en 1837, à vingt-deux ans. On le prendrait pour un personnage d'Hoffmann. On l'a vu, en des soirs de réception officielle, hissé sur une table afin que chacun pût l'apercevoir et le saluer. Il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même. Il a toujours dessiné, toujours travaillé. Éternellement, Menzel a dans sa poche un carnet et, à tout propos, en courant, presque en mangeant, il prend le croquis d'un objet, d'un passant, d'un mouvement entrevu.

« Menzel est célèbre chez nous depuis l'exposition de 1855, où il exposait un *Frédéric à Sans-souci*. On n'a pas oublié non plus sa *Nuit de Hochkirch* à l'exposition de 1867. Mais, ce qui avait étonné et conquis Meissonier d'abord, puis Neuville, Detaille et nos

peintres de bataille, c'est le livre ou plutôt les livres consacrés par Adolphe Menzel à Frédéric le Grand, ces dessins extraordinaires, vivants, dramatiques, ces coins de combats, ces charges de cavalerie, ces visions et ces évocations de la silhouette héroï-comique du roi philosophe botté, crotté, appuyé sur sa canne et profilant sa figure maigre sur un fond de carnage et de gloire. Le dessinateur des *Contes rémois* fut stupéfait par les dessins de Menzel, et, avant cette exposition qui va populariser le nom de l'artiste allemand dans le public parisien, le peintre prussien était puissamment admiré de l'élite de nos artistes.

« Mais c'est le dessinateur qui triomphe dans le pavillon de la Ville de Paris. Le peintre est noir et son coloris est vraiment trop allemand. C'est un chef-d'œuvre que la *Forge;* en revanche, les Parisiens du *Jardin des Tuileries* sont trop bruns, les Italiens du marché de Vérone sont trop jaunes. On prendrait leurs têtes pour des oranges. Ce n'est pas Vérone, c'est la *belle Valence.* »

*Vente de Bastien-Lepage.* — Cet artiste regretté vient de subir pour la première fois l'épreuve des enchères publiques. Plusieurs de ses tableaux ont atteint des prix très élevés et qui classent décidément Bastien-Lepage au nombre des peintres dont les œuvres gagneront de plus en plus dans les ventes successives où elles reparaîtront. Voici les principaux prix obtenus (12 mai).

L'*Annonciation aux bergers*, avec laquelle Bastien-Lepage obtint, en 1875, son second prix au concours de Rome, a été achetée 23,800 fr. par la mère de Mlle Baskirscheff, la jeune artiste russe, élève de Bastien-Lepage, morte l'année dernière. On l'avait mise à prix à 10,000 fr. La *Récolte des pommes de terre,* du Salon de 1879, l'une des plus belles œuvres du jeune maître, a été vendue 29,100 fr.; l'expert en avait demandé 30,000 fr. Le portrait de Mme Juliette Drouet, pour lequel la mise à prix avait été fixée à 10,000 fr., a atteint 11,500 fr. et a été adjugé à MM. Boussod-Valadon, de la maison Goupil. Le tableau du Salon de 1881, le *Vieux Mendiant*, est resté de 4,000 fr. au-dessous de la mise à prix de 25,000 fr. Les autres tableaux qui ont obtenu les enchères les plus élevées sont : La *Mare à Damvillers*, 9,500 fr.; la *Lessiveuse*, 9,600 fr.; le *Petit Ramoneur*, 9,400 fr.; les *Fleurs du chemin,* 7,500 fr.; la *Marchande de fleurs à Londres*, 4,200 fr.; le *Cireur de bottes*, 4,000 fr.; un *Bassin à Honfleur*, 3,500 fr., adjugé à M. Gauchez; la *Première Recherche pour le portrait du prince de Galles*, 6,000 fr., achetée par M. G. de Rothschild; la *Petite Fille allant à l'école,* 4,800 fr.; le *Canal à Venise*, 2,600 fr.

Le total de la vente, dessins et aquarelles compris, a été de 212,000 fr.

*Les Portraits du Siècle.* — La Société philanthropique

vient d'inaugurer au quai Malaquais, le 20 avril dernier, à l'Ecole des beaux-arts, une deuxième exposition des portraits du siècle qui n'offre pas moins d'intérêt que celle dont elle a déjà eu l'initiative en 1883. Cette fois il y a beaucoup de portraits contemporains et même de gens vivants, tels que Léon Say, Coquelin (quatre fois représenté), maréchal Canrobert, duc de Broglie, général Mellinet, Gounod, Camescasse, etc... Dans les portraits anciens, les peintres célèbres de l'Angleterre Gainsborough, Bonington, Lawrence, etc..., sont largement représentés; il y a aussi des Ingres magnifiques, notamment le célèbre portrait de la duchesse de Broglie; des Ary Scheffer, des Ricard, etc.; en un mot, depuis Greuze jusqu'à Bonnat, tous les portraitistes illustres du siècle figurent dans cette intéressante exposition.

L'une de ses grandes curiosités est un *Marat dans sa baignoire*, attribué par le livret à David et qui appartient à M. Terme. Un débat très piquant vient d'être soulevé, à propos de cette toile, par le petit-fils même de David, M. L. J. David qui déclare que le *Marat* exposé n'est qu'une copie dont lui seul posséderait l'original. Il adresse, à ce sujet, une très intéressante lettre au marquis de Mortemart, président de la Société d'exposition. Nous en extrayons le passage essentiel :

Cette toile n'est qu'une des copies exécutées sous la surveillance de David, pour les Gobelins, conformément au décret de la Convention du 21 floréal an II, du tableau que cet

artiste avait offert à cette Assemblée le 14 novembre 1793, et qui lui fut rendu le 8 février 1796.

L'original du *Marat* et deux de ses copies figurent dans l'inventaire après le décès de David. Après avoir été retirées de la première vente de ce maître, ces toiles furent remises aux enchères le 11 mars 1835, et adjugées à Mme la barónne de Meunier, fille de David, et à Mme Eugène David, ma mère.

Les deux copies furent abandonnées par les acquéreurs de l'original, l'une à Mme la baronne Jeannin, l'autre à M. Jules David aîné, qui, le 17 juin 1853, signent un acte sous seing privé où ils reconnaissent que les tableaux du *Marat* qu'ils possèdent ne sont que des copies qui leur ont été données gratuitement par les propriétaires du tableau original.

Le tableau de Mme la baronne Jeannin, peint par Serangeli, est aujourd'hui chez le baron Jeannin.

Celui de M. Jules David aîné, peint peut-être par Gérard, a été donné par mon cousin, M. le baron Jérôme David, au prince Napoléon, qui le céda en février 1868 à MM. Durand-Ruel et Brame, marchands de tableaux.

Cette copie restée à M. Durand-Ruel a été exposée à la vitrine de son magasin, rue de la Paix, et dans ses galeries rue Le Pelletier. C'est cette toile que nous voyons aujourd'hui à votre exposition.

L'*unique tableau original* de la mort de Marat, celui qui décorait la salle de la Convention, est en ma possession. Lui seul est signé :

A MARAT

DAVID

l'an deux.

Les deux copies ne portent aucune trace de signature.

En conséquence, M. David demande une rectification

au catalogue qui, d'après lui, ne doit porter la toile exposée que comme une « copie » du tableau dont il possède l'original. M. L. J. David aurait bien mieux fait encore en envoyant cet original même à l'exposition du quai Malaquais, où cet envoi eût permis une étude comparative des plus intéressantes.

*L'Ancien et le Nouvel Opéra.* — En présence du grave déficit constaté dans les recettes de ce théâtre, et qui montent à près de 160,000 francs depuis la prise de possession du siège directorial par MM. Ritt et Gailhard, il fut déclaré, en beaucoup d'articles de journaux, que l'une des principales causes de ce déficit provenait de l'accroissement des charges qu'imposait, depuis 1875, la nouvelle salle de l'Opéra à sa direction. M. Charles Garnier, l'éminent architecte du théâtre, a cru devoir répondre à cette assertion, qui semblait le viser plus personnellement, par une fort intéressante lettre adressée à M. Charles Bigot, du *Siècle*, et de laquelle nous extrayons les renseignements suivants:

Charles Garnier commence par établir, en comparant l'année 1867 à l'année 1878, que l'accroissement des dépenses du fait du bâtiment est de 458,829 francs. Il passe ensuite à la part qui revient directement à l'Administration elle-même dans le surcroît des autres dépenses, et il arrive à ce résultat qu'en déduisant les dépenses du fait du bâtiment de celles qui sont du fait de

l'Administration l'accroissement de frais se monte au chiffre de 665,238 francs par an.

« Eh bien! à présent, pensez-vous encore, conclut M. Garnier, que c'est l'architecte qui est la cause de la ruine de l'Opéra?

« Mais ce qu'il ne faut pas oublier non plus, ce sont les recettes. Halanzier a gagné 651,564 francs en 1875, et les autres années ses bénéfices moyens étaient de 200,000 francs. C'est que, si les dépenses sont plus grandes au nouvel Opéra qu'à la salle Le Peletier, les recettes sont ou peuvent être aussi plus fortes : le maximum, rue Le Peletier, était de 12,500 francs; il est de 21 ou 22,000 francs par soirée à l'Opéra. Est-ce ma faute si le public se désintéresse un peu de la musique? Cela dépend-il des ouvrages des artistes? Je n'en sais rien et ne veux pas le savoir. Mais, si la salle était pleine, l'Opéra ferait très grandement ses affaires.

« Un dernier mot : l'Opéra a coûté 35,600,000 francs, et non 50 millions. »

*La Coupe du Connétable.* — Il s'est fait beaucoup de bruit autour de cette coupe, dont voici l'histoire en quelques mots. Elle est en or massif et ornée d'émaux d'une grande finesse représentant la vie de sainte Agnès. Vers la fin de 1883, le baron Pichon l'acheta, pour 9,000 francs, d'un Espagnol qui affirmait qu'elle était ancienne et qu'elle avait appartenu à la famille

des ducs de Frias. Elle portait une inscription latine dont voici la traduction : « Cette coupe d'or massif, provenant du trésor sacré de l'Angleterre, monument de la paix conclue entre les rois, a été consacrée par Jean Velasco, connétable, au Christ pacificateur. » Et, en effet, l'on trouve dans l'*Histoire universelle* du président de Thou un récit complet de l'ambassade du connétable Jean Velasco à Londres en 1604, et le détail des présents offerts par le roi et la reine à l'ambassadeur, présents parmi lesquels la coupe en question est désignée avec une précision qui ne peut laisser aucun doute.

Restait à savoir si c'était bien là l'objet lui-même ou une copie habilement faite. A cet effet, le baron Pichon s'adressa au duc de Frias, qui tout d'abord lui attesta la complète authenticité de cet objet précieux, et le félicita de son acquisition. Mais peu après ce même duc de Frias découvrit que la fameuse coupe avait été, ainsi que beaucoup d'autres objets, donnée par le connétable Velasco au couvent de Santa Clara de Pomar, à la condition expresse que, pour aucune raison, ils ne pourraient être prêtés ni aliénés. Comment donc ce vase était-il sorti du couvent? C'est la supérieure actuelle qui, pour les besoins de sa communauté, avait chargé un prêtre espagnol de la vendre, et c'est de lui que le baron Pichon l'avait achetée.

Ce qu'ayant appris, le duc de Frias, comme descen-

dant de la famille de Velasco, s'est avisé d'intenter au baron Pichon un procès en revendication. Mais le tribunal, s'appuyant sur ce qu'en fait de meubles possession vaut titre, ainsi que sur la bonne foi de l'acquéreur, lui a donné complètement gain de cause, et a condamné le duc de Frias à payer tous les frais du procès.

« *Madame Palabau* ». — Tel est le titre d'un roman de Joseph Delaroa, l'auteur bien connu des *Patenôtres d'un surnuméraire*, et dont on parle beaucoup en raison de la nouveauté et de la hardiesse du sujet traité, en même temps que du style ferme et nerveux dans lequel il est écrit. Ce roman, que son auteur déclare être surtout « une étude de pathologie morale à l'usage des femmes, des maris et des hommes politiques », est dédié au célèbre docteur Carl Potain.

Le livre de Delaroa est plein d'allusions politiques écrites d'une plume agressive et mordante ; il y a un certain chapitre XIII qui contient sur ceux que l'auteur appelle des « fonctionnaires debout et amovibles » divers portraits tracés de main de maître. Le chapitre XIV débute par une peinture, en quelques lignes, du gouvernement du 4 Septembre, que nous donnons ci-après, — tout en faisant nos réserves, — comme un spécimen du style incisif de Delaroa :

« ... La République, qu'on n'attendait pas, remplaça

l'empire, resté à Sedan. Quelques avocats improvisèrent tant bien que mal un gouvernement chargé de la défense nationale et qui fut malheureusement battu à peu près partout. La mairie centrale de Paris fut occupée d'office par un vieux vaudevilliste en état de faillite depuis 1840, lequel appelait le ministre de l'intérieur « citoyen » et se faisait appeler « monsieur » par ses employés. Trois autres vaudevillistes reçurent la mission d'organiser des barricades et de pratiquer des meurtrières dans les murs de la banlieue, afin d'augmenter les ressources de la défense et les difficultés de l'attaque. La préfecture de police fut confiée à un ..... qui, à peine installé, en proposa la suppression. La garde nationale eut pour commandant en chef un ancien maréchal des logis, et l'armée un général qui occupa plus l'attention des Parisiens que celle de l'ennemi. Tous les hommes, valides ou non, prirent un képi neuf et un mauvais fusil; puis ils s'en allèrent à trente sous par jour attendre les Prussiens le long des fortifications. Les uns firent des sorties hygiéniques en dehors des remparts; les autres, au contraire, firent des sorties en dedans contre le gouvernement. Le spectacle de Paris pendant le siège, à quelques exceptions près, fut lamentable pour le patriote, pour le philosophe, autant que pour les estomacs de bonne volonté. Il se rencontra cependant un sage qui proposa de manger les membres de la Défense nationale : on le fit passer pour fou. Ce

qui fut admirable, ce furent les braves gens qui, vers la fin du siège, allèrent se battre sans aucun espoir de vaincre... »

Nous n'acceptons pas, encore une fois, cette description caricaturale de Paris pendant le siège. L'attitude de la population pendant cette longue et dure période, où certainement la faiblesse et la bêtise humaines ont eu leur part, comme toujours, a été, au contraire, pour tous les esprits impartiaux, le sujet d'une juste admiration.

*Les* Bis *au théâtre.* — C'est le journal italien *la Riforma* qui nous donne le moyen de remédier à cette sotte habitude de faire bisser, qui trouble plus le plaisir de l'auditeur qu'il ne l'augmente. Pour faire perdre au public, dit ce journal, la mauvaise habitude de réclamer des *bis* d'autant plus indiscrets qu'ils fatiguent les artistes et augmentent les frais de gaz, un impresario de notre connaissance a affiché dans le vestibule de son théâtre l'avis suivant :

« Les personnes qui désireraient la répétition, tant de morceaux de l'opéra que de fragments du ballet, sont priées de s'inscrire *al camerino dell' impresa* (au cabinet de la direction). Le spectacle une fois terminé, et sous le bénéfice du payement préalable, par les personnes inscrites d'un second billet d'entrée, on leur exécutera tous les *bis* qu'elles désireront. »

La mesure est assez ingénieuse, et fort juste, d'ailleurs.

*Sardou plagiaire.* — Il y a des prédestinations ; celle de Victorien Sardou est de passer pour plagiaire. Il n'a peut-être pas fait une seule pièce que ses compatriotes ne l'aient accusé d'avoir copiée quelque part. Voilà maintenant que l'étranger s'en mêle aussi : témoin ce programme d'un théâtre de Milan.

THÉATRE CARCANO

*Une seule représentation extraordinaire.*

Samedi 2 mai 1885, à 8 h. 1/2 précises

La Compagnie dramatique dirigée par M. ALEXANDRE MARCHETTI, et représentée par M. ORESTE CARTOCCI, donnera pour la première fois à Milan :

THÉODORA

Drame en sept tableaux de FILIPPO WATHS
traduit de l'anglais et arrangé pour la scène italienne
par L. E. TETTONI.

*Travail d'après lequel* VICTORIEN SARDOU *a composé son drame du même nom !!!*

Infortuné Sardou ! lui voilà du même coup l'Angleterre et l'Italie sur les bras.

*A propos de fraises.* — Le récent décès de Toussenel, le charmant auteur de *l'Esprit des bêtes*, a remis

en circulation quelques anecdotes sur son compte. En voici une rapportée par *l'Événement.*

Un jour, chez le docteur Yvan, M. Philibert Audebrand demandait à l'ingénieux fouriériste de lui détailler l'*analogie* de la fraise des bois.

Le lendemain, M. Toussenel envoyait la réponse suivante :

« La fraise des bois est une perle pour les gastrosophes. Jetée dans un vase de Chine, couverte de poudre de sucre, mouillée d'eau claire et de kirschenwasser, c'est un manger des dieux.

« ANALOGIE : La fille du pâtre, du bûcheron ou du braconnier.

« On prend cette sauvagesse, on la décosse physiquement et intellectuellement ; on l'installe dans un second du boulevard Malesherbes ; on la nourrit de becfigues, on l'abreuve de champagne ; après tout cela, elle charme les ducs et enivre les millionnaires.

« La fraise des bois, prise à forte dose, tue ceux qui la mangent. La fille des bois, devenue Parisienne, ruine de fond en comble les derniers rejetons de l'aristocratie. — Brave fille ! elle est une des formes de la justice ! »

---

PETITE GAZETTE. — Le gouvernement d'Alsace-Lorraine vient de défendre les représentations que Sarah-Bernhardt devait donner successivement cet été à Strasbourg

et à Metz. Cette défense a pour motif la lettre écrite par la célèbre artiste au sujet de prétendues représentations qu'elle devait donner à Berlin, lettre que nous avons reproduite dans notre numéro du 15 mars dernier.

*Excentricité royale.* — Le roi Louis de Bavière, dit *le Temps*, vient de se payer une fantaisie fort coûteuse. Il a fait monter sur le théâtre de Munich la *Théodora* de M. Sardou, avec les décors et tous les accessoires fidèlement copiés sur ceux de la Porte-Saint-Martin de Paris. Cela a coûté la bagatelle de 200,000 marcs.

Le public ne profitera pas de cette dépense, la pièce n'ayant été donnée que pour le roi Louis. A part le roi, un soldat des chevau-légers, faisant fonctions de valet de chambre, y a seul assisté. La consigne était tellement rigoureuse que la femme d'un ministre étranger, accrédité près la cour de Bavière, n'a pu pénétrer dans la salle, malgré des démarches pressantes auprès de l'intendant du théâtre.

— Le 9 mai a eu lieu, au milieu d'une cérémonie solennelle, et sous la présidence de M. Goblet, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, la pose de la première pierre du nouveau lycée Louis-le-Grand.

— Le 19 mai, Céline Montaland a continué avec succès ses débuts à la Comédie-Française, dans le rôle de la baronne de *Mademoiselle de la Seiglière.* Le 23 du même mois, M. Coquelin cadet a joué pour la première fois, dans cette pièce, et au pied levé, en remplacement de Thiron, indisposé, le rôle du marquis de la Seiglière. Il y a également obtenu un vif succès. Trois artistes, Samson, Régnier et Thiron, avaient seuls joué jusqu'alors ce rôle important à la Comédie-Française.

NÉCROLOGIE. — 8 mai. — M. Armand du Chatellier, correspondant de l'Institut, auteur de l'*Histoire de la Révolution dans l'ancienne Bretagne* (6 vol.), décédé à l'âge de quatre-

vingt-huit ans, dans son château de Kernuz (Finistère) qu'il avait transformé en un véritable musée historique et archéologique.

12 mai. — Le célèbre compositeur et pianiste allemand Ferdinand Hiller, à l'âge de soixante-quatorze ans.

17. — M. de Valbezen, ancien consul général, auteur d'ouvrages sur les Anglais et l'Inde. Il a aussi donné des articles à la *Revue des Deux-Mondes* sous le pseudonyme de *major Fridolin*.

17. — Le peintre Williams Borione, auteur de nombreux portraits, surtout officiels. Il avait soixante-huit ans.

17. — Louis-Charles-Auguste Steinheil, artiste peintre, né à Strasbourg en 1814. Il avait débuté au Salon de 1836, et s'était surtout livré à la peinture et à la restauration des vitraux d'églises; il avait aussi exécuté beaucoup de peintures murales. Il était beau-frère de l'illustre peintre Meissonier.

19. — Alphonse-Marie de Neuville, peintre de batailles, et pour mieux dire peintre de « soldats ». Il excellait en ce genre, dans lequel il rivalisait heureusement avec Detaille. Son premier tableau populaire a été les fameuses *Dernières Cartouches* (1872), si souvent reproduites par la photographie et par la gravure. Alphonse de Neuville était bien le fils de ses œuvres. Il se nommait en réalité Deneuville, en un seul mot, et il était né le 1er juin 1835 à Saint-Omer, où son père était fabricant de chandelles. Il avait épousé, peu de jours avant sa mort, une ancienne artiste du théâtre des Bouffes du passage Choiseul, Mlle Mareschal, dite Maréchal. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 13 juillet 1881.

21 mai. — Charles Amouroux, ancien membre de la Commune de 1871, élu récemment député de la Loire. Il était né le 24 décembre 1843.

22. — Théodore Ballu, membre de l'Académie des beaux-arts, illustre architecte auquel on doit le nouvel Hôtel de ville de Paris. Il a aussi construit les églises de la Trinité et

de Saint-Ambroise. Il était commandeur de la Légion d'honneur et âgé de soixante-huit ans.

23. — Frédéric Cournet, ancien secrétaire de la rédaction du *Réveil* sous Delescluze, ancien député à l'Assemblée nationale, en 1871, puis membre de la Commune, et délégué à la préfecture de police.

23 mai. — Mme Marie-Cabel, l'ancienne étoile du Théâtre-Lyrique et de l'Opéra-Comique, vient de mourir à Maison-Laffitte à l'âge de cinquante-neuf ans. Elle était en partie paralysée depuis 1878. Née Marie Dreullette à Liège, le 31 janvier 1827, elle était fille d'un ancien officier de cavalerie de l'armée française. Elle épousa, avant de venir à Paris, un professeur de chant, M. Georges Cabu, dit Cabel.

A Paris Mme Cabel chanta d'abord au Château-des-Fleurs; elle passa ensuite un an à l'Opéra-Comique (1848-49); retourna en Belgique, puis revint en France, chanta *Galatée* à Lyon et enfin débuta au Théâtre-Lyrique, dans le *Bijou perdu*, le 6 octobre 1853. Elle y obtint un énorme succès. Elle passa à l'Opéra-Comique en 1856, revint au Théâtre-Lyrique en 1861, et reparut à l'Opéra-Comique en 1865. Elle quitta ce théâtre en 1871 et ne chanta plus dès lors qu'en province, usqu'en 1877. Sa santé l'obligea à ce moment à quitter définitivement la scène.

Mme Cabel a été une vocaliste de premier ordre, la plus remarquable peut-être qu'ait jamais possédée l'Opéra-Comique, mais elle avait plus de virtuosité que de style.

24 mai. — Le célèbre maître d'armes Pons (Jean-Thomas), dit Pons neveu, né le 22 décembre 1825, à Menton (Alpes-Maritimes). Il avait été décoré en juin 1871 pour sa belle conduite pendant la guerre.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant*, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

Numéro 11 — 15 juin 1885

SOMMAIRE.



---

La Quinzaine. — Les funérailles de Victor-Hugo ont été célébrées le 1er juin, à onze heures du matin. Elles ont offert le spectacle le plus étonnant qui ait jamais, dans ce genre, été donné à la population parisienne, nous pouvons même ajouter à la population d'aucun pays. Non, jamais semblable solennité n'a réuni un tel concours de monde ; jamais, derrière aucun cercueil, même le plus glorieux, une foule aussi considérable de





délégations et de porteurs de couronnes n'a présenté l'aspect d'une manifestation aussi spontanée, aussi populaire. On a beaucoup parlé des funérailles de Thiers, puis de celles de Gambetta. Il semblait qu'il fût impossible de faire rien de plus immense et de plus grandiose. On citait ce fait qu'aux obsèques de Gambetta le défilé du cortège avait duré deux heures. Il en a duré six au convoi de Victor Hugo. Oui, pendant six heures précises, — montre en main — une suite ininterrompue de délégations et de délégués a traversé Paris, de l'Arc de triomphe au Panthéon, en passant par les Champs-Élysées, le boulevard Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel et la rue Soufflot. On sait qu'un décret du 26 mai a prononcé la laïcisation du Panthéon, en affectant désormais ce monument à la sépulture des grands hommes, et qu'un décret du même jour y a ordonné la translation du corps de Victor Hugo. C'est là que le grand poète repose aujourd'hui, tout près de la tombe demeurée vide de J. J. Rousseau.

Les funérailles de Victor Hugo n'ont pas eu et ne pouvaient pas avoir le même caractère que celles de Gambetta. Ce dernier est mort si vite, si jeune encore, portant en lui tant d'espérances pour le parti démocratique, et paraissant devoir vivre assez pour accomplir les hautes destinées que chacun voulait prévoir pour lui, que sa mort a été comme un coup de foudre et a causé une

sorte de stupeur générale. Bien différente a été la mort de Victor Hugo! L'illustre poète quittait cette vie chargé de gloire et d'années, se survivant en quelque sorte à lui-même, car depuis longtemps il ne pouvait plus rien ajouter à la haute admiration dans laquelle le tenait le monde entier. Ses funérailles n'ont donc pas eu le côté triste et lugubre de celles de Gambetta; elles ont été avant tout une apothéose, en quelque sorte une déification.

La cérémonie a commencé à l'Arc de triomphe par six discours prononcés par les présidents du Sénat, de la Chambre des députés, du Conseil municipal et du Conseil général de la Seine, et par MM. Emile Augier, au nom de l'Académie, et Goblet, ministre de l'instruction publique, au nom du gouvernement. Treize autres discours ont été également prononcés au Panthéon à l'arrivée du corps. Signalons ceux de MM. Got, au nom de la Comédie-Française; de Bornier, représentant les auteurs dramatiques; Jules Claretie, au nom de la Société des gens de lettres; Jourde, au nom du Syndicat de la presse. On trouvera tous ces discours dans le *Journal officiel* du 1er juin.

Ceux qui voudront écrire un jour en détail le compte rendu de cette cérémonie, unique dans l'histoire des funérailles célèbres, devront également se reporter au *Journal officiel* du 31 mai. Ils y trouveront, en dix-neuf colonnes de texte très serré, — pas une de moins, — la

liste complète des délégations qui ont successivement pris rang dans le cortège. Il est impossible de se figurer le nombre incalculable, et souvent l'étrangeté, et même l'inattendu de quelques-uns de ces délégués et de quelques-unes de ces délégations. Victor Hugo a excité l'admiration universelle ; mais était-il vraiment bien utile d'admettre à la suite de son cercueil des porteurs de couronnes représentant des magasins de nouveautés ou des maisons de commerce qui n'ont, évidemment, cherché là que l'occasion d'une réclame ? Puis pourquoi tant de sociétés de tir et de gymnastique, — au nombre de 107, — dont le défilé interminable a fini par ne plus causer que de la fatigue ? Et que faisaient là aussi les délégués de Sociétés telles que la *Société française contre la vivisection*, — la *Bohème littéraire de Montmartre*, — le *Pensionnat anticlérical de jeunes filles de Montreuil-sous-Bois*, — l'*Union syndicale des placeurs de France*, — les *ouvriers de la maison Fichet*, — les *emballeurs*, — les *débitants de vin*, — les *batteurs d'or*, — les *ouvriers de la peau*, — le *Cercle des comptables*, — les *brossiers pour peinture*, — et enfin, — clôturant la liste (page 2795 du *Journal officiel*), la *Société des Beni Bouffe toujours*. Comme on pourrait croire que cette dernière citation est une plaisanterie, nous avons tenu à préciser la place qu'elle occupe dans le journal.

Il faut avouer que cette exagération de sociétés diverses admises dans le cortège a parfois amusé le pu-

blic et changé à différentes reprises le caractère de la manifestation. Il a trop paru qu'en voulant faire « grand » ce cortège du plus grand des poètes, on est parvenu aussi à le faire *long*, et même démesuré. La grandeur et la gravité de la cérémonie auraient certainement gagné à ce qu'un choix fût fait dans ce nombre incommensurable de sociétés et d'individus qui se sont présentés pour suivre le cortège, et surtout pour se mettre en évidence. Mais, à cette réserve près, nous ne saurions trop répéter que les funérailles d'Hugo demeureront sans lendemain; jamais aucun roi, aucun empereur n'en auront de semblables. Après tout, qu'il y ait eu par-ci parlà un peu de charlatanisme de la part de certaines corporations admises à suivre le convoi, qu'importe? L'impression produite a été immense comme la gloire du grand homme qui en a été à la fois le prétexte et l'objet!...

— Le jour même où avaient lieu, à Paris, ces solennelles et grandioses funérailles, la Belgique en célébrait de semblables — toutes proportions gardées — en l'honneur d'un de ses plus illustres citoyens, M. Charles Rogier, l'un des fondateurs du royaume belge. Décédé le 27 mai, Charles Rogier était né en 1800, à Saint-Quentin; il était donc d'origine française. Sa vie politique a été l'une des plus longues de ce siècle; en effet, il a été investi du mandat parlementaire pendant cinquante-trois ans et ministre durant vingt ans. Il était célibataire; un

de ses frères, Firmin Rogier, a été longtemps ambassadeur de Belgique à Paris.

Charles Rogier, que Proudhon avait caractérisé d'un mot très juste, en 1845, en l'appelant le La Fayette belge, avait facilité aux proscrits politiques français de décembre 1851 leur séjour dans son pays. Il avait été particulièrement aimable pour M. Thiers qui, le 11 janvier 1852, quittant Bruxelles pour l'Angleterre, adressa au chef du cabinet belge la lettre d'adieux suivante :

Mon cher monsieur Rogier,

Je viens vous remercier de tous vos beaux sentiments pour moi en quittant Bruxelles, et en même temps recommander à votre excellent et noble cœur M. Baze, jeté sur le pavé d'Aix-la-Chapelle, avec une femme, plusieurs enfants et aucun moyen d'existence. M. Baze est l'un des meilleurs, des plus nobles caractères que j'aie connus pendant trente ans de vie politique. Il joint à un courage rare une douceur évangélique; il est l'un des premiers avocats de France. L'humeur du voisin ayant dû s'acharner et s'épuiser sur moi, recevez M. Baze à Liège; c'est presque Aix-la-Chapelle. Il pourra y exercer sa profession et y gagner honorablement les moyens de soutenir sa famille; ce sera une chose bien entendue, et, j'en suis sûr, bien interprétée. Je vous demande cela comme je vous le demanderais pour moi-même. Je tiendrai comme fait pour moi ce que vous ferez pour M. Baze. Ne me refusez pas, je vous en prie avec les plus vives instances. Agréez mes assurances d'estime profonde et de sincère attachement.

A. Thiers.

— La veille de ces mêmes funérailles, le 30 mai, est

mort à Paris le duc Paul de Noailles, qui était devenu par la mort de Victor Hugo doyen de l'Académie française, titre dont il n'a joui que huit jours. C'est actuellement M. Nisard, élu en 1850, qui est le plus anciennement élu des académiciens.

Le duc de Noailles était né en 1802; il était un des rares chevaliers de la Toison d'or en France, où aujourd'hui le duc d'Aumale, le maréchal de Mac-Mahon et M. le président Grévy sont seuls titulaires de cet ordre. Comme écrivain, il a laissé, outre quelques discours, un *Essai sur la maison de Saint-Cyr* et une *Histoire de Mme de Maintenon*, au sujet de laquelle Théophile Lavallée éleva de vives contestations, accusant presque son noble auteur d'un plagiat à son détriment. Le duc de Noailles laisse un fils, le duc d'Ayen, qui publie de temps à autre des articles d'économie politique dans la *Revue des Deux-Mondes*.

PORTRAITS ET CHARGES DE VICTOR HUGO. — Nous empruntons au journal *le Pays de Caux* l'intéressant article iconographique suivant sur les portraits de Victor Hugo, aussi bien que sur les « charges » et caricatures faites d'après lui pendant sa longue carrière littéraire et politique :

« On ne compte que de rares portraits peints de Victor Hugo. C'est d'abord un poète, Auguste de Chatillon, qui reproduit les traits du maître en 1836. Victor

Hugo est assis; il tient son plus jeune fils, François-Victor, devant lui. Ce tableau a été reproduit en lithographie par Benjamin et a été publié dans un journal de littérature et de beaux-arts, le *Psyché*, le jeudi 11 août 1836.

Louis Boulanger fit un autre portrait peint de Victor Hugo en 1842.

En 1868, le peintre Chifflart envoie au Salon le portrait de l'exilé de Guernesey.

Heim a donné aussi un petit portrait peint de Victor Hugo dans son tableau aujourd'hui à Versailles : *Une lecture au Théâtre-Français.*

Enfin, tout le monde connaît la remarquable toile de L. Bonnat, du Salon de 1879.

C'est cette dernière physionomie dont la postérité s'emparera et que le poète a faite sienne depuis 1851.

« Les cheveux blancs et drus, dit Aglaüs Bouvenne, se dressent sur ce front légendaire qui n'a pas changé, lui; sous de puissants sourcils un regard plein, au repos, d'une douceur et d'une profondeur infinies, mais qui devient terrible si quelque indignation traverse l'âme du poète; une bouche ayant un inexprimable caractère de mansuétude, un menton un peu replet, encadré d'une barbe argentée: tel est le Victor Hugo des dernières années. »

Tout le monde connaît, du moins par ses reproductions, le beau buste de David d'Angoulême, « l'impé-

rissable expression du Victor Hugo de Notre-Dame de Paris ».

La peinture de Bonnat a été popularisée par le burin de Mayart et par Trichon. Bonnat a dessiné également un portrait de Hugo que tout le monde connaît. Le poète est représenté de face, assis, la main gauche soutenant la tête. Au bas, en *fac-similé*, on lit ces vers :

S'ils ne sont plus que mille, eh bien ! j'en suis. Si même
Il n'en reste que cent, je braverai Sylla !
S'il en demeure dix, je serai le dixième :
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

On connaît aussi la gravure sur bois de J. Robert avec ce vers en *fac-similé :*

De verre pour gémir, d'airain pour résister.

« La charge, dit Aglaüs Bouvenne, n'a pas manqué de toucher à Victor Hugo, mais, je dois le constater à sa gloire, elle l'a fait généralement avec respect. »

La première charge de Victor Hugo qui nous est signalée est de 1833. On ne voit que la tête seulement, elle sort d'une ogive renversée dont le commencement de la rosace forme la collerette qui entoure le cou du poète. Au bas, en lettres romantiques : *Hugoth ;* plus bas, ces vers de Petrus Borel :

Epoque tant étroite
Où Victor Hugo seul porte la tête droite,
Et crève le plafond de son crâne géant !...

Cette charge fait partie de la collection : *Galerie des fous romantiques*, parue dans le journal *la Charge.*

C'est en septembre 1836 que le *Charivari* publie la première charge de Hugo, par Roubeau.

Le même caricaturiste fait paraître, deux ans plus tard, un très curieux dessin : Hugo et Alexandre Dumas sont chassés du Théâtre-Français par la Tragédie, debout, un poignard à la main.

La première charge de Daumier sur le poète date de 1843 et paraît dans le *Charivari*. C'est l'époque des *Burgraves*. La *Caricature* s'en donne à cœur joie.

En 1846 paraît un Victor Hugo représenté en pape, coiffé de *Notre-Dame de Paris* en forme de mitre, tenant une plume en forme de crosse et arrivant aux portes de l'Académie.

Le Congrès de la paix ravive la verve de Daumier en 1848 et 1849. A cette époque paraît aussi dans le *Charivari* une charge représentant E. de Girardin et Victor Hugo cherchant à élever sur un pavois Louis-Napoléon.

Les charges du Maître sont rares après le coup d'État. Nadar seul fait paraître deux portraits de Hugo dans le *Panthéon Nadar* et dans les *Binettes contemporaines* (1854). En 1861, dans une parodie du groupe de Carpeaux, Hugo prend la place d'Ugolin.

En 1867, André Gill s'empare de la tête du poète.

En 1869, à Bordeaux, dans le *Gaulois*, Victor Hugo,

couché à terre, est attaché de liens tendus par de petits Lilliputiens qui ne sont autres que de petits Napoléons.

En 1870, Gilbert Martin, dans les *Grimaces contemporaines*, représente la tête du poète par les anfractuosités d'un rocher au bord de la mer. Un portrait du Maître paraît dans le *Trombinoscope*.

Nous lisons au bas d'une charge, datée de 1871, la légende qui suit : « L'auteur des *Châtiments*, ne connaissant pas son français, la ménagerie de Bordeaux essaye de lui apprendre cette langue par des beuglements prolongés. » — Une autre charge, de la même époque, représente Hugo et Napoléon III, ce dernier traînant un boulet. Au bas, on lit ces vers du Maître :

> Va, maudit ! Ce boulet que, dans des temps stoïques,
> Le grand soldat, sur qui ton opprobre s'assied,
> Mettait dans les canons de ses mains héroïques,
> Tu le traîneras à ton pied.

Le *Grelot* en 1871 fait paraître une charge intitulée : « Un cri !... » La tête de Victor Hugo est dessinée sur la crémaillère du cric, entre Thiers, en gendarme, et la France. Les vers qui suivent servent de légende :

> Arrêtez ! C'est le deuil qui sort de vos succès.
> Chaque coup de canon de Français à Français
> Jette, — car l'attentat à sa source remonte, —
> Devant lui le trépas, derrière lui la honte.

Les charges portant la date de 1872 sont très nombreuses. Citons le dessin de Gill à propos de *Ruy-Blas* : la République pose sur la tête du poète une couronne de lauriers, un lion à ses pieds le lèche. — F. Regamey représente Victor Hugo en soleil et Vautrain en bout de chandelle.

En 1844 paraît *l'Homme qui pense*, superbe masque de Victor Hugo, par Gill, dans l'*Eclipse* du 4 octobre.

Terminons en rappelant deux dessins de Gill (1879).

Victor Hugo, en Romain, tient dans son bras droit un petit enfant; la main gauche s'appuie sur une lyre; le poète est debout *sur le sommet du monde*. En bas, en fac-similé, ces deux vers :

Soyons les serviteurs du droit
Et les esclaves du devoir.

L'autre dessin de Gill représente Victor Hugo en forgeron brisant sur une enclume les fers du despotisme. En haut du dessin : *Amnistie!* En bas, *Le vieux briseur de fers.*

MADAME CARVALHO. — Cette éminente artiste quitte définitivement le théâtre. Elle a donné à l'Opéra-Comique, le 9 de ce mois, une représentation d'adieux qui est la dernière dans laquelle elle paraîtra sur la scène. A l'occasion de cette retraite de la plus admirable cantatrice de l'école française contemporaine, notre confrère

E. A. Spoll vient de publier, à la librairie des bibliophiles, une biographie de Mme Carvalho, à la fois anecdotique et documentaire [1].

Caroline-Marie-Félix Miolan est née à Marseille le 31 décembre 1831. Elève de la classe de Duprez, au Conservatoire, Mlle Miolan en sortit avec le premier prix de chant en 1847. Elle parut pour la première fois sur la scène le 14 décembre 1849, à l'Opéra, dans la représentation de retraite de Duprez, où elle chanta des fragments de la *Juive* et de *Lucie*. Le 10 janvier de l'année suivante, elle était engagée à l'Opéra-Comique.

Nous donnons d'après la brochure de M. Spoll une nomenclature sommaire des rôles créés ou repris par Mme Carvalho pendant sa longue et éclatante carrière dans les trois théâtres lyriques auxquels elle a successivement appartenu.

### Opéra-Comique.

1850. 29 avril. Débuts dans *l'Ambassadrice* (Henriette).
— 22 mai. *Le Caïd* (Virginie).
— 20 juillet. *Giralda* (Giralda). Première création.
1851. Juin. *Le Calife de Bagdad* (Késie).
— Juillet. *La Chanteuse voilée* (Palamita).
— Septembre. *L'Eau merveilleuse* (Argentine).
— Novembre. *Les Voitures versées* (Élise).
1852. 20 février (création). *Le Carillonneur de Bruges* (Mésangère).

---

1. *Madame Carvalho, notes et souvenirs*, avec un portrait gravé à l'eau-forte par Lalauze. In-18 raisin. Prix : 3 francs.

1852 Juillet. *Actéon* (Lucrezia).
— Août. *La Sirène* (Zerbine).
— 4 novembre (création). *Les Mystères d'Udolphe* (Christine).
1853[1]. 4 février (création). *Les Noces de Jeannette* (Jeannette).
— 1er septembre (création). *Le Nabab* (Dora).
— 28 décembre (création). *Les Papillotes de M. Benoist* (Suzanne).
1854. 16 septembre. *Le Pré aux Clercs* (Isabelle).
1855. 11 avril (création). *La Cour de Célimène* (Célimène).

THÉATRE LYRIQUE.

1856. 1er mars (création). *La Fanchonnette* (Fanchonnette).
— (Saison de Londres). *Les Diamants de la Couronne* (la Reine).
— 27 décembre (création). *La Reine Topaze* (Topaze).
1857. 5 novembre (création). *Margot* (Margot).
1858. Février. *Le Barbier de Séville* (Rosine).
— Mars. *La Perle du Brésil* (Zora).
— 13 mai. *Les Noces de Figaro* (Chérubin).
1859. 19 mars (création). *Faust* (Marguerite).
1860. 18 février (création). *Philémon et Baucis* (Baucis).
— 1er avril (saison de Londres). *Le Pardon de Ploërmel* (Dinorah).
1861. 8 avril (saison de Londres). *Guillaume Tell* (Mathilde).
1864. 19 mars (création). *Mireille* (Mireille).
1865. 23 février. *La Flûte enchantée* (Pamina).
— 30 décembre (création). *La Fiancée d'Abydos* (Zuleïka).
1866. 7 mai. *Don Juan* (Zerline).

---

1. C'est dans le cours de cette année que Mlle Miolan épousa son camarade de l'Opéra-Comique, M. Carvalho.

1867. Février. *Le Freischutz* (Agathe).
— 27 août (création). *Roméo et Juliette* (Juliette).

OPÉRA.

1868. 25 novembre. Débuts dans *les Huguenots* (la reine de Navarre).
1869. 28 avril. *Faust* (Marguerite).
— 3 octobre. *Guillaume Tell* (Mathilde).
— Novembre. *Don Juan* (Zerline).

OPÉRA-COMIQUE.

(De 1871 à 1875.)

Reprise du *Pré aux Clercs*, de *l'Ambassadrice*, de *Roméo et Juliette*, de *Mireille* et des *Noces de Figaro* (la Comtesse).

OPÉRA.

1875. 31 mars. *Hamlet* (Ophélie).
1876. Novembre. *Robert le Diable* (Isabelle).

OPÉRA-COMIQUE.

Rentrée en 1879. Reprises de *la Flûte enchantée*, de *Philémon et Baucis*, et des *Noces de Figaro* (la Comtesse).

La soirée d'adieux de Mme Carvalho, qui s'est terminée à deux heures du matin seulement, n'a été qu'un long triomphe pour cette éminente cantatrice. Les fragments de *Faust* ont surtout électrisé le public. Faure (Méphisto) et Talazac (Faust) ont eu aussi leur large part dans ce grand succès qu'a partagé M. Gounod qui, à ce moment, dirigeait l'orchestre. La recette a

monté au chiffre énorme de 47,476 francs ! On a également fait grande fête au pianiste Francis Planté, le plus admirable virtuose français du piano, comme Mme Carvalho l'était, hier encore, pour le chant. Et maintenant Marguerite, Fanchonnette, Juliette, Mireille et tant d'autres héroïnes du drame et de la comédie lyriques ont à jamais perdu leur plus brillante interprète !

THÉATRES. — La plupart des théâtres de genre ont clos leurs portes, et bien leur en a pris, vu l'atroce chaleur qui nous accable. C'est le moment qu'a choisi l'Opéra-Comique pour nous donner la reprise du plus joli ouvrage de Léo Delibes, *le Roi l'a dit*, écrit sur un livret charmant en trois actes et en vers, de Gondinet.

C'est le 24 mai 1873 que cet opéra-comique fut représenté pour la première fois ; c'était le jour de la chute de M. Thiers et de l'avènement du maréchal de Mac-Mahon à la présidence, et le succès de la pièce nouvelle se ressentit des préoccupations du public qui, ce soir-là, étaient portées ailleurs. Aujourd'hui (3 juin) la délicieuse comédie musicale de Delibes a pris une revanche éclatante de l'insuccès mal justifié qui l'avait accueillie en 1873. Ce n'est peut-être, à tout prendre, qu'une grande opérette, mais si pleine d'esprit, de verve et de gaieté ! Jamais Gondinet n'a écrit un livret d'une plume si alerte et si légère ; quant à Delibes, sa

partition est un petit chef-d'œuvre, tout entière dans le style du vieil opéra-comique si cher à nos pères.

*Le Roi l'a dit* est interprété avec un grand ensemble; mais il faut citer tout à fait à part Fugère, Grivot et Degenne. Les deux premiers sont de vrais comédiens en même temps que d'excellents chanteurs. Quant à Degenne, il a une voix un peu blanche, mais il en tire un parti excellent. Citons encore Barnolt, Gourdon, Isnardon, lauréat du Conservatoire, qui débutait dans l'amusant rôle de Merlussac, et Mmes Merguillier, Pierron, Molé-Truffier, Degrandi, Chevalier, etc... En somme, grand succès de cette reprise, mais dont, vu la chaleur, tout le fruit ne se produira, croyons-nous, pour l'Opéra-Comique, qu'à sa réouverture de septembre.

— Le 4 juin, le théâtre des Nations a repris *Rocambole*, drame en cinq actes de MM. Anicet Bourgeois, Blum et Ponson du Terrail, tiré de l'immense roman populaire de ce dernier écrivain. C'est la deuxième reprise de ce drame, depuis la création (Ambigu, 26 août 1864). La première eut lieu le 1er février 1878 à l'Ambigu. En 1864, les principaux rôles étaient joués par Castellano, Taillade, Reynard, Mme Marie Laurent; en 1878, Paul Clèves, Romain et Jeanne-Andrée furent les interprètes de Cluny; aux Nations, nous avons aujourd'hui Decori, Germain et Mme Pauline Patry. Ce long drame offre encore quelques parties intéressantes,

mais bien d'autres ont déjà vieilli. Le public spécial des Nations lui a fait cependant un chaleureux accueil, — et je vous jure que ce soir-là le mot « chaleureux » n'était pas exagéré !...

VARIA. — *Molière jugé par Hugo.* — A propos de la mort de Victor Hugo, le *Moliériste* a eu l'heureuse idée de reproduire deux morceaux de lui sur notre grand auteur comique. L'un est relatif au vers de Molière, et l'autre à la vérité chez Molière.

« Pour se convaincre du peu d'obstacles que la nature de notre poésie oppose à la libre expression de tout ce qui est vrai, ce n'est peut-être pas dans Racine qu'il faut étudier notre vers, mais souvent dans Corneille, *toujours dans Molière.*

« Racine, divin poète, est élégiaque, lyrique, épique; Molière est dramatique. Il est temps de faire justice des critiques entassées par le mauvais goût du dernier siècle sur ce style admirable, et de dire hautement que Molière occupe la sommité de notre drame, non seulement comme poète, mais encore comme écrivain: *Palmas vere habet iste duas.*

« Chez lui le vers embrasse l'idée, s'y incorpore étroitement, la resserre et la développe tout à la fois, lui prête une figure plus svelte, plus stricte, plus complète, et nous la donne en quelque sorte en élixir. Le vers est la forme optique de la pensée. Voilà pourquoi il con-

vient surtout à la perspective scénique. Fait d'une certaine façon, il communique son relief à des choses qui, sans lui, passeraient insignifiantes et vulgaires. Il rend plus solide et plus fin le tissu du style. C'est le nœud qui arrête le fil. C'est la ceinture qui soutient le vêtement et lui donne tous ses plis. Que pourraient donc perdre à entrer dans le vers la nature et le vrai? Nous le demandons à nos prosaïstes eux-mêmes, que perdent-ils à la poésie de Molière? Le vin, qu'on nous permette une trivialité de plus, cesse-t-il d'être du vin pour être en bouteille? »

— « D'où vient que Molière est bien plus vrai que nos tragiques? Disons plus, d'où vient qu'il est *presque toujours* vrai? C'est que, tout emprisonné qu'il est par les préjugés de son temps en deçà du pathétique et du terrible, il n'en mêle pas moins à ses grotesques des scènes d'une grande sublimité, qui complètent l'humanité dans ses drames. C'est aussi que la comédie est bien plus près de la nature que la tragédie. On conçoit en effet telle action dont les personnages, sans cesser d'être naturels, pourront constamment rire ou exciter le rire; et encore les personnages de Molière pleurent-ils quelquefois. Mais comment concevoir un événement, si terrible et si borné qu'il soit, où non seulement les principaux acteurs n'aient jamais un sourire sur les lèvres, fût-ce de sarcasme et d'ironie, mais encore où il n'y aura, depuis le *prince* jusqu'au *confident*, aucun

être humain qui ait un accès de rire et de nature humaine? Molière enfin est plus vrai que nos tragiques, parce qu'il exploite le principe neuf, le principe moderne, le principe dramatique : le grotesque, la comédie; tandis qu'ils épuisent, eux, leur force et leur génie à rentrer dans cet ancien cercle épique qui est fermé, moule vieux et usé, d'où la vérité propre à nos temps ne saurait d'ailleurs sortir, parce qu'il n'a pas la forme de la société moderne. »

*Les Beni-Bouffe-Toujours.* — La curiosité publique, disons-nous plus haut, fut éveillée, lors des obsèques de Victor Hugo, par le nom d'une société terminant, au *Journal officiel*, la liste de celles qui devaient assister aux funérailles. Elle s'appelait la Société des Beni-Bouffe-Toujours. Ce nom bizarre s'accordait peu avec le respect dû au grand mort, et chacun se demandait comment il avait pu figurer en pareille circonstance. Voici quelques renseignements à cet égard. Cette société, son nom l'indique suffisamment, tient la table en grand honneur. Elle se compose d'une vingtaine de sociétaires, négociants de Belleville, qui payent une cotisation mensuelle, laquelle est employée à des excursions suivies de banquets plantureux.

Au cours de ces agapes, la bienfaisance n'est pas oubliée. On y fait des collectes pour les pauvres. Lors de la mort de Victor Hugo, un sociétaire, grand admi-

rateur du poète, convoqua ses collègues, qui votèrent à l'unanimité l'achat d'une superbe couronne et décidèrent qu'ils assisteraient tous aux obsèques. Et voilà pourquoi la Société des Beni-Bouffe-Toujours figura sur la liste publiée à l'*Officiel*.

Cette société a son blason : un plat nickelé contenant une grappe de raisin sous une fourchette et un couteau en croix que surmonte un lapin doré. Près du plat, une bouteille de champagne.

*Une Affiche parisienne.* — C'est Monselet qui nous l'a révélée dans l'*Écho de Paris*, et elle nous a paru assez curieuse pour trouver place dans notre *Gazette*.

RÉCOMPENSE HONNÊTE : 5 FRANCS.

Il s'est égaré de son ménage, le 16 août 1819, une femme qui répond au nom de Jeanne-Adélaïde-Sophie Picard, femme Godard, âgée de trente-huit ans, ayant le teint un peu coloré, la figure distinguée, l'épaule gauche plus haute que la droite.

Le sieur Godard, son mari, se place sous la protection de tous les gens de cœur qui ont eu comme lui le malheur d'épouser une jolie femme. Il espère que dix-huit mois de possession auront pu satisfaire celui qui demeure avec elle, et qu'il voudra bien la rendre à son ménage et à ses enfants.

S'adresser au sieur Godard, son mari, rue Saint-Honoré, n° 304, ou au sieur Picard, son père, garçon de bureau au Ministère de la marine.

Et cette affiche est imprimée sur papier jaune !

*Primeurs.* — Sous ce titre, M. Alex. Piedagnel vient de publier ces jolis vers que nous donnons comme plat de saison :

Au flâneur, le long du marché,
Mai, qui sourit, fait des surprises :
Par hasard m'étant approché,
J'ai vu les premières cerises !

Ces beaux fruits ronds, brillants, charnus,
Sur des lits épais de fougère,
Pour nous tenter sont revenus
Avec la fraise bocagère.

Dès ce soir les petits enfants
Aux lèvres pures et vermeilles,
Après leur dîner, triomphants,
Se mettront des pendants d'oreilles.

Plus tard, dépouillant les buissons,
Et barbouillés du jus des mûres,
Ils iront jaser, gais pinsons,
A l'ombre des vertes ramures.

Mais mon cœur se serre. — Pourquoi ?
— Je songe à ma lointaine enfance,
Aux rires de si bon aloi,
Pleins de naïve insouciance...

En ce temps, ma mère, à son cou
Me prenait (ô douceurs exquises !),
Et, très fier d'un bouquet d'un sou,
J'avais les premières cerises !

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

Mme de X..., qui assomme tout le monde avec ses prétentions littéraires fort peu justifiées, rencontre Labiche dans une soirée, et lui demande à brûle-pourpoint :

« Que pensez-vous d'Homère? »

Le spirituel académicien lui répond gravement :

« Est-ce pour un mariage? »

Devant une affiche du théâtre Cluny.

« *Trois femmes pour un mari!*... drôle de titre!...

— Est-ce que cela vous fait peur?

— Non pas... mais songez donc... trois belles-mères!!! »

Mme X... jette un œil curieux sur le livre de dépenses de son mari :

« Une chemise de flanelle, 50 francs.

— Comment, 50 francs? une chemise de flanelle! Ah çà! il y avait donc quelqu'un dedans? »

(*Événement.*)

Un vieux militaire se présente chez Leconte de Lisle.

« Je voudrais vous causer, lui dit-il.

— Causer avec moi? reprend Leconte de Lisle.

— Causer avec vous, répète l'ancien interloqué. Je parle un français de caserne.

— Eh bien, nous allons arranger cela. Asseyez-vous. Je vous enseignerai le français, et vous m'apprendrez la patrie. » (*Evénement.*)

M. Chesnelong se lamentait dernièrement de la décadence du pouvoir papal. « On n'écoute plus, disait-il, la voix du successeur de saint Pierre, et l'on se moque des foudres du Vatican.

— Cela tient, répondit un sénateur du centre, à ce que les protestants ont inventé le paratonnerre. »

(*Écho de Paris.*)

Pensée d'un vieux garçon :

« Quand on est jeune, il n'est pas temps de se marier; quand on est vieux, il n'est plus temps. Dans l'intervalle... on réfléchit... »

(*Événement.*)

PETITE GAZETTE. — Le vote de la médaille d'honneur du Salon de 1885 a eu lieu le 28 mai pour les sections de peinture et de sculpture. Après trois tours de scrutin, avec M. Mercié toujours en tête de la liste, le nombre de voix nécessaires pour l'élection n'a pu être atteint. En conséquence, la médaille d'honneur n'a pas été décernée pour la sculpture. Pour la section de peinture les choses se sont passées plus facilement. Au premier tour de scrutin, M. Bouguereau, en tête de la liste, a obtenu soixante-douze voix et a reçu, en conséquence, la médaille d'honneur.

— M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, vient d'être nommé directeur intérimaire de la Comédie-Française, jusqu'au rétablissement de M. Emile Perrin, gravement indisposé depuis plusieurs semaines.

— M. Deldevez, chef d'orchestre de la Société des concerts du Conservatoire, vient de donner sa démission. M. Garcin, troisième chef d'orchestre de l'Opéra et second chef de la Société des concerts du Conservatoire, a été élu à sa place après quatre tours de scrutin, et avec une majorité de 59 voix sur 89 votants. Il avait pour concurrents MM. Danbé, Guiraud, B. Godard et Altès. M. Danbé a ensuite été élu second chef d'orchestre par 86 voix, en remplacement de M. Garcin. Depuis 1827, la Société a eu successivement pour chefs d'orchestre, avant M. Garcin, MM. Habeneck, Girard, Tilmant, George-Hainl et Deldevez.

— Le journal *la Presse*, créé par Emile de Girardin le 1er juillet 1836, et dirigé en dernier lieu par notre confrère Gilbert-Augustin-Thierry, vient de cesser définitivement sa publication.

NÉCROLOGIE. — 27 mai. — M. Camille Etiévant, secrétaire de la rédaction du *Siècle*, et qui avait collaboré à beaucoup d'autres journaux.

27. — Adolphe Forestier, célèbre professeur de perspective des écoles de la ville de Paris.

30. — Armand Leleux, peintre de genre, frère du peintre Adolphe Leleux. Il avait exposé pour la première fois en 1840, et avait été décoré de la Légion d'honneur en 1860.

1er juin. — Mme Dominique, ancienne danseuse de l'Opéra, où elle avait terminé sa carrière comme professeur. Née Caroline Lassiat, elle avait épousé Dominique Venetozza, musicien de l'orchestre, qui jouait de l'alto. On ne la connaissait au théâtre que sous le prénom de son mari. Elle avait, d'ailleurs, depuis longtemps quitté la scène.

2. — Le docteur Noël Guéneau de Mussy, membre de l'Académie de médecine, médecin de la famille d'Orléans. Il avait soixante et onze ans. Il était neveu de François Guéneau de Mussy, mort en 1859, et qui avait été le médecin particulier du roi Louis-Philippe.

5. — Ebrard (Joseph-Victor-Hugues), né à Marseille, le 5 décembre 1817. Ancien chef d'institution très connu à Paris, M. Ebrard était devenu inspecteur général de l'Université. Il était, depuis plusieurs années, inspecteur de l'enseignement dans les maisons d'éducation de la Légion d'honneur, auxquelles il a, à ce titre, rendu d'éminents services. D'un caractère aimable et conciliant, mais d'une grande fermeté dans ses opinions, surtout d'un dévouement sans bornes et qu'aucune fatigue ne rebutait, M. Ebrard n'a laissé que des amis et que des regrets. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur le 6 juillet 1882.

6. — Paul Beauvallet, rédacteur de la *France*, où il a publié des variétés sous le nom de *Mirax*. Il était fils du sociétaire de la Comédie-Française et frère de l'auteur dramatique Léon Beauvallet, mort dernièrement.

---

# VARIÉTÉS

## UNE MARCHANDE
## DE POMMES DE TERRE FRITES

Philippe Dauriac, dont nous avons annoncé le décès dans un de nos derniers numéros, était un écrivain d'un grand talent et un critique de réelle valeur. Il était cependant bien peu connu en dehors d'un certain public d'érudits et de lettrés. C'était, en effet, un garçon modeste et qui n'eut pas de son vivant la notoriété qu'il méritait. On a, à coup sûr, beaucoup plus parlé de Dauriac depuis sa mort que pendant toute sa vie !

En 1862, Dauriac a publié dans le *Figaro* hebdomadaire une pièce de vers qui fut alors très appréciée et qui constitue peut-être le seul héritage littéraire de cet écrivain délicat que voudra bien recueillir la postérité. Il est du devoir de notre *Gazette* de conserver ce joli morceau, qui suffira sans doute à préserver le nom de Dauriac d'un éternel oubli :

Dans un trou d'un mètre carré,
Orde, fuligineux, squalide,
Dont l'accès est comme barré
Par un mur de brouillard solide ;

Où s'élabore incessamment
Une abominable cuisine,

Qui de son fétide élément
Corrompt l'atmosphère voisine,

Mon regard longtemps arrêté
Découvrit un jour, chose étrange!
Une femme dont la beauté
Tranchait crûment sur cette fange.

C'était la prêtresse du lieu :
Elle émergeait de la souillure,
Et rayonnait en ce milieu
Comme l'ange de la friture!

Son corps de nymphe s'esquissait
Sous une robe maculée.
Un pied long et cambré glissait
Hors de la chaussure éculée.

Sa tête d'un charmant dessin
Se profilait dans la pénombre,
Et son regard diamantin
Illuminait le taudis sombre.

Des cheveux noirs, drus, plantés bas,
Tordus à la grecque, sans peigne,
Formaient un pittoresque amas
Où la nuque d'ambre se baigne;

Un sein qui d'un fichu fripé
Repousse le contact immonde

Et montre à l'œil préoccupé
Deux monticules de chair blonde ;

Des bras qu'eût enviés Junon ;
Des mains correctes, mais flétries
Par quelque substance sans nom
Qui les zèbre d'horribles stries ;

Telle était, avec un souris
Dilatant sa narine rose,
Cette Tsigane de Paris,
Fleur entre les pavés éclose !

Je songeais : un savon, un bain,
Transformeraient cette pauvresse ;
Avec quelques louis, demain
On en ferait une duchesse.

Dans une loge d'Opéra
Qu'elle étale sa gorge nue ;
Plus d'un noble gandin paîra
Rien que pour jouir de la vue.

Certes elle aurait meilleur air
A promener son insolence
Dans une calèche d'Ehrler
Que les Rigolboches qu'on lance.

Elle serait plus belle encor
Avec la parure des vierges,

Vue à travers les vapeurs d'or
Qui flottent au-dessus des cierges.

Comme un nuage sur l'azur
S'étend, se replie et frissonne,
Il faudrait à ce front si pur
Le voile blanc et la couronne.

Je songeais... un pâle voyou,
S'approchant, d'une voix narquoise
Lui dit : « Donnez-m'en pour un sou,
Des frites, s'ous plaît, la bourgeoise! »

Inconscience de l'abject,
Elle prit gaîment l'écumoire,
Pêchant je ne sais quoi d'infect
Au fond de la mixture noire.

Je demeurais anéanti
Devant ce bizarre spectacle,
Quand un drôle assez mal bâti,
Peu couvert et sale à miracle,

Avec ce léger tremblement
Que donne l'abus de l'absinthe,
Parut, et familièrement,
L'enlaçant d'une ignoble étreinte :

« C'est pas ça, Fifine, dit-il,
Viens-tu, ce soir, à Montparnasse?

Je t'emmène. Hein, je suis gentil?
Avec toi je me décarcasse.

« Loupiat, Bachon, deux bons enfants,
Y seront ; on fera la noce.
Tu sais bien, *les Deux Éléphants*,
C'est là qu'on s'y flanque une bosse!

« Pour rigoler, j'ai mis en plan
Ce matin ma dernière frusque.
Si quelqu'un vient t'embêter : v'lan!
Je cogne ; faut pas qu'on me brusque! »

Ainsi cet être en son patois
Osait insulter cette reine!
Mais elle, de sa douce voix
Et d'une grâce de sirène :

« Je veux bien aller avec toi,
Mais je veux que tu me promettes
De ne pas te soûler, sans quoi
Pas de Fifine, des manchettes!

« On tape, on se met dans son tort,
Et la police vous ramasse.
Tu sais. J'aime pas ça, d'abord,
Et puis les pochards, ça m'agace! »

J'ai peu d'estime pour l'argot,
Mais, au besoin, je le tolère.

Si je rencontre une Margot,
Je la regarde sans colère.

Cependant, j'entrai cette fois
Dans une rage vertueuse.
Je n'avais jamais vu, je crois,
D'antithèse aussi monstrueuse :

Cet ange reniant les cieux,
Et tenant ce langage infâme!
Et pour comble, rêve odieux!
Cet homme aimé de cette femme!!...

Je m'enfuis, rempli de dégoût,
De regrets et de jalousie...
Il vivait, lui, dans cet égout
Où fleurissait la poésie.

PHILIPPE DAURIAC.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant* : D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.



# GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 12 — 30 JUIN 1885

SOMMAIRE.



LA QUINZAINE. — La mort a été bien cruelle pour les hommes de guerre durant cette quinzaine; elle a frappé coup sur coup, et à quelques jours seulement de distance, quatre officiers généraux illustres à divers titres, deux appartenant à la France et deux occupant en Allemagne les plus hautes situations politiques et militaires.

Le 14 juin arrivait à Paris la nouvelle de la mort de





l'amiral Courbet, commandant en chef de nos forces maritimes en Chine, et à qui l'on doit les plus beaux succès militaires de la campagne, aujourd'hui heureusement terminée par la paix. L'amiral est mort, le 11, à son bord, sur son vaisseau de commandement *le Bayard,* des suites d'une maladie de foie dont il souffrait depuis longtemps. Né le 26 juin 1827, à Abbeville (Somme), Amédée-Anatole-Prosper Courbet était vice-amiral depuis le 1er mars 1884. Il était entré dans la marine en 1849, et avait d'abord été élève de l'École polytechnique. Il comptait 38 ans de services, dont 32 à la mer.

La mort de l'amiral a produit dans toute la France une impression douloureuse et profonde. Les Chambres ont levé leurs séances en signe de deuil, et il a été décidé, en principe, que des funérailles nationales seraient faites à l'amiral Courbet dès que ses restes auraient été ramenés à Paris. On a fait cette remarque que Courbet était le cinquième des chefs de nos forces navales qui, depuis deux ans, succombe à la mer en possession d'un commandement important : le contre-amiral Grivel et le capitaine de vaisseau Bories sont morts sur la côte occidentale d'Afrique ; le contre-amiral Pierre à Madagascar, le contre-amiral Landolfe dans l'océan Pacifique, et enfin le vice-amiral Courbet en Chine, tous à la suite de longues campagnes dans les pays exotiques qui avaient ruiné leur santé.

Le même jour, 11 juin, mourait à Paris le général baron de Chabaud-Latour, sénateur inamovible, ancien ministre de l'intérieur (du 20 juillet 1874 au 10 mars 1875), grand-croix de la Légion d'honneur. Il était sorti en 1822 le premier de l'École polytechnique; il avait alors vingt-deux ans, étant né à Nîmes le 25 janvier 1804. Général de brigade en 1853, divisionnaire en 1857, admis au cadre de réserve en 1869, le général de Chabaud-Latour fut rappelé à l'activité en 1870, et commanda, pendant le siège, le génie militaire à Paris. Depuis, il avait été maintenu dans le cadre d'activité comme ayant commandé en chef devant l'ennemi.

Deux felds-maréchaux dont la guerre de 1870 a mis, hélas! trop vivement en lumière les capacités militaires, viennent de mourir en Allemagne, l'un, le prince Frédéric-Charles, le 14 juin, l'autre, le baron de Manteuffel, le surlendemain 16.

Le prince Frédéric-Charles était le neveu de l'empereur d'Allemagne actuel. Il était né le 20 mars 1828. Sa carrière militaire se résume en trois campagnes, où il remporta d'immenses succès personnels, notamment dans les deux dernières : la campagne du Danemarck, en 1864, la guerre austro-allemande, en 1866, — c'est lui qui commandait en chef à Sadowa, — et la guerre de 1870 avec la France. Chef de l'armée qui fut chargée d'investir Metz, il reçut la capitulation du maréchal Bazaine et fut ensuite opposé au général Chanzy. Il fut

créé feld-maréchal le 28 octobre 1870, le jour même de la reddition de la place de Metz. Il avait épousé une princesse d'Anhalt; l'une de ses trois filles, la princesse Louise, est mariée au duc de Connaught, fils de la reine d'Angleterre.

Le 16, le baron de Manteuffel, homme de guerre et diplomate, est mort à Carlsbad. Il était gouverneur d'Alsace-Lorraine.

Né le 24 février 1809, Manteuffel est surtout connu en France par la part active et brillante qu'il prit à la guerre de 1870. Après le siège de Metz, il fut opposé, à la tête d'un corps d'armée considérable, aux troupes commandées par le général Faidherbe, dans le Nord, et il trouva en lui un digne et sérieux adversaire. Les combats livrés entre ces deux illustres hommes de guerre, celui de Bapaume surtout, ne furent pas aussi décisifs que ceux des autres armées, et si Faidherbe avait eu des troupes égales en expérience et en solidité à celles de Manteuffel, il est probable que la guerre dans le Nord aurait eu une solution plus favorable à nos armes. En 1871, Manteuffel fut envoyé contre l'armée de l'Est et obligea Bourbaki à se réfugier en Suisse; puis, la guerre terminée, le général allemand fut placé à la tête du corps d'occupation et résida successivement à Compiègne et à Nancy. C'est seulement en 1873, lors de l'évacuation, qu'il fut promu feld-maréchal. Chargé d'une mission diplomatique auprès du tzar, en 1879,

Manteuffel reçut en 1880 le poste de gouverneur général de l'Alsace-Lorraine. Il trouva dans l'accomplissement de sa tâche délicate nombre de difficultés qu'il ne put, en somme, ni surmonter ni aplanir. Il en éprouva un vif chagrin, voulut même se retirer, et ne conserva son poste que devant l'insistance affectueuse de l'empereur.

— Le jeudi 18 juin, M. Victor Duruy est venu prendre séance définitive à l'Académie française. Il a prononcé le discours traditionnel, auquel a répondu Mgr Perraud, évêque d'Autun, en ce moment directeur de l'Académie. Cette belle séance avait attiré beaucoup de monde. Mais on désirait surtout entendre l'évêque d'Autun, qui est un écrivain et un orateur de premier ordre.

Le discours de M. Duruy n'a produit qu'un effet médiocre, dû surtout à la diction pâle et sourde du nouvel académicien. On n'a guère entendu que la moitié de ce qu'il disait. Son discours constitue cependant une page d'histoire des plus nourries, à propos des œuvres diverses de Mignet, que M. Duruy remplace. Il est académiquement très bien fait, mais peut-être plus intéressant à lire qu'à écouter. La péroraison seule, avec sa franchise et sa netteté, a mérité à M. Duruy les applaudissements de toute l'assemblée. Voici cette péroraison :

« Messieurs, j'ai accompli selon mes forces la tâche que vous m'avez confiée; j'ai rendu un dernier hommage à notre illustre mort; mais je ne vous ai pas en-

core parlé de ma gratitude. En ajoutant vos suffrages à ceux qui s'étaient déjà portés sur mon nom, vous m'avez accordé un honneur exceptionnel ; j'en connais, croyez-le, tout le prix et j'y mesure ma reconnaissance.

« Quand je regarde derrière moi la route parcourue, je me retrouve dans une modeste chaire de collège où j'enseignais l'histoire à de grands écoliers qui s'appelaient d'Aumale, Émile Augier, Perraud, Sardou, aujourd'hui l'honneur de votre compagnie. C'est dans cette chaire que j'ai passé les plus longues années de ma vie ; c'est là qu'une auguste faveur vint un jour me prendre. et c'est de là que je suis parti pour arriver jusqu'à vous.

« Ces souvenirs vous disent les sentiments que j'éprouve en ce moment et dans ce lieu : pour l'Université, qui m'a fait ce que je suis ; pour le prince, qui ne me demanda jamais que d'être un dévoué serviteur du pays, pour vous, Messieurs, qui m'avez comblé. »

Mgr Perraud est, paraît-il, un grand orateur de la chaire, mais il a moins cette éloquence, pour ainsi dire mondaine, à laquelle nous sommes journellement habitués. Sa figure est grave, sévère même ; l'œil est spirituel et fin, mais les joues sont creusées par l'ascétisme, et avec cela la parole est ferme, ardente parfois, bien qu'elle ait trop gardé la trace de ses origines. C'est un évêque, et surtout un évêque qui parle. Il apporte même à l'Académie les préoccupations de l'homme

d'église et il querelle courtoisement M. Duruy sur les regrets que lui laisse la disparition de la civilisation romaine, qu'il met en parallèle avec les bienfaits du christianisme. C'est la lutte de l'homme de science et de l'homme de foi; mais, nous le répétons, lutte pleine de courtoisie, bien que l'évêque ait parlé de ses convictions avec une force et une certitude qui semblaient en quelque sorte appeler et défier les contradicteurs. Discours grave également, non moins sérieux que celui de M. Duruy, bien qu'un passage ait appelé les sourires discrets de toute l'assistance :

« Au lendemain du 9 thermidor, les Parisiens sortis de prison ou ceux qu'on n'avait pas eu le temps d'y jeter regardaient aux vitrines des libraires une image qui exprimait d'une façon saisissante cette foi des révolutions écrite dans notre histoire en lettres de sang, et cependant si facilement oubliée.

« Sur une guillotine entourée de plusieurs monceaux de têtes : têtes de nobles, têtes de prêtres, têtes de bourgeois, et même, en grand nombre, têtes d'artisans, le bourreau tient encore d'une main la corde qu'il vient de tirer, tandis que sa tête tombe sous le couperet. Au bas de l'estampe étaient écrits ces quatre vers :

Admirez de Samson l'intelligence extrême;
Sous le couteau fatal il a tout fait périr;
Dans cet affreux état que va-t-il devenir?
Il se guillotine lui-même. »

En somme, le succès de l'évêque d'Autun a été très grand, surtout parce qu'on l'a mieux entendu que M. Duruy, mais les deux discours sont à lire : tous deux sont pleins de faits, et la controverse que le premier a provoquée a donné au second une saveur piquante toute particulière. A quelque point de vue que l'on veuille bien se placer, il faut compter cette belle séance parmi les plus intéressantes que nous ait, depuis longtemps, offertes l'Académie.

DÉDICACES.—Notre collaborateur, M. Alex. Piedagnel, a choisi pour la *Gazette anecdotique*, dans une charmante plaquette d'un fort aimable bibliophile, d'un érudit de bon aloi, — M. Clément-Janin, — les intéressantes dédicaces qui suivent. L'élégant volume en question, tiré à trop petit nombre, a pour titre : *Dédicaces et Lettres autographes*.

— De Casimir Delavigne, en tête d'un exemplaire de son *Discours en l'honneur de Pierre Corneille*, 1829 :

*A mon ami Dubuffe.*

Peintre chéri des dames,
Il est, en tout pays,
Fort bien avec les femmes...
Qu'il peint pour leurs maris.

— Un jour, raconte M. Clément-Janin, Roger de

Beauvoir, le brillant viveur, le dandy de lettres, passant devant la demeure de Jules Janin, lui laisse en guise de carte de visite un Cicéron in-32, avec cet envoi :

A toi cet orateur romain,
Philosophe au brillant plumage.
Accepte Caton de ma main :
C'est un fou qui te donne un sage.

—Sur un in-12, sévèrement relié par Niédrée : *Deux hommes, ou un Secret du monde*, drame en cinq actes et en vers, Adolphe Dumas a écrit ces lignes pénétrantes :

Janin, cette année-là, était le plus heureux des hommes, et il le méritait bien, car il était le meilleur des hommes. Il eut pour moi un duel à l'épée, une bataille rangée à la plume, et me fit une pension de deux mille francs.

ADOLPHE DUMAS.

—Sur un exemplaire de la *Légende des Siècles*, Victor Hugo a écrit ce qui suit :

A celui qui, comme poète et comme ami, est inépuisable ; à la plume vaillante et ailée ; au noble cœur qui comprend et qui célèbre la victoire des vaincus.

A l'homme qui, depuis trente ans, est un des éblouissements de Paris ;

A Jules Janin.

VICTOR HUGO..

Hauteville-House, 1er janvier 1860.

— En tête d'un exemplaire du recueil de poésies de Catulle Mendès, intitulé *Philoméla* (1863), se trouve cet amusant quatrain :

*A Juliette.*

Sur sa petite face rose,
Agitant ses ailes de chair,
Son nez comme un oiseau se pose,
Impertinent, la queue en l'air.

— D'Albert Glatigny, au compositeur Olivier Métra, en tête des *Vignes folles* :

Ce livre qu'une mère aux enfants permettra
Rarement, — je te l'offre, homme sans pair, Métra.

Glatigny, qui fut très pauvre toute sa vie, adorait les rimes riches. Cela se voit !

— Sur ses *Émaux et Camées* (1858), Théophile Gautier a écrit allègrement :

Je suis satisfait de cet exemplaire, et je le signe pour en augmenter l'éclat.

— Jules Janin à Henri Houssaye, sur son *Horace* :

Toi qui marches vers les printemps
Eclatants,
Si loin de nos jours moroses,
Prends nos fleurs, nos chansons, nos amours et nos roses !

On peut juger, par ces citations, des nombreuses et heureuses recherches de M. Clément-Janin.

THÉATRES. — L'Opéra a enfin donné, le 12 juin, le *Sigurd* de M. Reyer. Il y a déjà une vingtaine d'années que l'éminent compositeur rêvait à ce *Sigurd* célèbre si longtemps avant sa naissance, dont des fragments ont été joués souvent dans des concerts, et qui a été représenté d'abord à Bruxelles, puis à Lyon avant de l'être à Paris.

*Sigurd* est une œuvre de haute valeur, digne de l'Opéra et du maître qui l'a signée ; elle ne satisfera pas tout le monde, étant écrite à l'aide de procédés qui sont peu familiers au public parisien, toujours rebelle aux formules nouvelles, mais elle contient des passages pleins d'originalité et de puissance et qui ont produit un incontestable et grandiose effet. Le quatrième acte surtout, très dramatique, et où se trouve un duo qui nous paraît être le morceau capital de l'ouvrage, a constamment soulevé les bravos de l'assistance. Un effet décoratif nouveau, — un lac bouillonnant d'où sortent des flammes qui montent jusqu'aux frises du théâtre, — est venu s'ajouter, par son grand succès d'imprévu, au succès même de la musique.

Lassalle, Sellier, Berardi et Mlle Richard jouent avec leur talent ordinaire les principaux rôles de *Sigurd*, en compagnie de trois des artistes qui avaient créé les autres rôles au théâtre de la Monnaie à Bruxelles : Mme Rose Caron, très dramatique dans le personnage de Brunehild, qu'elle chante avec une passion et une

verve des plus louables ; Mlle Bosman, agréable second rôle, et enfin M. Gresse, basse chantante que nous avons connue jadis au Théâtre-Lyrique de Vizentini, et qui nous revient à l'Opéra avec un talent plein de force et d'autorité. En somme, malgré la chaleur, *Sigurd* produit de grosses recettes, et il nous semble que l'œuvre remarquable de Reyer doit demeurer longtemps au répertoire.

Le 15, la Comédie-Française a donné une soirée dramatique en l'honneur et à la mémoire de Victor Hugo : elle se composait d'un acte du *Roi s'amuse*, d'un acte de *Marion Delorme*, de pièces de vers empruntées aux œuvres du Maître, et déclamées par les principaux artistes, et enfin d'un à-propos en vers de M. Delair, *Apothéose*, joué par MM. Coquelin, Laroche, Worms, Silvain, Mmes Reichemberg, Barretta et Bartet. La salle a été plus que comble, et on a refusé beaucoup de monde ; le surlendemain on a encore fait le maximum avec le même spectacle.

Au même théâtre a eu lieu, le 19, la première représentation de *Une Rupture*, comédie en un acte de M. Abraham Dreyfus, le spirituel et fantaisiste auteur de plusieurs petits actes tels que *le Monsieur en habit noir*, *la Gifle*, *la Victime*, etc., qui ont tant réussi sur d'autres scènes. *Une Rupture* n'est pas inférieure à ces jolis essais dramatiques, et la pièce a beaucoup fait rire, grâce aussi à une interprétation qu'elle ne pouvait avoir

qu'à la Comédie-Française avec des artistes tels que Delaunay, Thiron, Feraudy et Mme Émilie Broisat.

Le 20, le théâtre du Châtelet a repris *l'Assommoir*, grand drame tiré, comme chacun sait, par M. Busnach, du célèbre roman de Zola. Le succès en a encore été très vif, bien que la scène du Châtelet soit un peu grande pour le cadre de ce drame populaire, et que, — surtout, — l'interprétation, à part MM. Chelles (Coupeau), Dumény (Lantier) et Mlle Caristie-Martel, ait été assez médiocre. Il est vrai que ces trois artistes ont été prêtés par l'Odéon. Le rôle le plus amusant de la pièce, celui de Mes-Bottes, est joué par Gardel, qui ne fera jamais oublier Dailly qui l'a créé. Dans l'intérêt du succès de cette reprise, M. Floury fera bien de tenter de nous ramener Dailly. Ce serait là, croyons-nous, un véritable coup de maître, et les recettes doubleraient certainement du jour au lendemain!

VARIA. — *Un Tableau muré.* — Sous ce titre, *le Figaro* raconte la curieuse histoire suivante concernant le tableau de David, représentant l'assassinat de Lepelletier Saint-Fargeau par le garde du corps Pâris.

En mourant, Lepelletier Saint-Fargeau laissa une fille qui fut adoptée par la nation; cette fille devint plus tard la femme d'un gentilhomme de souche an-

cienne appartenant à la famille des Boisgelin, qui s'était épris de sa beauté, une des plus parfaites du temps.

Mais, en épousant la fille du conventionnel, M. de Boisgelin devait à son nom de faire disparaître autant que possible les souvenirs régicides qui se rattachaient à la mémoire du père de sa femme. Sachant que David avait gardé chez lui le tableau en question, il se présenta un matin dans l'atelier du peintre.

On était en plein empire. David, devenu baron de l'empire, reçut M. de Boisgelin avec déférence, et ce dernier lui ayant demandé de fixer un prix pour la toile en question, il s'empressa de dire un chiffre qui fut immédiatement adopté. Seulement l'amour-propre légitime de l'artiste lui inspira l'idée d'une restriction.

« Je ne consens au marché, dit-il, que si M. de Boisgelin s'engage à ne pas détruire le tableau. »

Cette clause fut adoptée.

Rentré chez lui, dans sa propriété de Saint-Fargeau, dans l'Yonne, M. de Boisgelin se mit immédiatement en mesure de satisfaire sa conscience de royaliste tout en respectant l'engagement auquel il venait de souscrire. Il fit venir son notaire et son architecte. Au premier, il dicta la rédaction d'un acte constatant ce que l'architecte allait faire. Au second, il commanda de faire sauter la boiserie d'une pièce du château et, entre cette boiserie et le mur, il fit placer le tableau. Au préalable, il avait eu de son architecte, assisté de chi-

mistes convoqués, l'assurance que la toile en question pourrait rester ainsi dans un parfait état de conservation pendant cent ans.

*Le Figaro* assure qu'elle s'y trouve encore.

*Une Audience académique aux Tuileries.* — M. Ernest Legouvé a publié dans *le Temps* d'intéressants souvenirs sur l'Académie française. Nous lui empruntons l'anecdote suivante, dont M. Legouvé nous garantit l'authenticité, par ce fait même qu'il a été un des acteurs de la curieuse histoire qu'il met si bien en scène :

« Un hasard singulier donna à M. Villemain l'occasion de montrer, en plein palais des Tuileries, son animadversion contre l'empire. C'était au printemps de 1859, quelque temps avant la déclaration de la guerre d'Italie. M. de Laprade, élu à la fin de 1858, avait été reçu le 7 mars 1859. Le secrétaire perpétuel demanda, selon l'usage, audience à l'empereur pour lui présenter le nouvel académicien, qui devait à son tour offrir au souverain son discours enveloppé et relié dans une belle feuille de papier d'or. L'audience est accordée pour onze heures; et nous voilà partis tous les quatre, dans le grand carrosse académique, M. Flourens directeur, moi chancelier, M. Villemain secrétaire perpétuel, et Laprade avec son beau discours. On nous introduit dans un salon d'attente, en nous disant que

l'empereur va nous recevoir. Un quart d'heure se passe, pas d'empereur. Une demi-heure, pas d'empereur. Trois quarts d'heure, pas d'empereur. Villemain, furieux, se promenait à grands pas dans le salon avec mille invectives, et voulait à toute force s'en aller. M. Flourens, qui avait préparé un petit compliment où il avait adroitement glissé une petite requête, faisait tous ses efforts pour le contenir et le retenir. Laprade se taisait, et quant à moi, quoique mes sentiments fussent de tout point ceux de Villemain, je me joignais à M. Flourens, moins, je l'avoue, par respect pour la dignité du lieu et du maître que par esprit de curiosité. L'empereur, au dire même de ses ennemis, était un parfait gentleman ; il avait, assurait-on, la prétention et le droit de compter comme un des hommes les mieux élevés de son empire. Je me creusais donc la cervelle à chercher le pourquoi de cette impolitesse gratuite faite à un des premiers corps de l'État, quand enfin la porte s'ouvrit, et le souverain vint à nous en se balançant, selon son habitude, sur ses deux hanches, et avec ce vague sourire perpétuellement esquissé dans ses yeux et sur ses lèvres. Était-ce préoccupation ? Était-ce gêne de nous avoir fait attendre ? Je ne sais, mais son embarras était visible. Il ne trouvait pas un mot à nous dire, et il fallut que M. Flourens rompît le silence qui devenait assez embarrassant : « J'ai l'honneur de présenter à Sa Majesté notre nouveau confrère, M. de Laprade.

— M. de Laprade? Ah! très bien! » répondit l'empereur; puis, se retournant vers Laprade de l'air le plus gracieux : « Quand prononcez-vous votre discours, Monsieur?... » Stupéfaits à ce mot, nous baissâmes la tête... Mais Villemain, avec un accent indicible de raillerie contenue, s'inclina profondément : « Votre Majesté me permettra-t-elle de lui faire observer que M. de Laprade a été reçu il y a huit jours, et que c'est précisément son discours que nous apportons à Votre Majesté? — Ah! très bien, répondit l'empereur sans sourciller, je le lirai... » Puis il reprit du même ton calme : « A qui succédez-vous, Monsieur? — A M. Brifaut, Sire. — M. Brifaut? c'était un homme de talent? — Nous avons tous du talent, Sire », répond Villemain, toujours en s'inclinant profondément. M. Flourens plaça à ce moment son petit compliment quelque peu intéressé, que l'empereur accueillit avec une bienveillance distraite qui prouvait clairement qu'il n'en écoutait pas un mot; puis, après quelques phrases insignifiantes, il nous congédia avec un salut plein de grâce et de bonne grâce. A peine sommes-nous réinstallés dans la voiture académique que Villemain éclate en rires sardoniques, triomphant, persiflant M. Flourens et tout consolé de l'impolitesse du *malappris* par la bourde du *maladroit*.

« Quelques jours plus tard, les journaux nous apprirent le mot de l'énigme. A cette même heure, où l'em-

pereur nous avait fait attendre, il était en conférence avec M. de Cavour, et c'est dans cet entretien qu'il décida la guerre d'Italie. Franchement il avait le droit d'être inexact et distrait. »

*Les Sifflets au théâtre.* — Le tapage bruyant qui s'est produit, il y a quelque temps, dans un théâtre de Paris a donné lieu à des observations fort judicieuses sur les inconvénients des manifestations de ce genre. Nous ne voulons pas entrer dans le débat ; mais nous déclarons que quand on a payé sa place pour entendre un acteur en renom, il est assez vexant de s'en retourner chez soi sans s'être procuré le plaisir sur lequel on avait cru pouvoir compter. L'usage de siffler au théâtre se serait exercé en toute liberté au temps du grand siècle si l'on s'en rapporte à ces vers de Boileau :

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
Peut aller au parterre attaquer Attila,
Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de visigoths tous les vers de Corneille.

Si Despréaux eût composé quelque tragédie et que le parterre l'eût reçue de la façon dont il accueillait *Attila*, il est probable qu'il aurait pris la chose moins philosophiquement.

Mais le grand satirique a-t-il été, dans ce cas, un historien bien véridique? Il est permis d'en douter en

présence de la lettre suivante, de Pontchartrain à La Reynie :

17 septembre 1696.

Le roi m'ordonne de vous écrire de faire mettre en liberté le nommé Caraque, boucher, s'il n'est détenu pour autre cause que celle d'avoir sifflé à la Comédie. Sa détention de trois semaines avec une réprimande que vous lui ferez le rendront sage.

On le voit, il en cuisait en 1696 pour avoir sifflé à la comédie. Aujourd'hui qu'on peut s'en donner impunément sans craindre les réprimandes de M. le lieutenant de police, il serait de bon goût de renoncer à ce sot usage, et de laisser entièrement la juridiction théâtrale à la critique, dont les jugements ont plus de valeur que des coups de sifflet.

*Une Lettre d'Edgard Quinet.* — Mme Edgard Quinet a communiqué dernièrement à l'un de nos confrères cette belle lettre de son mari, adressée, le 22 octobre 1861, à la marquise de Bloqueville, née Davout :

C'est une peine véritable pour moi de vous avoir affligée. Si j'avais eu l'insigne honneur d'avoir à raconter les grands jours d'Eckmuhl et d'Auerstædt, il en eût été autrement. C'est là un bonheur que je dois envier à M. Thiers. Mais j'ai eu en partage des jours néfastes, funestes à tous, où la France elle-même s'est abandonnée et où les plus forts ont ployé sous des événements gigantesques. Napoléon n'a pas eu l'énergie de les dominer, après les avoir déchaînés.

En écrivant, Madame, un blâme sur la Convention de Paris, j'ai éprouvé autant de tristesse que vous en me lisant. J'ai critiqué, il est vrai; mais en me souvenant de tout ce qui est dû à la mémoire de votre illustre père.

Dans la phrase même qui contenait une critique, j'ai voulu rappeler le héros d'Auerstædt, afin que le blâme fût tempéré au même moment par la gloire passée. J'ai rejeté autant que cela m'a paru juste la responsabilité sur les circonstances et sur le temps, sur ce que j'ai appelé la complicité de presque tout le monde. Enfin, j'ai passé avec une extrême rapidité sur ces dernières résolutions qui m'étaient douloureuses à moi-même. Après avoir cherché avec religion la vérité pendant de longues années, je l'ai dite telle qu'elle m'a apparu, avec regret, avec tristesse, car j'en suis encore, Madame, à regretter que le maréchal Davout n'ait pas entrepris de nous sauver. Cette gloire était digne de tenter cette âme fière. Vous avez entrevu ma sympathie à travers les rigidités de l'historien.

C'est là, en effet, ce que je désirais. J'ose croire que, de tous les historiens qui se sont succédé depuis bientôt un demi-siècle et qui ont traité ces questions de 1815, il n'en est pas qui y ait porté plus de réserve et un plus grand désir de justice et d'impartialité.

Si j'avais, Madame, à vous consoler de la peine involontaire que je vous ai causée, je vous dirais que les hommes les plus forts, les meilleurs, ne sont pas toujours égaux à eux-mêmes; mais l'éloge dans l'histoire n'aurait pas de valeur, si elle ne tenait compte aussi des ombres qui passent à certains moments sur ces grandes figures.

Je suis bien malheureux, Madame, que vous ayez pu vous méprendre sur la citation que j'ai faite de la lettre du maréchal Blücher. Dieu merci, je n'accepte en rien les fureurs de langage du général prussien en les rappelant; j'ai dit clairement qu'elles sont l'expression de la haine. Quant aux absurdes accusations de pillage, je les ai réfutées avec tant de force

que j'ai pu craindre un moment de ne pouvoir être imprimé.

Si j'ai rapporté les paroles adressées à l'envoyé de la Malmaison, j'ai aussitôt ajouté, ce que personne n'avait fait, que Napoléon avait plus tard écrit en quelques mots, à Sainte-Hélène, une défense du maréchal Davout. J'ai voulu ainsi mettre impartialement la justification à côté du reproche.

Il me reste, Madame, à vous remercier des détails que vous avez bien voulu me donner, et j'espère, pour ma part, qu'ils ne seront pas perdus; ils auraient une place nécessaire dans l'histoire de la vie du maréchal. Je n'ai jamais pu songer à traiter de *parvenu* un tel homme, mais j'ai pensé comme vous, Madame, et comme lui-même, que sa grande noblesse venait de lui.

J'ai tout sacrifié, Madame, à la vérité, et je suis en exil pour la servir. J'ai osé dire la vérité sur le maréchal Ney, sur le maréchal Grouchy, sur Napoléon, contre l'opinion publique presque entièrement aveuglée, contre tous les historiens et contre mes propres amis. C'est là une tâche ingrate et douloureuse; j'en ressens en vous lisant, Madame, toutes les tristesses.

*Deux Lettres inédites.* — Un de nos lecteurs nous adresse la copie des deux lettres suivantes qu'il nous donne comme inédites. Elles sont, dans tous les cas, intéressantes et valent la peine d'être reproduites.

I

*Lettre de M. Batbie*

Mon cher ami,

Je quitte Munich aujourd'hui et je vous écris pour vous prévenir que votre prochaine lettre doit m'être adressée à

Vienne. Quoique je sois pressé par le temps, je puis en quelques mots vous dire mes impressions sur cette ville (Munich). Elle a été construite sous l'impulsion d'un roi érudit qui a voulu réunir dans sa capitale tous les genres d'architecture. Aussi tous les monuments sont-ils dépourvus d'intérêt historique; ce sont des créations artificielles qui ne rappellent aucun grand souvenir, et ne caractérisent aucune époque. Munich est un musée d'architecture, une collection faite avec soin, et encore les styles n'y sont représentés que par des imitations modernes. Figurez-vous un musée de peinture fait par Doré, imitant successivement Holbein, Raphaël, Michel-Ange, Vélasquez-Murillo, Lebrun, Lesueur, etc., etc. Cette hypothèse vous donnera une idée de ce musée de pierres, qu'on appelle Munich. J'ai encore les yeux fatigués par les fresques de Cornélius. Vit-on jamais des couleurs plus criardes employées pour exprimer des idées abstraites et philosophiques? Les conceptions de ce peintre sont bien étudiées et souvent grandioses; mais l'exécution est généralement détestable. J'aime mieux un taureau de Potter, ou une fleur de Baptiste que les grandes constructions de Cornélius, et ceci me prouve une fois de plus que l'art est beaucoup plus dans l'exécution que dans l'idée, quoi qu'en puissent dire tous les critiques d'art contemporains.

Mais je m'aperçois que je commence à être long et que ma malle n'est pas faite.

Adieu, écrivez-moi à Vienne,

A. Batbie.

## II

### *Lettre d'Henri Murger*

Mon cher monsieur,

Vous me demandez quelques propos de ville ou de théâtre

pour les *Nouvelles de Paris*, que vous venez de fonder. Voici ma réponse :

J'habite un petit village perdu dans la forêt de Fontainebleau. Les seuls propos de ville que je puisse entendre se tiennent le matin autour des puits entre les commères de l'endroit, et le soir dans les bois entre les pies. Ce ne sont pas les pies qui sont les plus bavardes.

Quant aux propos de théâtre, il n'y a dans mon village qu'un seul théâtre, et il ne donne que deux représentations dans l'année, une à Noël et l'autre à Pâques. C'est une troupe de marionnettes. Mais le directeur est un homme très raide qui ne fait pas de service à la Presse. Il m'a refusé l'entrée des coulisses depuis le jour où feu mon chien *Stop* lui a dévoré en scène la Biche en étouppe qui figurait dans *Geneviève de Brabant*. Vous voyez, mon cher monsieur, que je suis fort mal placé pour collaborer aux *Nouvelles de Paris*, mais je leur souhaite prompt succès et longue prospérité.

Bien à vous,

HENRI MURGER.

*Lettre inédite d'Alfred de Musset.* — Nous avons trouvé dans les *Annales* cette charmante lettre écrite par Alfred de Musset à Mme de X... à propos de vers qu'on lui avait faussement attribués.

Madame,

Je reçois votre très aimable lettre au retour de plusieurs endroits où je viens d'aller chasser, chose qui vous surprendra peut-être, mais qui n'en est pas moins véritable, j'en atteste le ciel et le dernier lièvre que j'ai manqué. Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir, j'ai fait de vastes détours et circuits.

J'ai été à Mantes, où il y a un superbe tombeau du duc de Bretagne; à Tours, où les pruneaux fleurissent; au Croisic, où l'on prend des bains de mer à la glace et où j'ai acheté un chapeau, puis finalement tout le long de la Loire, où il ne manque exactement que de l'eau pour que ce soit le plus beau fleuve du monde, mais il s'y trouve en revanche de fort beaux bancs de sable et même des ornières; on va sur cette rivière en patache.

Maintenant que mon ardeur de m'instruire est satisfaite sur tous ces points de géographie, je vais faire comme vous, retourner à Paris, et je ne manquerai assurément pas d'aller vous y voir, si je suis assez heureux pour y être à temps.

Je suis loin d'avoir oublié le sonnet de Fontainebleau, et je vous remercie de vous en souvenir; quant aux vers du livre de Clisson, on m'en a parlé plusieurs fois, et je les tiens pour admirables, mais je n'ai pas l'honneur d'en être le père; il paraît qu'en mettant mon nom au bas, on a voulu du moins m'en faire le parrain. Je n'ai jamais été par là, et quand cet enfant-là m'est né, j'étais probablement bien loin. Ma muse aura accouché pendant mon absence, c'est pour le moins un cas rédhibitoire. J'ai déjà assez mis au monde de mauvais garnemens pour ne pas vouloir d'intrus dans la famille.

Dites à Alfred, je vous prie, que je lui serre la main et l'embrasse de tout mon cœur, et que j'espère que nous nous verrons bientôt. Je pars demain.

Veuillez agréer, Madame, mes remerciemens de votre bon souvenir, et l'assurance toujours bien sincère de ma respectueuse amitié.

*Bizarreries de notre langue.* — Voici quelques-unes de ces bizarreries qui causent tant d'embarras aux étrangers qui veulent se familiariser avec la langue française :

Nous portions les portions.

Les portions, les portions-nous?
Les poules du couvent couvent.
Mes fils ont cassé mes fils.
Il est de l'Est.
Je vis ces vis.
Cet homme est fier, peut-on s'y fier?
Nous éditions de belles éditions.
Nous relations ces relations intéressantes.
Nous acceptions ces diverses acceptions de mots.
Nous inspections les inspections elles-mêmes.
Nous exceptions ces exceptions.
Je suis content qu'ils content cette histoire.
Il convient qu'ils convient leurs amis.
Ils ont un caractère violent; ils violent leurs promesses.
Ils expédient leurs lettres; c'est un bon expédient.
Nos intentions sont que nous intentions ce procès.
Ils négligent leurs devoirs; je suis moins négligent.
Nous objections beaucoup de choses contre vos objections.
Ils résident à Paris chez le résident d'une cour étrangère.
Les cuisiniers excellent à faire ce mets excellent.
Les poissons affluent à un affluent, etc., etc.

*Une Chasse à la panthère.* — Les journaux d'Alger publient l'intéressante lettre qui suit, du célèbre chas-

seur Bombonel, et où cet intrépide « fusil » donne de curieux détails sur sa campagne cynégétique de cet hiver :

Bouïra, le 4 avril 1885.

Mon cher ami,

J'ai reçu votre bonne lettre du 25 mars ; j'y aurais répondu plus tôt, si ce diable de coup d'air que j'ai reçu sur les yeux ne m'avait privé de ce plaisir.

Il y a quelques jours que les Arabes sont venus me chercher pour aller relever une grosse panthère, qui était allée expirer à cent mètres de leur gourbi et que j'avais blessée à deux heures de chez eux ; je l'avais suivie pendant plusieurs jours au sang et aux traces dans des fourrés impénétrables ; elle était tellement grosse que les Arabes la prenaient pour un lion ; nous étions six pour la porter, elle pesait plus de deux cents kilos ; c'est la plus grosse panthère que j'aie tuée de ma vie. Ces diables de bêtes ont la vie tellement dure qu'elles restent rarement sur le coup de fusil ; elle était cependant très bien tirée, ma balle lui entrait du côté gauche, traversait l'épaule droite et restait aplatie comme un sou, entre cuir et chair.

Ne l'ayant retrouvée que deux jours après sa mort, la peau est échauffée et n'est pas offrable, ce que je regrette beaucoup ; je l'ai donnée à un amateur de Bouïra pour la préparer. Depuis votre départ, j'ai encore eu plusieurs mulets de mangés (ce qui fait dix-sept) et un bourricot par les lions, panthères et autres. J'ai eu cet hiver plus de grands fauves que les autres années ; cela tient à ce que l'hiver a été très rigoureux, ce qui me faisait voir les lions en plein jour, et que je ne tirais pas ; réservant ce plaisir aux chasseurs étrangers qui devaient venir me voir, et qui ne sont pas venus. Si je suis allé après cette panthère, c'était pour donner satisfac-

tion aux Arabes, mes voisins, qui venaient journellement se plaindre des ravages. Ces diables de bêtes ne se contentent pas toujours du restaurant que j'ai créé pour elles et des mauvaises bêtes que je leur donne, elles vont encore, de temps à autre, prendre de bonnes bêtes aux Arabes, qui ne manquent pas de venir me chercher en me disant que je suis venu m'établir chez eux pour les débarrasser de ces vilains animaux, qui dévastent leurs troupeaux, et dont je voudrais bien un peu conserver la race pour nos successeurs.

Agréez, etc.

BOMBONEL.

---

## LES MOTS DE LA QUINZAINE

Une dame demandait à M. de V..., qui s'était égaré dans une avant-scène des premières avec une cocotte des plus ébouriffées :

« Quelle est la femme que j'ai vue avec vous au théâtre ?

— C'est la sœur d'un de mes amis.

— Oh ! *il faut rompre avec ce monsieur.* »

(*Écho de Paris.*)

Dans une discussion politique entre un avocat et un médecin, le premier crie :

« Je n'ai jamais changé d'opinion !

— Et moi, hurle le médecin, je n'ai jamais crié *vive* personne !

— Je crois bien, vous êtes médecin. »

Un de nos bons chauves, tombant aux pieds d'une belle petite :

« Je vous en supplie à deux genoux !

— Vous pourriez même dire : à trois genoux ! »

(*Figaro.*)

Une grande dame étrangère recevait un rapin dans son intimité. Comme ses amis le lui reprochaient discrètement :

« Que voulez-vous? dit-elle; il est trop mal élevé pour que je le reçoive dans mon salon ! »

(*Gaulois.*)

Le comte de X..., un gommeux criblé de dettes, vient d'hériter de deux millions, ce qui ne l'empêche pas de rester un détestable payeur.

« Enfin ! lui disait hier un ami, pourquoi ne payes-tu pas tes créanciers?

— Mon cher, répond X..., je tiens à leur prouver que la fortune ne m'a pas changé. »

Entre rapins :

« On t'éreinte de la belle façon à la brasserie !

— Moi !

— Ça t'étonne ?

— Oui : je ne m'y connais pas d'amis ! »

(*Écho de Paris.*)

---

PETITE GAZETTE. — Notre confrère Laforêt vient de publier un roman en tête duquel figure une lettre-préface d'Emile Augier, d'où nous extrayons le passage suivant, intéressant à plus d'un titre, et surtout parce qu'il est écrit et signé par un des plus célèbres petits-fils de Molière :

« Selon moi, Molière n'a pas voulu faire d'Alceste un rôle dramatique, mais un personnage de comédie jusque dans les mouvements les plus passionnés. Il doit faire rire. Vous en donnez d'excellentes raisons ; permettez-moi d'en ajouter une, très capitale à mon sens : c'est que le mélange des genres n'était pas encore de mise, et Molière se serait bien gardé de les confondre ; il semble même que plus il peint une passion fougueuse, plus il l'enveloppe de ridicule, pour que le public ne prenne pas le change ; voyez Arnolphe ; de nos jours, la mode a été un instant, parmi les artistes, de chercher à le rendre pathétique ; ils n'y ont pas réussi, parce qu'ils luttaient contre Molière. Ainsi, quand vous blâmez l'acteur qui ne veut pas qu'on rie d'Alceste, vous êtes tout à fait dans l'esprit du maître.

« Mais vous cessez d'y être, à mon avis, quand vous demandez à l'acteur qui joue Tartufe de faire frissonner l'auditoire. L'intention de Molière me semble encore plus évi-

dente ici que dans le *Misanthrope;* il veut qu'on rie, et il le faut absolument pour que la pièce ne soit pas un mélodrame noir. Le rôle de Tartufe ne se sauve de l'odieux que par le ridicule; et si Molière l'a fait sinistre en effet à sa dernière scène, c'est que le châtiment est si proche qu'il ne laisse pas au public le temps de se fâcher.

« La preuve que Molière n'a pas entendu faire à Tartufe un masque aussi difficile à percer que vous le supposez, c'est que tous les personnages de la pièce le dévisagent, sauf Orgon et sa mère, qui sont de faibles cervelles. L'acteur donc qui voudrait rendre la crédulité d'Orgon plus vraisemblable, c'est-à-dire moins comique, entreprendrait de corriger Molière et n'y réussirait pas. »

— Charles Diguet vient de faire paraître sous le titre de *Karita* une étude parisienne des plus curieuses. L'héroïne est une dame du grand monde dont une seule absence de sens moral détruit le bonheur et ruine à jamais la réputation. L'œuvre est hardie comme donnée, et elle est traitée avec une habileté qui fait précisément accepter ses audaces et ses hardiesses.

— Le grand prix de Paris a été couru le 14 juin au champ de courses du bois de Boulogne. Il faisait un temps splendide, et l'affluence a été considérable. La recette des diverses entrées a dépassé 400,000 francs. C'est un cheval anglais, *Paradox*, appartenant à M. Brodrick-Clœte, et monté par le jockey Archer qui, sur sept chevaux, a remporté la victoire. L'heureux propriétaire du triomphant animal a gagné plus de 700,000 fr. comme bénéfices de cette course exceptionnelle.

*Vers d'album.* — Ed. Pailleron, le fin et spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie*, assure qu'il a un paratonnerre contre l'épidémie albumesque! Deux quatrains, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes, mais toujours les deux mêmes. Les voici :

*Pour les hommes*

Quelques vers sur un bout de papier? Je veux bien!
Mais voulez-vous le fond de ma pensée intime?
Blanc, ce bout de papier valait presque un centime...
Maintenant il ne vaut plus rien.

*Pour les femmes*

Être indéfinissable et toujours défini,
La femme est l'instrument ou qui chante ou qui beugle,
Dont le mari joue en aveugle
Et l'amant en Paganini!

NÉCROLOGIE. — 9 juin. — Adolphe Blanc, compositeur de musique, ancien second chef d'orchestre du Théâtre-Lyrique, membre de la Société des concerts du Conservatoire, âgé de cinquante-six ans.

11 juin. — Léon Renier, membre de l'Institut, le maître incontesté de l'épigraphie latine en France; on peut même dire qu'il en a été le créateur et le père. Il était né en 1809.

17. — Le peintre d'histoire Guillaume Camphausen, de Dusseldorf, professeur à l'Académie de cette ville. Son chef-d'œuvre, *les Puritains observant l'ennemi* (règne de Charles Ier d'Angleterre), est conservé à la galerie nationale de Berlin. Il avait soixante-quinze ans.

21. — Henri Tresca, membre de l'Académie des sciences, sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers. Il était né à Dunkerque en 1814.

23 — Adolphe Vuitry, membre de l'Institut, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien gouverneur de la Banque, ancien ministre présidant le Conseil d'État, etc. Il avait soixante-treize ans.

24 — Jules Toulouze, publiciste et journaliste, à l'âge de trente-trois ans.

*Académie française.* — Le 25 juin l'Académie a procédé au scrutin ayant pour but de remplacer M. Edm. About, décédé. Il y avait quatre candidats en présence, MM. Léon Say, de Bornier, Gust. Droz et Eug. Manuel, et 32 académiciens votants ; il fallait donc 17 voix pour être élu. Au premier tour M. de Bornier a obtenu 9 voix ; MM. Droz et Manuel chacun 8, et M. Léon Say 6 voix. Il y a eu ensuite quatre tours successifs de scrutin qui n'ont que très peu modifié ces chiffres, et cela sans résultat. En conséquence, l'élection du successeur d'Edm. About a été remise à l'hiver prochain.

---

GEORGES D'HEYLLI.

*Le Gérant* : D. JOUAUST.




Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue Saint-Honoré, 338.

